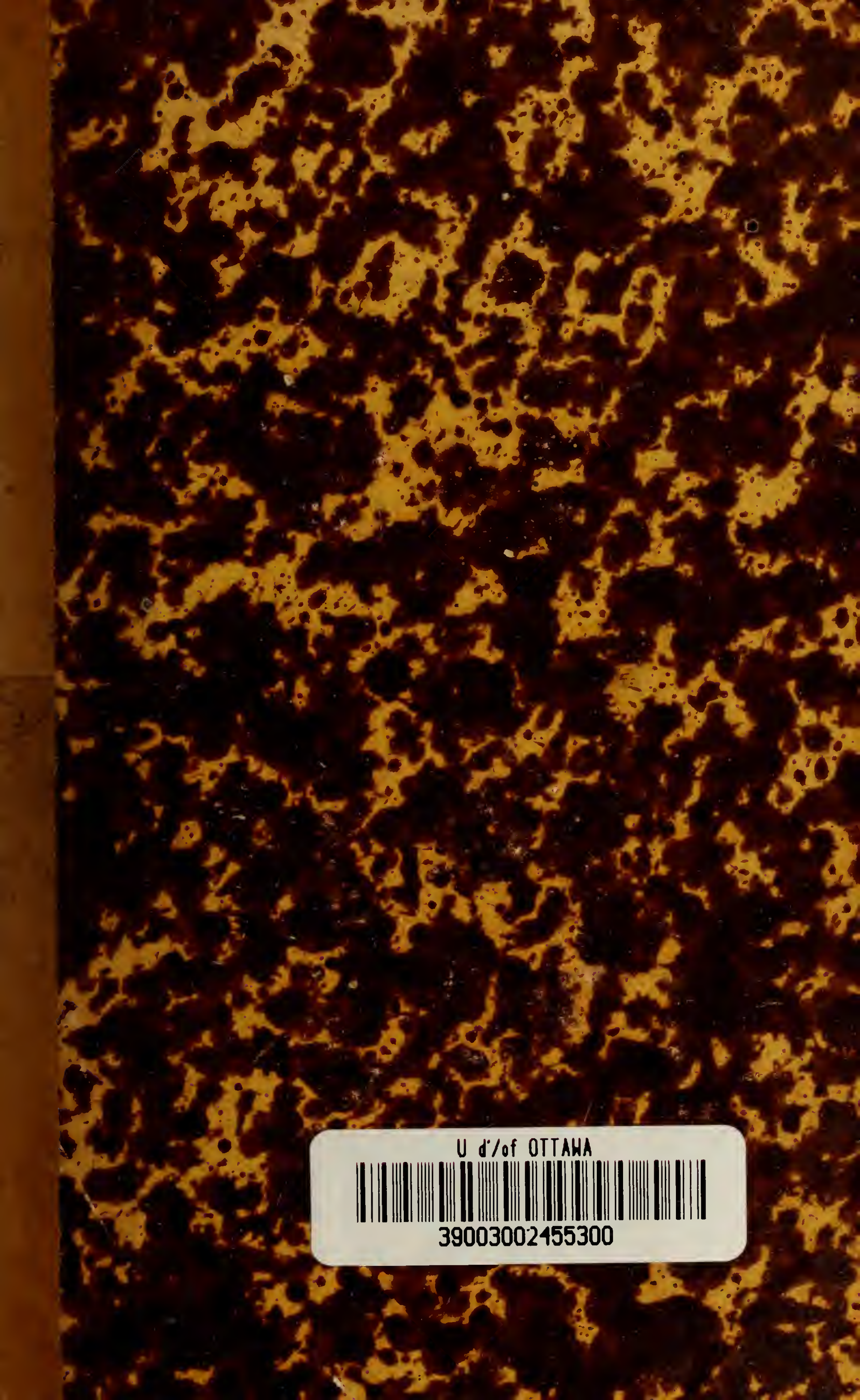

U d'/of OTTAWA
39003002455300

Ant. FERRAND.



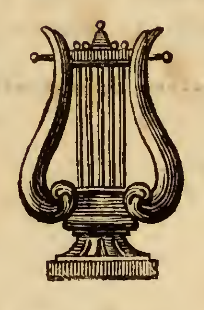
ŒUVRES

DRAMATIQUES.

ŒUVRES
DRAMATIQUES

DE

M.R A. F******.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

Août 1817.

Nota. Le Siége de Rhodes a été joué en 1784 au château de B...., près Lonjumeau. La même année, j'en fis faire une copie très-soignée, que j'envoyai au Grand-maître de Malte. Lors de la prise de cette île, le manuscrit dont il s'agit peut avoir été pillé comme toute autre chose; et j'ignore dans quelles mains il aura pu tomber. Deux ans après, je fis à cette tragédie quelques changemens assez importans, sur-tout dans les troisième et quatrième actes.

LE

SIÉGE DE RHODES,

TRAGÉDIE.

(1784)

ANALYSE

DU

SIÉGE DE RHODES.

Je dois l'idée de cette pièce à un de mes amis, que les grâces de son esprit et ses talens dans plus d'un genre me rendent cher (1). Nous parlions ensemble, en 1777, des différens sujets qu'on pouvoit encore mettre sur la scène : il me nomma le siége de Rhodes, et je fus frappé des beautés dont ce sujet me parut susceptible. Rentré chez moi, je relus l'abbé de Vertot. La grandeur d'ame des chevaliers, jointe au feu de la narration, alluma mon imagination. Je formai sur-le-champ le projet de travailler à cette tragédie : il falloit en méditer le plan; et voici quelles furent mes bases.

Ce trait d'histoire, me dis-je, présente deux hommes célèbres dans deux positions bien différentes, mais toutes les deux capables de produire un grand intérêt. Ces deux hommes sont l'Isle-Adam et Soliman.

(1) M. d'Outremont, conseiller d'État.

L'Isle-Adam, vieillard octogénaire, plein d'honneur et de fermeté, placé par ses vertus et la voix publique à la tête d'un ordre célèbre qui faisoit l'admiration de l'Europe et la terreur de l'Asie; entouré de ruines au milieu de sa vieillesse, abandonné de toute la chrétienté, se défendant six mois entiers avec ses chevaliers contre l'appareil le plus formidable que la puissance ottomane eût jamais déployé; enfin, réduit à céder, et obligé d'aller mendier un asile chez ces mêmes princes qui l'avoient laissé sans secours.

Soliman, au contraire, triomphant à vingt ans dans une entreprise où avoient échoué ses prédécesseurs, commençant par cette conquête et par celle de Belgrade le règne le plus brillant dont s'honorent les fastes de la Porte; Soliman, né généreux, sensible, avec toutes les qualités qui forment un grand homme, mais élevé dans un sérail, nourri des préjugés du despotisme oriental, n'ayant jamais connu que le pouvoir et l'esclavage, et portant au fond de son cœur le germe bienfaisant qui pouvoit un jour les tempérer.

Tel fut le premier point de vue sous lequel se présentèrent à moi ces deux caractères vraiment dignes du théâtre. Ils me parurent même absolument neufs sur la scène, et je crus qu'ils pouvoient y produire cet intérêt inséparable de la nouveauté.

L'histoire m'offroit de plus les malheurs du jeune

Amurat, qui étoit alors à Rhodes, et dont le sort, uni à celui de l'ordre, ne pouvoit en être séparé. Il étoit fils de Zizim, petit-fils de Mahomet II, empereur des Turcs. Ce Zizim avoit disputé la couronne à Bajazet son frère, aïeul de Soliman; il fut vaincu, obligé de fuir, joué ou abandonné par toutes les puissances chez lesquelles il se retira; trahi enfin par le pape Alexandre VI, qui engagea Bajazet à mettre sa tête à prix, et le fit ensuite empoisonner pour gagner lui-même la somme promise aux assassins.

Son fils s'étoit retiré à Rhodes : il s'y trouva au moment de la prise de la ville; et, sous prétexte qu'il étoit chrétien, Soliman le fit étrangler avec ses deux fils à la tête de son armée.

L'abbé de Vertot observe qu'il fut bien aise de prendre ce prétexte, parce qu'il évitoit soigneusement la réputation de prince cruel.

Je n'ai point voulu laisser à Soliman l'odieux de la mort d'Amurat. Dans mon plan, son caractère devoit figurer à côté de celui de l'Isle-Adam : il falloit donc qu'au milieu de sa fierté, il eût un fond de générosité qui ne pouvoit se concilier avec un meurtre commis de sang froid. Mais cependant, d'après l'affreux système de Constantinople, il devoit craindre Amurat et le traiter comme un usage atroce sembloit l'y autoriser. Son premier mouvement devoit donc être de suivre une coutume barbare; son second, suivant la réflexion de l'abbé de

Vertot, d'être assez grand pour s'élever au-dessus de l'habitude et du préjugé. Les deux volontés, agissant en sens contraire sur un prince cruel peut-être par un vice d'éducation, mais jaloux de sa renommée, doivent produire ces combats, ces agitations rapides, qui présentent le spectacle intéressant d'un jeune vainqueur que le besoin de la gloire arrache au crime et ramène à la vertu.

C'est sur ces réflexions que j'ai conçu et exécuté le rôle de Soliman : ce prince ne devant pas être l'auteur de la mort d'Amurat, j'étois obligé de rejeter ce meurtre sur un de ses officiers.

J'avois été tenté d'abord de ne donner à Achmet aucun motif particulier de haine ou de vengeance; mais j'ai pensé que, dans l'incertitude où est Soliman, il doit, d'après le caractère que je lui donne, incliner du côté de la clémence; celui qui veut l'en éloigner, doit donc revenir souvent à la charge. Il ne pouvoit le faire sans raison; et les annales du cœur humain nous apprennent que la plus décisive de toutes est l'intérêt; je dis l'intérêt, parce que, quelque acception qu'ait ce mot, quelque modification qu'on lui donne, c'est toujours à ce centre que tendent toutes les passions : ce fut et ce sera toujours le produit de leurs efforts. J'avois à choisir entre toutes les passions qui se disputent l'empire de l'homme; j'ai préféré la jalousie et la vengeance, comme étant toutes les deux également dissimu-

lées dans leurs desseins, profondes dans le choix de leurs moyens, et terribles dans leurs effets. Le caractère national me fournissoit encore un avantage qui pouvoit rendre la vengeance d'Achmet plus vraisemblable et plus active. L'amour, qui, chez les autres hommes, est un instinct de la nature, est chez les Asiatiques une loi dont l'infraction devient un crime; et la jalousie, moins entourée de sujets de crainte que par-tout ailleurs, doit être plus forte quand elle en a, ou quand elle croit en avoir.

Amurat étoit marié à Rhodes : ainsi le rôle de Zatime n'est point un personnage idéal; et les fréquens enlèvemens que faisoient alors les corsaires turcs, m'ont donné l'idée très-vraisemblable de celui dont Zatime faillit être victime, et dont elle fait le récit au commencement du second acte.

Amurat avoit deux fils et deux filles : je ne lui ai point donné d'enfans mâles, parce que, pour être conséquent, il auroit fallu que Soliman voulût les faire périr avec leur père. Je n'ai donc laissé à Amurat que deux filles; et j'ai pu supposer que le vainqueur ne demandoit pas leur mort, puisque l'abbé de Vertot dit simplement qu'elles furent enfermées au vieux sérail.

ACTE I.er

Zatime ouvre la scène avec Imé : peut-être trouvera-t-on singulier que j'aie choisi cette princesse

pour faire mon exposition. Je crois, cependant, non-seulement qu'il est aisé de justifier cette scène, mais même que la pièce ne pouvoit pas commencer autrement.

Pour qu'une exposition soit telle qu'elle doit être, il faut qu'elle énonce clairement les faits nécessaires à l'intelligence de la tragédie. J'étois donc obligé de rendre compte du triste état où Rhodes étoit réduite, du peu d'effet des promesses de tous les princes de l'Europe : il falloit annoncer Villiers de l'Isle-Adam comme un homme extraordinaire; faire connoître les malheurs d'Amurat, son établissement chez les chevaliers, son attachement pour eux, le dessein que Soliman avoit de s'en défaire, les craintes qu'inspiroient à Zatime le destin de son époux et celui de ses enfans. Tout cela devoit être dit avant que l'Isle-Adam et Amurat parussent; ni l'un ni l'autre ne pouvoient faire ce récit pendant qu'on donnoit le dernier assaut : il falloit donc introduire sur la scène un personnage assez tranquille pour donner ces détails, ou, s'il y manifestoit ses craintes, que la nécessité même de les expliquer amenât l'exposition de leurs motifs.

C'est ce que Zatime fait dans la première scène, et ce qu'elle seule pouvoit faire.

Un chevalier vient annoncer la triste extrémité où se trouve la ville, et justifie par-là l'arrivée de l'Isle-Adam. Celui-ci, ayant vu emporter le fort où il com-

mandoit, veut passer à celui de Martinengue, et le trouve lui-même dans un semblable état, chassé de son poste par les Turcs qui avoient arboré leurs drapeaux.

Soliman, assuré de sa conquête, a fait cesser l'attaque pour donner quelque repos à ses troupes : il est donc naturel que l'Isle-Adam et les chevaliers s'arrêtent, qu'ils s'arrêtent en cet endroit, sur-tout si cet endroit est une place publique, et si cette place communique aux principaux quartiers de la ville. Le lieu de la scène est donc bien choisi : tous les interlocuteurs ont dû paroître et peuvent rester.

Le moment étoit celui où l'Isle-Adam, par un dernier effort, devoit ranimer les malheureux restes de son ordre. Il devoit le faire avec ce ton noble et ferme que la vertu garde au milieu des revers, parce qu'ils ne peuvent rien sur elle.

J'ai feint qu'Amurat avoit reçu une légère blessure; il en est résulté un intérêt de plus en sa faveur, et pour moi l'avantage de motiver la scène avec Zatime, scène qui m'étoit nécessaire pour faire connoître Achmet.

Amurat arrive : combattant avec Martinengue, il sembloit devoir arriver avec lui; mais les premiers soins qu'on a donnés à sa blessure, ont dû l'arrêter; et venant plus tard, il a vu Achmet que Soliman envoie pour proposer une capitulation.

L'Isle-Adam doit sur-le-champ assembler ses chevaliers pour le recevoir : il ignore les conditions qu'on va lui proposer; mais, dans le cas où elles

seroient contraires à l'honneur et aux principes de l'ordre, il veut savoir s'il peut encore espérer d'être secondé dans sa résistance : le mot énergique qu'on lui répond ne lui laisse aucun doute à cet égard; et ce mot est celui de l'histoire.

ACTE II.

C'est au commencement de cet acte que Zatime fait connoître le malheur qui la fit tomber entre les mains d'Achmet, et l'heureuse intrépidité avec laquelle elle échappa à son tyran. J'aurois pu faire entrer ce récit dans la première scène du premier acte : mais celle-ci eût été beaucoup trop longue; et d'ailleurs, Zatime ne doit, ce me semble, faire qu'à son époux une confidence sur laquelle elle a toujours gardé le plus grand secret. Amurat qui médite le projet de se livrer lui-même avec son épouse, veut y préparer Zatime. Il lui fait entrevoir quelles peuvent être les demandes de Soliman; mais il ignore d'où peut venir sa haine contre elle : elle lui en explique les motifs; l'exposition est donc entière, et Achmet, en paroissant, trouve les spectateurs instruits de ce qu'il a fait et de ce qu'il veut faire.

Avant de quitter cette scène, je dois dire un mot sur le caractère de Zatime. Il étoit important de le déterminer de la manière la plus positive, pour préparer à l'effort qu'elle fait sur elle-même en se séparant de ses enfans : autrement, ce sacrifice auroit

perdu de son prix auprès des spectateurs, parce qu'ils auroient eu de la peine à y voir de la vraisemblance.

Zatime avoit déjà fortement marqué ses dispositions dans le premier acte, lorsqu'elle dit, en parlant de ses enfans :

. . . . S'il falloit aujourd'hui
Mourir avec leur père, ou les quitter pour lui....
J'en frémis.... Mais, épouse et mère infortunée,
Je suivrois d'Amurat la triste destinée :
Imé, je donnerois, entre des noms si doux,
Mes pleurs à mes enfans, mon sang à mon époux.

Mais j'ai cru nécessaire d'insister encore sur ses sentimens; je lui fais dire, à la fin de la scène avec Amurat :

Ah! pour sauver l'État que n'est-il quelque voie!
J'irois à tes côtés l'embrasser avec joie;
J'abandonnerois tout : toi seul es tout pour moi;
Je ne redoute rien que de vivre après toi.

Ces mots sont positifs : le moment où elle les dit, le personnage auquel elle les adresse, leur donnent encore plus de force; et, d'après cela, on peut tout attendre de Zatime.

Enfin, pour que le spectateur n'eût aucun doute sur son caractère, je l'ai fait revenir encore sur cette idée au commencement du troisième acte, c'est-à-dire dans l'instant même où elle va mettre en pratique les sentimens qu'elle a annoncés jusqu'à présent.

Achmet est suffisamment connu par la scène pré-

cédente; il n'a donc plus qu'à faire connoître au spectateur que le cartel du vainqueur est entre les mains de l'Isle-Adam. Amurat, pour assurer l'exécution de son projet, veut se servir de la haine même d'Achmet; et il l'engage, dans le cas où les chevaliers refuseroient ses propositions, à ne pas retourner sans lui au camp de Soliman. Trop lâche pour pressentir quel est le dessein d'Amurat, Achmet doit cependant se porter facilement à accorder une demande dont le dernier effet est visiblement de mettre son ennemi entre ses mains.

Amurat ne s'est point trompé; il a jugé Soliman et les chevaliers en homme qui les connoissoit : le premier a demandé deux victimes ; les autres les refusent : c'est le sujet de la scène qu'ils ont avec Achmet. Celui-ci sort furieux : l'Isle-Adam voit qu'il n'a plus de ressources, veut ramener ses chevaliers au combat, et leur recommande sur-tout de cacher soigneusement à Amurat le prix auquel ils pouvoient sauver leur vie.

Amurat arrive au même instant, entend ces derniers mots, et réclame avec force pour Zatime et pour lui l'honneur de se dévouer. Zatime se joint à son époux, présente ses enfans aux chevaliers, qui les prennent sous leur protection; mais qui, toujours inflexibles, ne veulent pas racheter leur vie par une lâcheté : ils sortent en héros chrétiens, en allant offrir au roi des rois les dernières gouttes d'un sang toujours

versé pour lui. J'observerai, sur cette scène, que Zatime non-seulement y annonce, mais y commence le sacrifice de ses enfans. La première scène du troisième acte n'est donc qu'une suite nécessaire de celle-ci ; et, après les avoir mis sous la protection de l'ordre, elle peut, sans cesser d'être mère, agir en héroïne.

ACTE III.

Amurat, impatient d'exécuter son projet, veut en faire part à Zatime, et quitte les chevaliers pour l'en instruire. Elle saisit avec transport l'idée qu'il lui présente, et veut partir avec lui. C'est ici que commence son attendrissement ; attendrissement qui doit croître jusqu'à la fin de la scène. Le succès de ce morceau dépend beaucoup de l'actrice chargée du rôle de Zatime. Elle doit observer dans sa douleur une gradation marquée par les vers mêmes. A mesure que la douleur devient plus forte, cette femme généreuse y oppose une résistance plus grande; et le moment où elle en triomphe tout-à-fait, doit être celui d'une explosion déchirante. Zatime est héroïne, mais elle est mère : elle a assez de force pour vaincre sa tendresse ; mais elle n'a pas cette férocité spartiate qui l'étouffoit : l'instant fatal de la séparation doit navrer son cœur; plus elle attendrira les spectateurs, plus le sacrifice leur paroîtra grand.

Quelques personnes ont prétendu que l'effort que

Zatime fait sur elle-même est trop contraire à la nature.

Je crois avoir déjà répondu à cette objection par tout ce que j'ai dit sur le caractère de Zatime. J'ajouterai encore quelques observations.

1.° Cet effort seroit contraire à la nature, s'il ne coûtoit rien à Zatime : mais ses larmes et sa douleur sont le tribut qu'elle paie à l'amour maternel; et l'abandon de ses enfans, le tribut qu'elle paie à sa patrie. Il y a plus; ce n'est pas seulement pour sa patrie qu'elle s'immole, c'est pour suivre son époux ; et elle s'est toujours annoncée comme ne souhaitant d'autre sort que le sien. Son caractère étant marqué avec soin, sur-tout sur cet article, le spectateur ne doit pas être étonné de la voir triompher d'un sentiment si légitime : il lui pardonne ses combats; il lui en sait gré, parce qu'il sent qu'il falloit qu'elle en eût : autrement, elle eût été moins intéressante, parce que son sacrifice eût paru moins grand.

2.° Il ne s'agit point ici, pour Zatime, d'exposer la vie de ses enfans ; ce que je n'eusse pas entrepris de mettre sur la scène : il s'agit au contraire de se sacrifier pour eux ; car, d'après le cartel de Soliman, elle assure leurs jours en se livrant elle-même avec son mari : leur mort seroit la suite inévitable du refus des chevaliers. Loin donc de contrarier la nature, Zatime suit sa première et sa plus forte impulsion.

3.° Enfin, la dernière réponse à faire à cette

critique seroit l'effet que cette scène produiroit au théâtre. Je n'ai vu jouer la pièce qu'en société ; ce moment fit répandre beaucoup de larmes : dans les différentes lectures que j'en ai faites, l'effet a toujours été le même ; et je ne crois pas qu'il pût être différent sur un grand théâtre.

Tout cela me paroît justifier suffisamment une scène où les deux personnages gardent chacun leur caractère, et donnent cependant à l'humanité ce qu'elle a droit d'attendre.

L'Isle-Adam sort du temple avec ses chevaliers ; d'Assas vient l'avertir des murmures des habitans qui refusent de retourner sur les remparts : le trait d'histoire m'a fourni l'occasion de donner un nouveau développement au caractère de l'Isle-Adam, et de mettre en action cette pensée si connue,

. . . . *Si fortè virum quem*
Conspexêre, silent.

C'est précisément ce qui se passe dans cette scène.

Cependant le projet d'Amurat a eu son exécution. Le prince est sorti avec Achmet, et a renvoyé par un des siens le cartel de Soliman. L'ennemi se présente aussitôt : les portes sont ouvertes ; le pillage est défendu : l'Isle-Adam voit que toute résistance, non-seulement est inutile, mais seroit même dangereuse : il cède, mais avec noblesse, et sort suivi de ses chevaliers.

J'avois placé ici une scène entre Achmet et Zatime : je la croyois intéressante pour le développement du rôle d'Achmet. Je me suis décidé à la supprimer d'après différens avis, et ma propre expérience dans les lectures que j'ai faites de cet ouvrage. Cette scène ne servoit qu'à détailler un rôle du second ordre; elle devoit donc nécessairement être froide : en outre, elle se trouvoit déplacée, parce qu'elle retardoit l'arrivée de Soliman que l'on desire avec impatience ; et quand le spectateur est dans l'attente d'un personnage annoncé comme intéressant, il est maladroit de chercher à captiver son attention en faveur d'un personnage subalterne. La marche de la pièce eût été peut-être plus régulièrement suivie; mais cette régularité même étoit languissante. Quoi qu'il en soit, j'ai cru ne devoir conserver qu'une partie de cette scène; voici ce que j'ai ôté :

ZATIME.

Tu ne me réponds pas : je vois ton cœur barbare
S'applaudir en secret des maux qu'il me prépare.

ACHMET.

Rendez plus de justice aux sentimens d'un cœur
Qui jadis dans vos yeux rechercha son bonheur;
Vous le savez, madame; et votre orgueil peut-être
Se ressouvient encor des foiblesses d'un maître
Qui, du sein des grandeurs descendant à vos pieds,
Offrit à vos dédains ses vœux humiliés.....
Ce mot, de vos refus me retraçant l'image,
M'avertit qu'il est temps de venger mon outrage.

Vous m'entendez : Achmet, justement irrité,
Devroit punir ici votre témérité.....
Mais, je sais commander aux transports de mon ame.
Il est pour les fléchir un moyen sûr, madame;
Je vous l'offre : en un mot, vous pouvez aisément
Désarmer un vainqueur, autrefois votre amant.

ZATIME.

(Avec une tendresse marquée, feignant de ne le pas entendre.)

Oui, si par ce moyen je puis sauver encore
Cet époux si chéri de celle qu'il adore,
Mon sort est trop heureux : j'écoute; prononcez,
Je me soumets à tout.

ACHMET.

Ah! perfide, cessez :
Vous affectez en vain de ne me pas comprendre.
J'en ai trop dit peut-être, et vous devez m'entendre;
Connoissez-donc Achmet, et lisez dans son cœur;
Vous y verrez la flamme.....

ZATIME.

Eh quoi! vil séducteur,
Te flattant près de moi d'une victoire prompte,
Tu m'oses proposer de partager ta honte!
Voilà, voilà pourquoi, dans tes transports jaloux,
Tu faisois de mes bras arracher mon époux.
Sans m'outrager du moins......

Soliman arrive. J'ai marqué au commencement de cette analyse les trois points de vue sous lesquels j'avois saisi ce rôle : un jeune conquérant enivré de sa victoire; un despote terrible vis-à-vis de ses esclaves; une ame fière, que la nature avoit formée généreuse. Toutes ces nuances du caractère de

Soliman sont marquées dès la première scène, et marquées suivant l'ordre dans lequel elles doivent paroître.

Il commence par admirer sa victoire. Cet orgueil, pardonnable au moins s'il n'est pas légitime, a subjugué son ame et la remplit toute entière. Ce sentiment est donc celui qu'il doit exprimer le premier, comme c'est celui sur lequel il doit revenir avec le plus de complaisance.

Mais ce même orgueil lui en inspire un autre, à la vue de ceux de ses soldats qui avoient osé douter de sa victoire. Il leur parle en maître ; et j'ai tâché d'exprimer dans ces vers les terribles principes du gouvernement asiatique.

Ce premier moment passé, la nature doit reprendre ses droits dans le second : le spectacle des ruines d'une ville long-temps célèbre, fait impression sur un cœur jeune et généreux ; et Soliman finit cette scène en recommandant au soldat d'épargner le vaincu. Cette gradation, que je crois juste, m'a paru devoir être tout-à-la-fois le début et le germe du rôle de Soliman.

Resté seul avec Achmet, il ne peut dissimuler l'admiration secrète que lui inspirent l'Isle-Adam et ses chevaliers. Cet aveu sied bien à un grand homme, et ne coûte rien à l'amour-propre : au contraire, celui-ci y gagne; en rehaussant l'héroïsme et les vertus du vaincu, le vainqueur se rehausse lui-même.

Cette scène, que j'ai crue essentielle, quoiqu'elle ait peu d'action dans le commencement, prépare celle que Soliman doit avoir avec le grand-maître. On vient lui annoncer l'arrivée de Ferrat et de la flotte. On lui dit en même temps quel effet cette nouvelle a produit parmi les soldats. Soliman, jaloux de son honneur et scrupuleux observateur de sa parole, sort pour réprimer ces barbares. J'ai donc trouvé dans ce trait d'histoire un motif suffisant pour lui faire quitter la scène et un moyen de plus d'intéresser en sa faveur.

ACTE IV.

Soliman revient après avoir dissipé et puni les soldats qui se livroient au pillage. Le ton dont il parle, les paroles qu'il adresse à ses troupes, celles qu'il dit à Achmet, lorsqu'il est seul avec lui, marquent de plus en plus son caractère, et annoncent que, s'il a sévèrement puni l'avidité des Mahométans, c'est autant par fierté que par humanité.

L'abbé de Vertot rend compte de deux entretiens que l'Isle-Adam eut avec son vainqueur. Dans le second, il fut traité avec bonté. C'est ce qui m'a donné l'idée d'une scène que je crois absolument neuve. J'ai pensé qu'après avoir présenté mes deux héros séparément, je pouvois les mettre aux prises l'un avec l'autre, et que le spectacle d'un jeune sultan vainqueur, pleurant sur un octogénaire chassé de

ses États, devoit produire une sensation douce et une admiration attendrissante.

Mais pour cela il ne falloit pas que la scène commençât par des expressions dures ou orgueilleuses, que l'Isle-Adam n'étoit pas fait pour entendre. Soliman avoit donc besoin d'être déjà prévenu en sa faveur : cela résulte, comme je viens de le dire, de sa scène avec Achmet au troisième acte; mais cela n'étoit pas encore suffisant. Soliman devoit pleurer devant son vaincu; et ses larmes ne pouvoient produire un effet douteux : si elles n'en faisoient pas répandre, elles étoient ridicules. Il falloit donc, pour les amener, amollir par degrés ce cœur superbe, qui va s'attendrir pour la première fois.

C'est dans cette intention que j'ai travaillé la troisième scène. Soliman, déjà frappé de la grandeur d'ame de l'Isle-Adam, de sa longue et sublime défense, est porté, par un mouvement d'orgueil, à réunir tous ceux qu'il a vaincus, pour leur faire subir l'humiliation de lui remettre les clefs de la ville; et cet orgueil est terrassé en un instant par ce vers si simple, mais dont l'effet est immanquable:

De tous mes chevaliers, seigneur, voilà le reste.

Soliman avoit bien une grande idée de la valeur des chevaliers; mais il ne pouvoit soupçonner qu'ils eussent été réduits à un aussi petit nombre. Son ad-

miration doit donc augmenter en proportion de sa surprise. Or, dans un moment de surprise et d'admiration, l'ame s'ouvre aisément à des affections douces; on est bien près de plaindre le malheureux qu'on ne peut s'empêcher d'admirer: on croit s'associer à toutes ses pensées; on est donc prêt à partager ses sentimens.

Aussi, lorsqu'en rendant les clefs de la ville, l'Isle-Adam exprime sa douleur dans ses adieux, Soliman s'approche de lui, le prend par la main (ce geste seul de Soliman annonce le changement qui se fait en lui), et lui dit qu'il veut lui parler seul.

Étonné de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, il surprend en lui-même un sentiment qu'il ne connoissoit pas: il veut admirer de plus près celui qui le fait naître. Mais au trouble qu'il éprouve, il prévoit qu'il ne pourra retenir ses larmes; et il ne veut pas en rendre témoins des barbares indignes de les apprécier, qui imputeroient à la foiblesse le mouvement de l'héroïsme. Je crois donc que cette scène, qui d'ailleurs a une action véritable, étoit nécessaire à la scène suivante; je crois que sa marche est celle du cœur humain: elle m'indiquoit la marche que je devois suivre dans la scène quatrième; et dans celle-ci comme dans l'autre, c'est l'admiration qui conduit Soliman à l'attendrissement.

La scène des deux héros paroît d'abord un peu

longue. Mais jamais deux pareils personnages ne se sont trouvés vis-à-vis l'un de l'autre; après avoir bien réfléchi sur ce qu'ils se disent réciproquement, je suis resté convaincu que tout ce qu'ils disent étoit nécessaire pour arracher à Soliman des larmes, dont lui-même est étonné.

L'Isle-Adam ne devoit pas quitter son vainqueur sans lui dire un mot pour Zatime et Amurat. Un mot suffit pour apprendre à Soliman leur sacrifice volontaire, et pour le préparer à des dispositions moins sévères à l'égard d'Amurat. Il ne doit pas même en entendre davantage : du moment qu'il se sent ému, il prétexte le soin de sa conquête; et sa fierté ne lui permet pas de rougir de sa vengeance devant celui qu'il a vaincu.

La précipitation avec laquelle il a congédié le grand-maître, le trouble qu'il n'a pu s'empêcher de marquer en apprenant le dévouement de ses deux victimes, décèlent son indécision, et laissent le spectateur dans l'incertitude. Ce moment m'a paru être celui d'un monologue qui exprimât avec force l'état de son ame. C'est ce qu'il fait dans la sixième scène. Le desir de ne point ternir sa gloire en souillant sa conquête, la honte de paroître redouter un prince fugitif, arrêtent le penchant naturel qui le porte à la vengeance. Loin de résoudre ses doutes, les criminels efforts d'Achmet ne font que les augmenter. Il entrevoit le moyen de sauver les deux victimes : il tourne

à leur avantage la perfide insinuation d'Achmet ; il fait grâce à Zatime ; il fait entendre que celle d'Amurat dépendra d'Amurat lui-même, et sort pour conférer avec Ferrat sur l'importante expédition dont celui-ci est venu lui apporter la nouvelle.

La fin du quatrième acte laisse donc au spectateur quelques espérances; mais elles sont présentées de manière que, de ces espérances même, si elles sont déçues, il naîtra en lui une émotion plus forte et une douleur plus grande.

Cependant l'action de cette scène n'a pas assez de rapidité; elle fait languir la fin du quatrième acte. Mais elle développe en entier le caractère de Soliman; et Achmet donne au sien sa véritable touche, lorsque, voyant Soliman indécis, il lui propose d'épargner Zatime, en même temps qu'il lui présente des motifs politiques pour faire périr Amurat.

ACTE V.

Soliman fit à l'Isle-Adam les propositions que je lui fais faire à Amurat. Je n'ai pas cru qu'elles dussent entrer dans la scène du quatrième acte, parce qu'elles me paroissoient ridicules vis-à-vis d'un vieillard de quatre-vingts ans, à qui on propose de changer d'état, de patrie et de religion. Je me suis contenté d'en mettre le desir dans le cœur et dans la bouche de Soliman ; mais j'ai pensé que ces propositions n'étoient

point déplacées vis-à-vis d'Amurat, et pourroient produire des beautés.

J'ai entendu cependant critiquer ces offres de Soliman, et le desir qu'il témoigne de s'attacher Amurat. Cette critique est intéressante à résoudre, parce qu'elle porte sur deux scènes qui font la moitié du cinquième acte.

Je pourrois demander d'abord si Soliman présente ses offres d'une manière indigne de lui; si le spectateur ne lui sait pas gré de la proposition qu'il fait, et du motif qui la lui fait faire. Je pourrois demander si le vainqueur de Rhodes s'avilit en offrant ses grâces, et si sa bonté même n'est pas aussi fière que ses menaces. Mais je vais plus loin; et je dis que ces offres sont aussi conformes à son caractère qu'à la politique.

J'ai annoncé Soliman comme un prince qui, au fond de son ame, aimoit et admiroit la vertu: il se plaint, dans le courant de la pièce, de n'avoir que des esclaves autour de lui; il cherche un ami digne de ce nom; il regrette de ne pouvoir offrir ce rang à l'Isle-Adam: il sait que l'état, les vœux, la croyance de ce vieillard, ne lui permettent pas de l'accepter; mais il voit la possibilité de fixer à sa cour un jeune héros, que ce l'Isle-Adam a élevé, qui a puisé au milieu des chevaliers les principes de l'honneur et de la vertu, qui leur a été fidèle jusqu'à vouloir mourir pour eux. Il a l'ame assez grande pour sentir le prix d'un pareil ami. Maître de sa vie, il peut, en lui fai-

sant grâce, espérer qu'Amurat fera pour lui ce qu'il a fait pour les chevaliers; il peut espérer que ce jeune prince, accablé d'infortune, ne refusera pas un bonheur inattendu.

D'ailleurs, Amurat est Mahométan d'origine; et on revient plus aisément dans sa patrie, qu'on ne la quitte pour en aller chercher une autre. Il s'est fait chrétien à la vérité; mais tous ses pères ont suivi la loi de Mahomet, et Soliman peut croire qu'il ne l'a quittée que sur les instances des chevaliers, que pour obtenir un asile parmi eux. Ces raisons ne subsistent plus, ou plutôt elles militent pour le changement que Soliman propose. Amurat perd tout, s'il le refuse: le sultan peut donc croire que ses offres seront acceptées. Il y a plus: il doit le desirer, parce qu'il s'attachera un prince capable d'adoucir la sévérité de son gouvernement, de faire aimer son empire, et de lui donner un jour des sujets au lieu d'esclaves; il doit le desirer, parce que cela lui évitera un meurtre, dont il craint que la honte ne rejaillisse sur lui. Ainsi le fait principal que Soliman cherchoit un homme vertueux dont il pût faire son ami, est attesté par l'histoire; et le choix qu'il fait est conséquent à son caractère.

J'ajouterai qu'il est bon aux yeux de la politique. Soliman, assez grand pour faire grâce à un de ses parens qu'un usage cruel sembloit dévouer à la mort, peut avoir encore la foiblesse de le craindre:

il doit donc chercher à éclairer toutes ses démarches; et le moyen le plus sûr est de l'approcher de sa personne.

On m'a fait une autre objection contre tout ce qu'Amurat et Zatime disent sur la religion dans le cinquième acte. Cela, dit-on, leur donne un air de martyrs.

Je sais bien que, d'après les opinions régnantes, le martyre d'un saint feroit aujourd'hui peu d'effet sur la scène. Mais ce n'est pas là précisément le point de vue sous lequel sont présentés Amurat et sa femme. La proposition de changer de religion n'est que secondaire, n'est qu'une suite indispensable de la première: parce que les Turcs n'admettroient pas chez eux, et à plus forte raison dans le ministère, un étranger qui ne se feroit pas Mahométan. D'ailleurs c'est le fait tel qu'il s'est passé: Soliman fit venir Amurat, le questionna sur sa religion, et l'envoya à la mort sous prétexte qu'il étoit chrétien. J'ai donc pu les faire parler comme ils ont parlé en effet. Ce n'est pas uniquement sur cet article que portent et les offres du vainqueur, et les refus des captifs : tous deux en parlent comme ils devoient en parler, et parce qu'ils devoient en parler, pour compléter une scène qui sans cela n'eût pas été conséquente.

Enfin, une dernière réponse, c'est que j'aurois pu, peut-être avec raison, m'étendre davantage sur tout ce qui concerne la religion, l'ordre qui fait le sujet de la

pièce ayant toujours été le défenseur de cette religion, et la regardant comme le premier mobile de toutes ses actions. Il ne suffit pas, pour me condamner, de croire que rien de tout ce qui porte ce caractère sacré ne peut intéresser : il faut voir si tout ce qui y a trait dans la pièce, nuit à l'intérêt qu'elle doit exciter. Je dis plus; il faut voir s'il eût été possible de l'exciter autrement. Or, c'est sur quoi il me sera aisé de me défendre. Je le demande : l'Isle-Adam paroît-il moins grand au troisième acte, quand il sort du temple avec ses chevaliers, que lorsque, dans le premier et dans le second, il les exhorte à retourner sur la brèche? Amurat s'abaisse-t-il, quand, parmi les motifs qui l'attachent à l'ordre, il nomme le Dieu qu'il a choisi ? Car, comme il l'annonce lui-même, il étoit d'abord Mahométan ; il n'a embrassé la foi que dans cet âge où le raisonnement et la conviction seuls peuvent triompher des préjugés : il doit donc tenir fortement au choix qu'il a fait; et en agissant autrement, il démentiroit la fermeté de son caractère. C'est ainsi qu'en ne faisant de l'Isle-Adam qu'un héros païen, je l'aurois rendu moins intéressant, parce qu'il n'eût pas eu les vertus de son état.

Je crois donc que, si je mérite quelques reproches à cet égard, c'est pour être resté fort au-dessous de la vérité.

Les scènes d'Amurat et de Zatime avec Soliman ainsi justifiées, leur marche me paroît régulière. Soli-

man, peu fait aux refus, sur-tout quand il offre des grâces, doit être furieux au premier qu'il essuie. Achmet prend ce moment pour stimuler encore sa vengeance. Amurat est près d'en devenir la victime, lorsque Zatime profite de sa liberté pour se jeter aux genoux de son vainqueur, accuse Achmet, le voit trembler, le fait remarquer au sultan et lui dévoile en peu de mots le mobile secret de la conduite de son favori. L'instant n'étoit certainement pas favorable pour que Zatime entreprît de convaincre Soliman; mais elle en dit assez pour jeter quelques doutes dans son esprit. Ce prince, fier et jaloux de son honneur, peut s'arrêter devant un crime qu'il ne commettroit que pour satisfaire la jalousie d'un de ses sujets. D'ailleurs, un reste de générosité l'engage à ne pas donner à l'Isle-Adam ce triste spectacle; il veut lui épargner la douleur de voir périr son ami : ce sentiment est noble, digne des momens où Soliman pensoit et agissoit en grand homme; il peut donc entrer dans son ame, et le porter à retarder l'exécution jusqu'après le départ des chevaliers.

Cependant l'ordre que donne Soliman de conduire Amurat au lieu de son supplice, amène entre celui-ci et Zatime le combat où l'héroïsme et la tendresse conjugale se déploient dans toute leur étendue. Le spectacle de tant de vertus, dont Soliman n'avoit aucune idée, doit faire sur lui une première impression; sa férocité naturelle est encore étonnée de ce

qu'elle vient d'entendre, lorsque l'Isle-Adam arrive et lui porte les derniers coups.

La fermeté du grand-maître, le trouble de Soliman, le tableau de l'Isle-Adam, des chevaliers, des deux enfans se jetant tous aux genoux du vainqueur; c'est-là, je crois, une de ces situations pathétiques, qui doivent émouvoir fortement, et dont l'effet est d'autant plus immanquable, que les moyens en sont pris dans la nature, qu'il n'y a pas de mouvemens forcés, et que le seul cri qu'on y entende est celui de l'humanité.

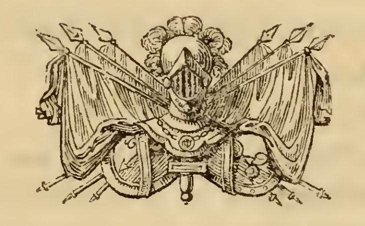
Dans le reste de l'acte, le dénouement se fait naturellement. On a soupçonné le mauvais dessein d'Achmet; on en voit l'effet. Amurat meurt, sans que Soliman soit coupable de sa mort. Achmet, puni, meurt en rejetant les conseils affreux qu'il avoit toujours donnés à son maître, et par conséquent en soutenant le caractère qu'il a annoncé dès son entrée sur la scène.

Telle est l'esquisse de ma pièce; tel est le plan que je me suis formé avant de la versifier. Je ne me suis point dissimulé que la marche n'en étoit pas rapide; que l'action même pouvoit quelquefois paroître traînante ou suspendue : mais j'ai tâché de racheter ces défauts par le développement et la vérité des caractères. Si jamais cette pièce étoit représentée, on n'y éprouveroit pas ces secousses (au-

jourd'hui si communes et souvent si mal amenées) qui troublent l'ame et la remplissent d'une terreur sombre ou d'une douleur horrible. Mais il me semble que les malheurs d'un ordre respectable, la fermeté de l'Isle-Adam, le dévouement d'Amurat, contrastant avec l'orgueil asiatique et la vengeance d'un ennemi vainqueur et despote à vingt ans, pourroient produire un intérêt grand, théâtral, auquel la tendresse et la douleur courageuse de Zatime mêleroient des nuances moins fortes, mais douces et attachantes. Si je n'ai pas eu le bonheur d'atteindre le but de tout auteur tragique, j'aurai du moins l'honneur d'avoir mis sur la scène un ordre justement célèbre, qui a trouvé dans l'abbé de Vertot un historien capable de s'élever à la hauteur de son sujet, et qui attend encore aujourd'hui un poète digne de chanter ses sublimes actions.

J'ai remarqué, dans l'abbé de Vertot, une foule de traits que j'aurois voulu insérer dans ma tragédie; mais il y en avoit qu'il eût été difficile d'adapter à mon sujet. Telle beauté qui peut briller avec éclat dans un poème épique, peut souvent être déplacée dans un ouvrage dramatique. Je me suis donc contenté de conserver ce qui pouvoit orner une tragédie sans en blesser les lois. J'ai suivi l'histoire le plus fidèlement qu'il m'a été possible. Ayant à faire paroître plusieurs chevaliers, on ne trouvera pas extraordinaire que j'aie choisi des noms françois. L'abbé de Vertot

a placé dans son histoire une liste de tous les chevaliers qui étoient dans Rhode pendant le siége. Il y en avoit un nommé d'Azas. La ressemblance d'un nom qui peut avoir subi quelques changemens à travers deux siècles et demi, m'a donné l'idée, en écrivant d'Assas, de prophétiser le beau trait qui a immortalisé un héros françois, et de lui payer ainsi ma part du tribut que lui doit la postérité.



PERSONNAGES.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, grand-maître de Rhodes.
LE BAILLI DE MARTINENGUE.
LE CHEVALIER DE CASTELLANE.
LE CHEVALIER D'ASSAS.
LE CHEVALIER DE BEAUFREMONT.
LE CHEVALIER DE VIGNACOURT.
SOLIMAN, empereur de Constantinople.
ACHMET, bacha.
OSMIN, officier turc.
AMURAT, prince mahométan établi à Rhodes.
ZATIME, sa femme.
IMÉ, sa confidente.
SES DEUX FILLES, âgées de cinq à six ans.
UN CHEF DU PEUPLE.
PLUSIEURS CHEVALIERS.
PEUPLE.
SOLDATS, RHODIENS ET TURCS.

La scène est à Rhodes.

Le théâtre représente une place publique · d'un côté un temple endommagé par le canon; de l'autre, des restes de fortifications. Tout en général doit présenter l'aspect d'une ville ruinée par le feu des assiégeans, et réduite à la dernière extrémité.

LE SIÉGE DE RHODES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZATIME, IMÉ.

IMÉ.

Princesse, où fuyez-vous? et pourquoi m'éviter?
Vous l'ordonnez en vain; je ne puis vous quitter.
Quelle que soit l'horreur de votre destinée,
Vous me verrez toujours, à vous suivre obstinée,
Remplir jusqu'à la fin ce douloureux devoir.

ZATIME.

Laisse-moi pleurer seule. Eh! que veux-tu savoir,
Imé? lorsque l'objet de mes justes alarmes,
Mon époux, va peut-être... O toi, qui vois mes larmes,
Épargne-le, grand Dieu! qu'il vive!.... Qu'ai-je dit?
Le péril d'Amurat égare mon esprit:
Pardonnez, chevaliers, un vœu si légitime;

Vous connoissez son cœur et celui de Zatime.
Si mon sang, si le sien pouvoit vous sauver tous,
Le plus cruel trépas nous sembleroit trop doux.

IMÉ.

Ne conservez-vous plus un reste d'espérance?
Cette île nous paroît, il est vrai, sans défense;
Mais, malgré les efforts de l'empire ottoman,
Depuis près de six mois l'orgueilleux Soliman
A perdu la moitié de sa superbe armée,
Et pour lui cependant Rhode est encor fermée.
Le vainqueur de Belgrade, heureux et redouté,
Devant nos foibles murs frémit d'être arrêté :
Aux dépens des Hongrois, l'Europe, mieux instruite,
Va de nos ennemis précipiter la fuite ;
Et l'Espagne bientôt.....

ZATIME.

N'a-t-elle pas toujours
Abusé nos malheurs par l'espoir du secours ?
Connois mieux de son roi la sombre politique.
Inquiet et jaloux d'un pouvoir despotique,
A tromper l'univers exercé dès long-temps,
Charles s'est fait un jeu de trahir ses sermens.
Non, non ; cet Ordre, Imé, ne peut plus se défendre :
De Madrid, ni de Rome, il ne peut rien attendre ;
Et l'Europe, qui dut s'armer, dit-on, pour lui,
Ainsi que l'Espagnol, l'abandonne aujourd'hui :
Enfin en cet instant tout est fini peut-être,
Et ce dernier assaut va nous donner un maître.

IMÉ.

Eh quoi! nos chevaliers, ces soldats généreux
Du Dieu qui les anime et combat avec eux....

ZATIME, en lui montrant les ruines de la ville.

Regarde donc, Imé, ces ruines funestes,
De nos murs, de nos tours, foibles et tristes restes,
Débris où chaque jour quelque revers nouveau
Nous prépare des fers, ou nous creuse un tombeau:
En vain quelques héros semblent, par leur courage,
Doubler encor leur nombre au milieu du carnage;
En vain leur digne chef, ce brave l'Isle-Adam,
Sous les coups du malheur plus tranquille et plus grand,
Oppose à tous les traits d'un sort inexorable
Un front calme et serein, une ame inaltérable :
Il faut enfin périr, Imé : tant de combats
Nous ont tout enlevé, chevaliers et soldats;
Et, dans ce jour affreux, Rhodes, presque déserte,
Ne peut ni se venger, ni retarder sa perte.

IMÉ.

Mais que deviendrez-vous en cet horrible état?

ZATIME.

Eh! que me fait mon sort? parle-moi d'Amurat :
C'est pour mon époux seul que ma vive tendresse
S'abandonne à la crainte, et connoît la foiblesse.

IMÉ.

Votre époux?....

ZATIME.

As-tu donc oublié, chère Imé,

Le destin d'Amurat, le sang qui l'a formé?
Tu sais que ce Zizim, son déplorable père,
Long-temps de Bajazet éprouva la colère.
Ce prince infortuné, sans appui, sans secours,
Fugitif en tous lieux, abandonné toujours,
Crut pouvoir, sur la foi du pontife de Rome,
Lui confier les jours et les malheurs d'un homme.....
Hélas! qui ne se fût abusé comme lui?
Dans la religion il trouvoit un appui.
Mais Alexandre, impie autant que traître insigne,
Souilloit le trône saint dont il étoit indigne;
Et lorsque Bajazet, jusqu'aux pieds de l'autel,
A la mort de Zizim mit un prix criminel,
On vit de Borgia l'avarice perfide
Auprès d'un monceau d'or peser un homicide,
Et faire en un seul jour frémir l'humanité,
La tiare, le ciel et l'hospitalité.
Amurat étoit jeune, et n'avoit pour défense
Que son âge, son nom, son sort, son innocence;
Il fut avec transport reçu dans nos remparts :
Il parut, et bientôt, sous nos saints étendards,
Montra cette vertu ferme et trop peu commune,
Qu'on trouve sous les coups d'une utile infortune.
Ah! ces mêmes vertus, qui lui gagnoient les cœurs,
De Zatime aujourd'hui redoublent les terreurs.
Jeune encor, Soliman, déjà fier et terrible,
Fait voir de son aïeul la colère inflexible :
Héritier de sa haine, ainsi que de son rang,

Il veut perdre Amurat, il demande son sang.....
Tel est, Imé, tel est le fruit de ces maximes,
Qui toujours aux sultans facilitent les crimes;
Qui, les autorisant aux plus noirs attentats,
Remplissent leur palais de tant d'assassinats;
Et, sur tous leurs parens étendant la vengeance,
Ont à ce meurtre enfin accoutumé Byzance :
Comme si l'on étoit criminel à leurs yeux,
Pour avoir le malheur d'être né trop près d'eux !

IMÉ.

La douleur vous aveugle, et Soliman, madame.....

ZATIME.

Par des traits généreux annonce une grande ame;
Je le sais : sa justice, autant que ses bienfaits,
Déjà de son pouvoir a marqué les essais;
Mais il respire un air où l'ame la plus pure
N'est pas long-temps sensible aux cris de la nature :
On étouffe avec soin ce germe bienfaiteur.
Il fut maître en naissant, et c'est-là son malheur.
Que voit-il à sa cour? Tout ce qui l'environne,
Muet à ses côtés, frémit aux pieds du trône :
Ou, si des courtisans le langage imposteur
Ose de leurs conseils soulager sa grandeur,
Chacun d'eux, tour-à-tour flatteur, esclave ou traître,
Étudie avec soin les mouvemens du maître,
Suit ses yeux en tremblant, et leur accord affreux
N'épargne pas, sur-tout, le sang du malheureux.
Voilà, ma chère Imé, l'objet de ma tristesse.

Tu sais si mon époux mérite ma tendresse.
Juge de mes douleurs; mes craintes, mes tourmens;
Tout m'accable, me tue; Amurat, mes enfans.....
Mes enfans!.... Ce nom seul augmente mes alarmes;
Je ne puis y penser sans répandre des larmes.
Le malheur les attend. S'il falloit aujourd'hui
Mourir avec leur père, ou les quitter pour lui.....
J'en frémis..... Mais, épouse et mère infortunée,
Je suivrois d'Amurat la triste destinée :
Imé, je donnerois, entre des noms si doux,
Mes pleurs à mes enfans, mon sang à mon époux.
Mais j'entends quelque bruit : ah! je vois Castellane.

SCÈNE II.

ZATIME, CASTELLANE, IMÉ.

CASTELLANE.

Madame, c'en est fait.

ZATIME.

Ciel!

CASTELLANE.

L'armée ottomane,
Maîtresse en ce moment de nos derniers travaux,
Sur nos murs abattus arbore ses drapeaux.
Déjà le janissaire, avide de carnage,
Demande à haute voix le meurtre et le pillage,
Et se promet bientôt ce plaisir désastreux,
Spectacle de la mort, et digne de ses yeux.

ZATIME.

Ah! grands dieux! Mais au moins l'espoir de la patrie,
L'Isle-Adam.....

CASTELLANE.

Je l'ai vu, prodigue de sa vie,
Encourager les siens, porter par-tout ses pas,
Vainement devant nous s'exposer au trépas:
Son désespoir encor le rendoit plus terrible.
Je tremblois pour ses jours : mais un bras invisible
Veilloit à son salut, sembloit l'envelopper;
Le fer brilloit sur lui sans oser le frapper :
J'ai vu même, j'ai vu la foudre inévitable
Épargner en grondant sa vertu respectable,
Et, vomissant la mort dans nos rangs effrayés,
Tomber à son aspect, et frémir à ses pieds.
Mais le malheur enfin triomphe du courage :
Le fort est emporté : l'ennemi, plein de rage,
Du haut des bastions prêt à nous accabler,
Insulte à sa victime, avant de l'immoler.
Notre malheureux chef, toujours plus magnanime,
Rappelle nos soldats, leur parle, les anime.
Il approche : madame, en ce jour de douleurs,
Épargnez sa vieillesse et cachez-lui vos pleurs.

ZATIME.

Le pourrois-je! je vais, évitant sa présence,
Sans pouvoir l'égaler, envier sa constance.

SCÈNE III.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, LES CHEVALIERS DE BEAUFREMONT ET DE MONTMORENCY.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Prêtez-moi votre appui, guidez mes pas tremblans,
Chers amis; menez-moi sur ces fossés sanglans,
Où Martinengue.....

BEAUFREMONT.

Hélas! modérez votre zèle :
Voyez en quel état une nuit trop cruelle
A réduit votre corps de fatigue abattu;
Demeurez un moment.....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Beaufremont, que dis-tu?
Toi, depuis si long-temps fidèle à ton grand-maître,
As-tu donc attendu si tard à le connoître?
Je suis foible, il est vrai; mais mon dernier effort
Doit être pour chercher et pour trouver la mort.
Quand mon Ordre est vaincu, quand mon État succombe,
C'est elle qui m'appelle, et me montre la tombe.
Je l'entends, je la suis : mais, avant de mourir,
Rejoignons Martinengue, allons le secourir :
Je veux à ses côtés oublier ma foiblesse,
Ranimer sous ses yeux ma tremblante vieillesse,
Et qu'enfin l'Isle-Adam, combattant avec lui,
Expire entre ses bras ou triomphe aujourd'hui.

(Il fait quelques pas, aperçoit Martinengue, et dit :)

Mais que vois-je? c'est lui. Dieu! quel affreux présage!
Ah! je lis notre sort écrit sur son visage.
Se pourroit-il?.....

BEAUFREMONT.

Je marche au-devant de ses pas.

SCÈNE IV.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, LE BAILLI DE MARTINENGUE, LES CHEVALIERS DE BEAUFREMONT, DE MONTMORENCY, DE VIGNACOURT, D'ASSAS ET AUTRES.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

O mon ami!

MARTINENGUE.

Seigneur!.....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Jette-toi dans mes bras.
Ah! j'ai tremblé pour toi.....

(Martinengue paroît étonné : l'Isle-Adam s'en aperçoit, et reprend avec vivacité.)

Qu'une main ennemie,
En épargnant mes jours, n'eût terminé ta vie.

MARTINENGUE.

Que ne l'ai-je perdue, hélas! en ces instans
Où je voyois tomber nos plus fiers combattans!
Sur les restes du fort commis à ma défense,

Le musulman vainqueur brave notre vengeance;
Et, voyant à la fin son triomphe assuré,
Dans ses retranchemens Soliman est rentré.
Avec peine il contient l'ardeur du janissaire,
Et le force de prendre un repos nécessaire.
Pour moi, de nos soldats blessés et gémissans
J'ai receuilli, seigneur, les restes languissans;
Mais Brissac, Pommereu, Valdner, Rohan, Mauselle,
D'Apremont, Vintimille, et votre ami fidèle,
Mortemart, Montholon, Créqui, d'Aché, Mauroi,
Les armes à la main, ont péri devant moi :
Le ciel m'a refusé le bonheur de les suivre.

VIGNACOURT.

On a cessé l'attaque : à la honte de vivre
L'ennemi nous condamne; et, loin de tout danger,
Pour jouir de nos maux, il veut les prolonger.
Cette attente cruelle est tout ce qui nous reste.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Je sais trop ce qu'annonce un calme si funeste;
J'en vois toute l'horreur : mais un cœur généreux
Croît avec les revers et s'élève avec eux,
Et, loin par le malheur de se laisser abattre,
Redouble de vertus, afin de le combattre.
Voilà notre modèle; il le faut surpasser :
En vain un sort affreux semble nous menacer;
C'est l'heure du grand homme; il brave tout obstacle;
Il donne à l'univers le rare et grand spectacle
Du courage luttant contre l'adversité.

Sur les princes chrétiens nous avons trop compté :
Abandonnés de tous, dans nos malheurs extrêmes,
Seuls nous nous suffirons, soutenus par nous-mêmes.
Nous paroîtrons plus grands au milieu de nos maux.
De tout temps l'infortune a produit des héros :
Et qui marche toujours de victoire en victoire,
Rarement à la fin peut soutenir sa gloire.
Ce fut par ses succès, moins que par ses revers,
Que Rome apprit à vaincre, et dompta l'univers.
Mais notre exemple seul, c'est nous, c'est la patrie.
Regardez avec moi cette ville chérie,
Où notre Ordre parut dans un éclat nouveau,
Couvrant le monde entier de sa gloire au berceau;
C'est-là qu'ont commencé nos premières alarmes :
Obligés de céder à la force des armes,
Et, dans nos murs détruits laissant notre malheur,
Nous avons avec nous emporté la valeur,
La sainte fermeté, l'impassible courage,
Qu'oppose une grande ame aux flots d'un vain orage.
Mais ce premier revers a fait notre grandeur;
Nous sortons du nuage avec plus de splendeur.
Jérusalem tomboit : Rhodes s'est élevée :
Aux fiers Mahométans nous l'avons enlevée;
La terreur devant nous a volé dans leurs ports.
Si le courroux du ciel trompe tous nos efforts,
Ne croyez pas, amis, que cet Ordre périsse,
Que le bras du Sultan jamais l'anéantisse;
Sans doute il s'est choisi des asiles plus sûrs

Que notre île, nos tours, nos remparts et nos murs;
C'est au fond de nos cœurs que réside sa gloire.
Là, malgré Soliman et malgré sa victoire,
Il vit de son malheur; il subsiste en entier;
Il renaît chaque jour dans chaque chevalier;
Et, quelque part enfin qu'un seul de nous respire,
L'Ottoman peut encor trembler pour son empire.

VIGNACOURT.

Ces nobles sentimens, que nous admirons tous,
Rhode entière, seigneur, les partage avec nous.
De ses fiers défenseurs le zèle et le courage
Sembloient se ranimer dans l'horreur du carnage.

D'ASSAS.

Étrangers, habitans, soldats et chevaliers,
Tous vouloient sur la brèche expirer en guerriers.

MARTINENGUE.

Le fidèle Amurat, combattant à leur tête,
Sans moi, du Musulman eût orné la conquête.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ciel! qu'entends-je? Amurat.....

MARTINENGUE.

Commandoit sous mes yeux,
Sans redouter la mort la portoit en tous lieux,
Étonnoit l'ennemi par sa valeur guerrière;
Quand, frappé tout-à-coup de l'éclat d'une pierre,
Je le vois à mes pieds sanglant et renversé.
Je vole à son secours : légèrement blessé,
Ce princc se relève et veut combattre encore :

Rien ne peut arrêter l'ardeur qui le dévore.
Il échappe à nos mains : mais ma juste fierté
Fait entendre le nom de votre autorité :
Il s'arrête aussitôt, en frémissant de rage;
A travers la pâleur qui couvroit son visage,
Son œil étinceloit, et sembloit annoncer
Qu'à vivre sans combattre il vouloit renoncer.
On eût dit....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Quel moment pour mon ame attendrie!

(Aux chevaliers.)

Eh bien! méritoit-il de servir la patrie?

(A Martinengue.)

Mais a-t-on?....

MARTINENGUE.

De sa vie on répond à nos vœux.
Bientôt vous l'allez voir : ce guerrier généreux,
Peu touché de ses maux, les oubliant peut-être,
Ne sembloit s'occuper que du sort du grand-maître.
Mais il vient.....

SCÈNE V.

LES MÊMES, AMURAT.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Amurat, est-ce vous que je voi?
En quel état, ô ciel! vous offrez-vous à moi?
Dans le doute cruel dont mon ame est atteinte,

Je ne sais si je dois.....

AMURAT.

Dissipez cette crainte,
Seigneur : il est trop vrai; le destin le plus beau
Sembloit sur vos remparts me choisir un tombeau;
C'étoit trouver le prix au bout de la carrière :
Heureux et satisfait à son heure dernière,
Amurat expirant auroit béni le sort
De prolonger vos jours, en obtenant la mort.
Cette double faveur, le ciel me l'a ravie;
Il m'ôte l'espérance et me laisse la vie :
C'est-là, n'en doutez point, ma plus vive douleur;
Bien plus que ma blessure, elle a percé mon cœur.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Digne guerrier!

AMURAT.

Chargé des offres de son maître,
Sous nos murs à l'instant Achmet vient de paroître;
Il demande à vous voir.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Cher Martinengue, allez;
Et que nos chevaliers soient soudain rassemblés.
Il faut sur notre sort que chacun d'eux prononce.

(A Amurat.)

Quel que soit, Amurat, celui qu'on nous annonce,
Sur Zatime et sur vous nous veillerons toujours.

AMURAT.

Oubliez-nous, seigneur, et veillez sur vos jours.

Sur-tout souvenez-vous qu'une flotte nombreuse
Des rivages du Nil revient victorieuse.
Malgré les Mamelouks, Gazelle a succombé;
Sous le fer ottoman lui-même il est tombé;
Et de Ferrat vainqueur la fatale présence
Peut d'un triomphe aisé réveiller l'espérance.
S'il paroît, c'en est fait; il n'est plus de traité:
Par six mois de revers Soliman irrité
Voudra sans doute.....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Allez, prince; je vais entendre
Ce qu'ici par son ordre Achmet vient nous apprendre.
Toi, d'Assas, suis ses pas; donne-lui des secours;
Je te charge du soin de veiller sur ses jours.

(Amurat sort avec le chevalier d'Assas.)

SCÈNE VI.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, LE BAILLI DE MARTINENGUE, LES CHEVALIERS DE BEAUFREMONT, DE MONTMORENCY ET DE VIGNACOURT.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Et vous, de nos guerriers cher et précieux reste;
Vous, illustres soutiens de la cause céleste,
Venez voir cet Achmet : s'il offre à la valeur
Des lois que, sans rougir, puisse accepter l'honneur,
Le courage permet qu'on cède avec prudence;

Mais si, pour se venger de notre résistance,
Il propose une paix qui nous couvre d'affronts,
Dans cette extrémité que ferons-nous?

TOUS LES CHEVALIERS ensemble.

Mourons.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Sans doute, et l'Isle-Adam veut en donner l'exemple.
Allons, amis, songeons au Dieu qui nous contemple :
Remplissons nos sermens, mourons pour ses autels;
Et bientôt dans son sein nous vivrons immortels.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMURAT, D'ASSAS.

AMURAT.

PORTEZ, brave d'Assas, portez ailleurs ce soin
Dont je suis pénétré, dont je n'ai plus besoin :
Vos secours, malgré moi, me rendent à la vie.
Allez : je vais rejoindre une épouse chérie,
Et, pendant le repos marqué par Soliman,
A sa tendre amitié consacrer un moment.
Dieu! c'est elle.

(D'Assas sort.)

SCÈNE II.

AMURAT, ZATIME

ZATIME, arrivant avec précipitation

Calmez la peine que j'endure.
O mon ami! l'on dit....

AMURAT.

Ne crains rien; ma blessure
N'attaque point mes jours; et, malgré mes douleurs,
Il faudra vivre encor pour voir couler tes pleurs.

ZATIME.

Eh quoi! c'en est donc fait?

AMURAT.

Sans force, sans défense,
Nous avons tout perdu, jusques à l'espérance.

ZATIME.

L'ennemi triomphant?.....

AMURAT.

Affreuse vérité!

ZATIME.

Ciel!

AMURAT.

Soliman vainqueur, et vainqueur irrité,
Fait connoître aujourd'hui sa volonté suprême.

ZATIME, vivement.

Et que demande-t-il?

AMURAT, après un silence.

Je l'ignore moi-méme;
Mais.....

ZATIME.

Eh bien!

(S'apercevant du trouble d'Amurat.)

Ne crains point : achève.

AMURAT.

Son courroux
Est depuis trop long-temps animé contre nous.
On prétend que déjà sa vengeance inhumaine
A demandé souvent et ma tête.....

ZATIME.

Et la mienne;

Je le sais, Amurat?

AMURAT.

S'il persistoit toujours?.....

ZATIME.

Zatime auprès de toi termineroit ses jours.
Partageant ton destin, elle seroit heureuse.

AMURAT.

J'admire et reconnois ton ame généreuse.
Soliman me poursuit, il me hait; mais, dis-moi,
Qui peut étendre encor sa haine jusqu'à toi?

ZATIME.

Un de ces vils flatteurs que Byzance a vus naître,
Subalternes tyrans, tremblans aux pieds d'un maître,
Achmet.

AMURAT.

Achmet! qui, lui?

ZATIME.

Jusques à cet instant
J'ai cru devoir cacher son amour insolent :
Mais, près de voir sur toi retomber sa vengeance,
Je serois criminelle en gardant le silence.
Cette île, où dès long-temps tu fixas ton séjour,
Est celle, tu le sais, qui m'a donné le jour.
Mon père, en combattant pour l'Ordre et sa patrie,
Dans un âge encor jeune avoit perdu la vie;
A peine de ma mère expirante à mes yeux,
J'eus recueilli les pleurs et les derniers adieux,
Lorsque par des brigands je me vis enlevée......

Aux voluptés d'Achmet victime réservée,
Je frémis en voyant ce sérail détesté,
Tombeau de la tendresse et de l'humanité;
Les larmes, les soupirs de tant d'infortunées,
D'esclaves surveillans toujours environnées,
Qu'un maître sans amour, jouissant sans desirs,
Traînoit à des tourmens qu'on nommoit des plaisirs :
Supplices où l'honneur venge par son murmure,
Sur l'homme dégradé, les droits de la nature.
Ce fut là qu'étonné de mes foibles attraits,
Achmet me proposa sa main et ses bienfaits :
Je l'avoûrai : superbe, autant que vertueuse,
J'oubliai que j'étois esclave et malheureuse;
D'un coup-d'œil insultant, garant de mon dédain,
J'osai fixer Achmet et rejeter sa main.
Indigné d'un refus, nouveau pour lui peut-être,
Cet amant dédaigné voulut parler en maître ;
Mais d'un Dieu tout-puissant le bras consolateur
Sauva mon innocence et trompa sa fureur.
Sans guide, sans secours, au péril de ma vie,
Je franchis les remparts de ce palais impie :
De dangers entourée, errante au gré des eaux,
Je fus sauvée enfin par un de nos vaisseaux,
Et revins sur ces bords, témoins de mon enfance,
Où le ciel me gardoit ta main pour récompense.
Achmet sait que depuis j'ai passé dans tes bras.
C'est moi qui, dans ce jour, vais causer ton trépas;
C'est moi.....

AMURAT.

Je le vois trop, sa cruauté jalouse
Ne pardonnera pas au nom de mon épouse;
Et peut-être aujourd'hui ses effets meurtriers
Vont retomber encor sur tous nos chevaliers.

ZATIME.

O Dieu ! sur ma patrie attirant sa colère,
Je suis des maux publics la cause.....

AMURAT.

Involontaire.

ZATIME.

Il est vrai : mais Achmet ne veut que se venger ;
Dans le sang des chrétiens il cherche à se plonger.
Ah! pour sauver l'État que n'est-il quelque voie !
J'irois à tes côtés l'embrasser avec joie ;
J'abandonnerois tout : toi seul es tout pour moi ;
Je ne redoute rien que de vivre après toi.

AMURAT.

Eh bien! écoute-moi : je sens que dans mon ame
Le ciel vient de répandre une brillante flamme...
Mais Achmet paroît.... Sors : après son entretien,
J'épancherai mon cœur, Zatime, dans le tien;
Il en est digne au moins, et c'est toute ma gloire.

ZATIME.

Sans l'entendre, déjà je suis prête à le croire;
Je le connois : je sais qu'il est trop généreux
Pour former un projet indigne de tous deux.

(Elle sort par un côté opposé à celui par lequel Achmet entre.)

SCÈNE III.

AMURAT, ACHMET.

ACHMET *s'arrête en entrant.*

C'est donc ici la place où je dois les attendre.
Avec les chevaliers l'Isle-Adam va s'y rendre,
Et me livrer lui-même.....

(*Il s'avance et aperçoit Amurat.*)

O ciel! que vois-je?

AMURAT.

Moi.

ACHMET.

Qui cherchez-vous?

AMURAT.

Un traître.

ACHMET.

Et quel est-il?

AMURAT.

C'est toi.

ACHMET.

Téméraire, tu feins de ne me pas connoître;
Mais respecte un ministre envoyé par son maître.
J'ai suspendu des coups prêts à vous accabler;
J'apporte ici la paix : je viens.....

AMURAT.

Pour m'immoler.

Tremble; je te connois.

ACHMET.

Quelle audace imprévue!....

AMURAT.

Elle doit t'étonner : rarement à ta vue
L'innocent malheureux a paru sans effroi.
Mais apprends le sujet qui m'amène vers toi.
Ma mort est prononcée, ou du moins je l'espère :
Nous sommes sans témoins : ose ne me rien taire.

ACHMET.

Je ne le cache point : oui, ton trépas.....

AMURAT.

O cieux!
Mes malheurs sont finis : vous comblez tous mes vœux.
Après avoir à Rhode été long-temps fidèle,
Je couronne ma vie en expirant pour elle.
Mon sang est-il le seul qui doive être versé?

ACHMET.

Non, Zatime.....

AMURAT.

Il suffit.

ACHMET.

Soliman offensé
A tracé de sa main ce qu'il daigne promettre.
Moi-même à l'Isle-Adam je viens de le remettre.

AMURAT.

Quel que soit le motif qui vers moi t'a conduit,
Va, je ne m'en plains pas : j'en recueille le fruit.

Pour obtenir la mort, ta haine est notre titre.
Mais l'Isle-Adam, dis-tu, de mon sort est l'arbitre.....
Ah! je sais trop jusqu'où sa générosité
D'un rigoureux devoir porte l'austérité.
Lui, ni ses chevaliers....

ACHMET.

Non : vaine inquiétude!
Attends-toi bien plutôt à leur ingratitude;
Attends.....

AMURAT.

Tu n'es pas fait pour juger des héros.
Rampant sous un despote, ou guidant ses bourreaux,
Tu n'as jamais, Achmet, pu ressentir ces flammes
Dont la seule vertu sait embraser les ames;
Tu n'as jamais connu ce que peut faire un cœur
Qui ne craint que la honte et ne suit que l'honneur.
Si le sultan dans Rhode, ainsi que dans Byzance,
Croit trouver une lâche et vile obéissance,
Je crains que, dans ce jour, des ennemis vaincus
Ne l'irritent encor par un noble refus.

ACHMET.

Eh bien!

AMURAT.

Seul, tu lui peux assurer sa victime.

ACHMET.

Comment?

AMURAT.

En me prêtant un secours légitime.

Je serai près d'ici : tu viendras m'avertir.
Peux-tu me le promettre?

ACHMET.

Avant d'y consentir,
J'exige d'Amurat, pour plus grande assurance,
De ses desseins secrets l'entière confidence.

AMURAT.

De mes desseins secrets! tu ne les croirois pas;
Et jaloux seulement de hâter mon trépas,
S'il savoit mes projets, l'ennemi qui m'abhorre
Par des soupçons honteux s'aviliroit encore;
Et tu serois forcé de rougir devant moi,
En voyant que je fais les mêmes vœux que toi.
Je sors : songes-y bien : ton intérêt l'exige;
Je t'attendrai.

ACHMET.

Du moins.....

AMURAT.

Je t'attendrai, te dis-je.
Adieu.

(A part en s'en allant.)

Ciel! qui m'entends, tu vois quel est mon cœur.
Protége un beau dessein, dont toi seul es l'auteur.

SCÈNE IV.

ACHMET seul.

Quel est donc ce projet qu'il médite en silence?

SCÈNE V.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, ACHMET.
TOUS LES CHEVALIERS.

ACHMET.

Achmet a bien voulu suspendre sa vengeance,
Et vous laisser le temps de faire votre choix.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Il est fait.

ACHMET.

Et sans doute il est conforme aux lois
Qu'au nom de Soliman je vous ai fait connoître;
Livrez les deux époux; tel est l'ordre d'un maître;
Vous pouvez à ce prix espérer ses bontés;
Il vous permet de fuir et de vivre.....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Arrêtez :
Vous osez nous offrir la mort ou l'infamie;
(En lui rendant le billet.)
Remportez votre crime et prenez notre vie.

ACHMET.

Qu'entends-je?.... Où vous égare un courage insensé?
Quand par ces vils captifs Soliman apaisé.....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Vils captifs! sache au moins respecter l'héroïsme;
Si tu parlas toujours, au sein du despotisme,

La langue d'un esclave ou celle d'un tyran,
Prends un autre langage en un lieu différent;
Dans ce couple, à tes yeux abject et méprisable,
Vois plutôt une épouse, un prince respectable,
Que la main du malheur constamment combattu
A marqué dès long-temps du sceau de la vertu;
Et d'un sultan contre eux la haine peu commune
Croit nous avoir réduits à trahir l'infortune!...
Sans doute il ne sait pas que la voix de l'honneur
Nous parle encor plus haut que celle d'un vainqueur.
Ces nobles sentimens l'étonneront peut-être.
Achmet, c'est avec eux qu'on ne craint point de maître;
Et que l'homme paisible, aux portes de la mort,
Ne voit que son devoir et le suit sans effort.

ACHMET.

Je veux bien excuser cette nouvelle offense :
Et par pitié pour vous.....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

L'Isle-Adam t'en dispense.

ACHMET.

Croyez-vous donc?...

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Apprends à nous connoître mieux.
Regarde-nous et lis nos refus dans nos yeux.
Du sang de leurs pareils les grands cœurs sont avares.
Va, s'il nous faut encor repousser des barbares,
Épuisés, affoiblis, expirant sous nos maux,
Nous nous ranimerons en voyant vos drapeaux.

Toi, retourne au sultan; et, pour toute réponse,
Conte-lui bien l'accueil que tout ici t'annonce;
Dis-lui que ces guerriers pourront lui faire voir
Jusqu'où va la valeur réduite au désespoir.

ACHMET.

Oui, j'y vais; mais bientôt, suivi du sultan même,
Je reviens et je veux que ma fureur extrême,
Sous vos murs dévastés vous creusant un cercueil,
Fasse connoître Achmet et plier votre orgueil.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM ET LES CHEVALIERS.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Amis, vous le voyez, dans sa cruelle joie,
Triompher en barbare et menacer sa proie.
Profitons bien du moins de ce dernier instant;
Retournons sur ces murs où la mort nous attend.
Vignacourt, Beaufremont, généreux Castellane,
Vous, toujours redoutés de la Porte ottomane,
Soutenez aujourd'hui l'honneur de vos aïeux :
Le vôtre revivra dans vos derniers neveux.
Et toi, qui dans ton sang puisas le vrai courage,
En qui nous admirons le guerrier et le sage,
D'Assas, mon brave ami, dont l'immortalité
Doit consacrer le nom chez la postérité,

Encore une heure au moins va défendre la place;
Va mourir en héros : c'est le sort de ta race.
Allons nous préparer à ce dernier combat;
Exposons sans regret,
(Amurat entre, s'arrête au fond du théâtre et entend sans être aperçu.)
pour sauver Amurat,
Le reste de nos jours; et sur-tout qu'il ignore
A quel prix nous pouvions les conserver encore.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AMURAT.

AMURAT.

Il le connoît ce prix : il vient pour l'acquitter.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Souffrez.....

AMURAT.

Non, vainement vous voulez me quitter.
Quoi! lorsque, satisfait d'une double victime,
Soliman vous demande Amurat et Zatime,
Vous pouvez.....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

C'en est fait : dans le camp du vainqueur
Déjà le fier Achmet.....

AMURAT.

Il est ici, seigneur.
Sensible à ma prière, il daigne encor m'attendre.

A quel sort plus brillant aurois-je pu prétendre?
L'honneur en ce moment m'arrache de vos bras :
Loin de vous une fois il m'appelle au trépas.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Gardez-vous.....

AMURAT.

Pardonnez : chevaliers, le temps presse.
Si pour l'État et vous je combattis sans cesse;
Si, jusques à ce jour partageant vos travaux,
Je suivis votre exemple autant que vos drapeaux,
Écoutez-moi du moins : l'amitié qui m'inspire
Peut convaincre et sauver des guerriers qu'elle admire.
Vous le voyez, amis : sans espoir, sans secours,
Ce jour sera pour vous le dernier de vos jours;
Vos bastions détruits, vos murs réduits en poudre,
N'offrent que des monceaux entassés par la foudre.
De les défendre encor pouvez-vous vous flatter?
Si l'Ottoman paroît, rien ne peut l'arrêter.
Ah! prévenez, seigneur, dans l'instant qui vous reste,
Des fureurs d'un soldat la suite trop funeste.
Déjà le citoyen a su votre refus;
Il s'assemble, il s'agite : un tumulte confus
S'élève dans la ville; à l'aspect du carnage,
Le plus fier habitant sent trembler son courage.
Entendez-vous ces voix, ce désespoir, ces cris?....
Le ciel se manifeste : ah! cédez, chers amis.
Pour moi, vous le savez, heureux de vous défendre,
Jamais à d'autres biens je n'ai voulu prétendre.

Mais l'instant est venu : ma générosité
Vous demande le prix de la fidélité.
Il nous attend tous deux au temple de mémoire :
Vous nous devrez le jour; nous vous devrons la gloire.
Voyez, seigneur, voyez, dans des temps plus heureux,
Cet Ordre relever son front victorieux,
Couvrir de ses vaisseaux les mers obéissantes,
Faire craindre aux sultans ses forces renaissantes,
Et sur Byzance un jour tournant son bras vengeur,
Dans ses murs consternés rejeter la terreur.
Revoyez-nous, seigneur, briller dans votre histoire,
Guider vos chevaliers aux champs de la victoire,
Par vos derniers neveux dignes d'être imités,
Et fiers parmi leurs noms de voir nos noms cités.
D'un espoir si flatteur m'ôterez-vous les charmes ?
Non, vous êtes émus ; je vois couler vos larmes.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Oui, j'en verse ; et ce cœur, que vous avez percé,
Gémit en vous voyant si mal récompensé.
Cependant.....

AMURAT.

Laissez-moi ce triomphe sublime;
Il est fait pour mon ame.....

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ZATIME, IMÉ, LES DEUX ENFANS.

AMURAT.

Approche, viens, Zatime;
Partage mon bonheur, apprends quel est mon sort :
J'ai parlé, j'ai vaincu, nous obtenons la mort.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Non, prince, non; quittez cette noble assurance:
C'est trop vous abuser d'une vaine espérance.
Jamais.....

ZATIME vivement.

Vous ne pouvez m'enlever aujourd'hui
L'honneur que je venois partager avec lui :
Je l'ai trop acheté : ce nom si doux de mère
M'attachoit à la vie et me la rendoit chère;
Mais Dieu m'a soutenue au milieu du combat;
Il me rend digne enfin d'imiter Amurat.
Eh quoi! faudra-t-il donc que Zatime vous prie?
Qu'auprès de ses enfans une mère attendrie
Triomphe du penchant qui devoit l'entraîner,
Et réclame le droit de les abandonner?
Cet effort est affreux; mais mon cœur, qu'il déchire,
Conserve sur lui-même un assez grand empire.

(Elle lui présente ses enfans.)

Les voici devant vous : je me flatte du moins
Que mes filles, seigneur, trouveront dans vos soins

Un zélé protecteur de leur débile enfance :
C'est vous que mon amour charge de leur défense.
Recevez dans vos bras l'innocence et ses droits;
Du Dieu que nous servons apprenez-leur les lois;
Apprenez-leur sur-tout à mépriser la vie,
A prodiguer leur sang pour sauver la patrie;
Et s'il faut leur donner des exemples récens,
Donnez-leur quelquefois celui de leurs parens.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Oui, je leur donnerai vos exemples à suivre;
Je dirai que pour nous vous renonciez à vivre
Mais à ce dévouement je prétends ajouter
Que l'Isle-Adam jamais ne voulut l'accepter.

AMURAT.

Rendez-vous.....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Je ne puis.

ZATIME.

Vous le devez.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Madame,
Ah! lisez avec moi dans le fond de votre ame :
Non, vous n'avez pas cru que ces braves guerriers,
Sur des remparts couverts de leurs nombreux lauriers,
Les flétriroient enfin, souilleroient dans l'histoire,
Par cette lâcheté, l'honneur de leur mémoire.

ZATIME.

Le nôtre nous conduit.

AMURAT.

Allons, il faut partir.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Pensez-vous nous forcer enfin à vous trahir?

AMURAT.

Mais c'est trahir nos vœux.

ZATIME vivement.

Oui, la reconnoissance
Doit nous laisser le choix de notre récompense.

AMURAT.

Elle est de désarmer un sultan en courroux.

ZATIME.

Son glaive, en nous frappant, va s'arrêter sur vous.

AMURAT.

Nous sauvons des héros : quel sort digne d'envie!

ZATIME.

Qui voudroit à ce prix ne pas perdre la vie?

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

O couple vraiment grand! ô trop constante foi!
(A Amurat et Zatime.)
Chers amis, écoutez; un seul mot fait ma loi.
Je connois la grandeur de ce bienfait insigne;
Mais si je l'acceptois, je n'en serois plus digne.
(A Zatime en lui montrant ses enfans.)
Cependant je reçois ce dépôt précieux.
Oui, tant que je vivrai, j'aurai sur lui les yeux;
Et déjà ma tendresse, en égalant la vôtre,
Veut ici devant vous les bénir l'une et l'autre.
(Il leur tend les bras : les enfans s'approchent de lui.)

Mes bras vous sont ouverts : venez, venez, enfans,
Et de vos premiers pleurs trempez mes cheveux blancs.
Et toi, Dieu tout-puissant, dont la bonté propice
Du timide orphelin fut toujours protectrice,
Sur ces êtres naissans répands ton feu divin :
C'est en ton nom qu'ici je les prends dans mon sein ;
Grand Dieu ! leur cœur est pur ; leur enfance t'est chère ;
Remplis-les des vertus que fit briller leur mère.

ZATIME.

Ah !...

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Déjà vous pouvez entendre le vainqueur
Redemander Achmet, l'accuser de lenteur.

(A Castellane.)

Qu'il sorte de nos murs.

(Castellane sort.)

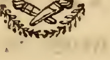
(A Amurat.)

Ami rare et fidèle,
Allons prendre au saint temple une force nouvelle.

(Aux Chevaliers.)

Vous, chevaliers, venez aux pieds du roi des rois ;
Venez tous l'implorer pour la dernière fois.

(Tous entrent dans le temple.)



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMURAT ET ZATIME sortant du temple avec Imé et les enfans.

AMURAT.

Laisse nos chevaliers offrir au dieu vivant
Les restes presque éteints de leur généreux sang;
Laisse-les, pour l'État constans à le répandre,
S'apprêter à mourir, bien plus qu'à se défendre;
Et quand Rhodes périt, viens, d'un pas affermi,
Écouter ton époux et suivre ton ami.

ZATIME.

Ah! pour moi dès long-temps ce devoir est facile :
A tes vœux, à ta voix mon cœur toujours docile,
Trouvant dans Amurat un conseil, un soutien,
N'a jamais souhaité d'autre sort que le tien.
Mais enfin, tu le vois, une amitié cruelle
Nous ravit, cher époux, la palme la plus belle.

AMURAT.

La palme! elle est à nous, si tu veux la chercher.

ZATIME.

On l'ôte de nos mains.

AMURAT.

Il la faut arracher.

ZATIME.

Que dis-tu? quel transport!..... je vois sur ton visage
La majesté de Dieu déployer son image :
Ah! parle, et je te suis: quel dessein est le tien?

AMURAT.

Achmet vient de partir : son poste est près du mien;
Et nous pouvons aller tous deux..... tu dois m'entendre.

ZATIME.

Je t'entends, je t'admire, et suis prête à m'y rendre.

AMURAT.

Viens.

ZATIME.

(Elle jette un coup-d'œil sur ses enfans : son attendrissement commence, et doit croître jusqu'à la fin de la scène.)

Je tremble.

AMURAT.

Pourquoi?

ZATIME *lui montrant ses enfans.*

Regarde.

AMURAT.

Eh bien! veux-tu?..

ZATIME.

Je sens que leur aspect ébranle ma vertu.

AMURAT.

Je frémis comme toi.... Rappelle ton courage.

ZATIME.

Je détourne les yeux : je ne puis davantage.

AMURAT.

Immolons-nous, Zatime, aux volontés du ciel.

ZATIME.

Amurat, Amurat, le combat est cruel!

AMURAT.

L'Isle-Adam nous promet de leur servir de père.

ZATIME.

Je ne les verrai plus..... Qui leur rendra leur mère?
Qui jamais, partageant leurs naissantes douleurs,
Pourra me remplacer pour essuyer leurs pleurs?
Ce soin si doux pour moi.....

AMURAT.

Le temps fuit, l'heure presse;
Ne t'arrête plus : viens....

ZATIME.

Sortons.... Ah! ma tendresse
Semble encor redoubler dans ces tristes instans;
Tout mon cœur se déchire en quittant mes enfans.

(Elle se jette dans les bras d'Amurat.)

Soutiens, cher Amurat, une mère expirante!

AMURAT à Imé.

Écartez ces objets : son ame défaillante
Ne peut plus supporter...

ZATIME.

Oui, je suivrai tes pas;
Mais permets-moi du moins....

AMURAT.

L'honneur et le trépas
Nous appellent, amie; étouffe ce murmure.

ZATIME avec éclat.

Ah! l'honneur doit-il donc étouffer la nature?

(Elle court à ses enfans.)

Jetez-vous dans mes bras... Venez, embrassez-moi,
Enfans infortunés, chers gages de ma foi;
Pour vous seules Zatime eût désiré de vivre.
Mais c'en est fait : heureux de ne me pas survivre,
Votre père avec moi va périr aujourd'hui :
Adieu.....

(Fondant en larmes.)

Vivez, pensez et mourez comme lui.

(A Amurat.)

Arrache ton épouse à cet affreux supplice;
Allons trouver Achmet.

(Elle fait quelques pas, se retourne vers ses enfans, semble vouloir s'en rapprocher, et sort en disant :)

Grand Dieu! quel sacrifice!

(Imé, avec les enfans, se rapproche du temple, dans le moment où Villiers de l'Isle-Adam en sort.)

SCÈNE II.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, LES CHEVALIERS sortant du temple, IMÉ, LES ENFANS.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Imé, ne laissez point exposés dans ces lieux
Ces nobles rejetons d'un sang si précieux :
Le salut de leurs jours désormais me regarde ;
Dans le temple de Dieu mettez-les sous sa garde.

(Imé rentre dans le temple avec les enfans.)

SCÈNE III.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, LES CHEVALIERS.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Pour nous, il en est temps, subissons notre sort;
Nous avons, chers amis, consacré notre mort,
Et la religion a paré les victimes.
Ah! c'est toujours ainsi, chevaliers magnanimes,
Que le héros chrétien, déposant sa grandeur,
Aux yeux de l'Éternel s'incline avec terreur :
Mêlé parmi le peuple, il lui donne l'exemple,
Il gémit avec lui : mais en sortant du temple,
Plus terrible et plus grand il s'avance au trépas,
Homme aux pieds des autels, et dieu dans les combats.

Allons, quand le malheur, quand la mort nous rassemble,
Amis, embrassons-nous et périssons ensemble.

(L'Isle-Adam embrasse Martinengue; les chevaliers en font autant entre eux : au moment où ils vont partir, l'Isle-Adam aperçoit d'Assas et dit :)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, D'ASSAS.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Mais d'Assas vient à nous : que veut-il?

D'ASSAS.

Ah, seigneur!
Vous me voyez rempli de honte et de fureur.
Si tu me réservois ce spectacle funeste,
Ciel! pourquoi de mes jours épargnois-tu le reste?

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Que vais-je apprendre? Hélas! à tes sombres regards...

D'ASSAS.

Je venois de conduire Achmet hors des remparts;
A peine on refermoit les portes de la ville,
Quand de votre palais le vaste péristyle
Se remplit tout-à-coup de nombreux habitans.
Sans prévoir leur dessein, je m'approche et j'entends
(Ah! j'en frémis encore) une voix qui s'élève :
« Amis, souffrirez-vous qu'on refuse la trève?
» Achmet étoit venu pour régler notre sort;
» Une aveugle valeur nous dévoue à la mort.

» Si vous aimez à vivre, il faut vous laisser vaincre. »
Ces mots séditieux semblent tous les convaincre;
Chacun aux pieds des murs refuse de marcher,
Et leur lâche insolence ose encor vous chercher.

(Ils entrent sur la scène.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, PLUSIEURS CITOYENS.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Rhodiens, est-il vrai, quelle est donc votre audace?
Quand Rhode est en péril, est-ce ici votre place?
Défenseurs de l'État, vous voulez aujourd'hui
Lui dérober un sang qui n'appartient qu'à lui?
L'Isle-Adam ne chercha jamais à le répandre;
Il saura l'épargner comme il l'a su défendre;
S'il faut fléchir un jour, c'est à lui de juger
Jusqu'à quel point on peut éloigner le danger.
Mais du sort de cet Ordre êtes-vous les arbitres?
Avez-vous oublié quels sont vos plus beaux titres?
Réservés à l'honneur de combattre avec nous,
Ce droit si glorieux n'est-il plus rien pour vous?
Courez donc au-devant d'un honteux esclavage :
Ou, si vous le pouvez, fuyez de ce rivage;
Fuyez, mais sans secours : chargés de vos débris,
Allez du monde entier mendier les mépris;

Et retrouvant par-tout la fortune ennemie,
Traînez par-tout l'horreur d'une longue infamie.

UN CITOYEN.

Quand on n'a plus d'espoir, faut-il donc résister?

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Quand on suit des héros, il faut les imiter.

UN CITOYEN.

Le bastion d'Espagne, ouvert et sans défense....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Eh bien! j'irai moi-même; et, fort de ma présence,
Il peut du Musulman arrêter la valeur,
Et de Rhodes du moins retarder le malheur.
Venez, si vous l'osez, y voir votre grand-maître;
Tranquilles spectateurs vous pouvez y paroître.
Je n'exige plus rien d'une lâche terreur,
Et je vous affranchis des sermens de l'honneur.

UN CITOYEN.

Non, non : le repentir succède à nos alarmes;
(Ils se mettent tous à genoux.) (Ils se relèvent.)
Nous pleurons à vos pieds, et nous courons aux armes.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ah! je vous reconnois : citoyens, soyez sûrs
Que.....

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CASTELLANE.

CASTELLANE.

Seigneur, arrêtez : Achmet est dans nos murs.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ciel !

CASTELLANE.

Suivi de Zatime, Amurat en silence
Goûtoit de ses projets la flatteuse espérance.
Il monte sur les murs à ses soins confiés;
Tandis que l'Ottoman, frémissant à leurs pieds,
Attendoit le signal et demandoit vengeance,
Il s'avance, il descend sans armes, sans défense,
Appelle à haute voix le vainqueur étonné :
Et déjà près de lui l'habitant consterné
Regardoit en tremblant, et ne savoit peut-être
S'il devoit l'admirer ou le punir en traître;
Mais avant que les fers qui les couvrent tous deux
Désabusent le peuple et dessillent ses yeux,
Un de nos citoyens à ses ordres fidèle,
Qui soutenoit Zatime et marchoit avec elle,
Rentre dans nos remparts, apportant ce billet

(Il le donne à l'Isle-Adam.)

Qu'entre vos mains tantôt avoit remis Achmet.
Soudain aux ennemis les portes sont ouvertes;

De bataillons nombreux les murailles couvertes
Ne laissent au vaincu nul espoir de secours :
Il cède, on le désarme, on épargne ses jours,
Et sans porter plus loin les horreurs du carnage,
Achmet à ses soldats interdit le pillage.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM aux Chevaliers.

Eh bien, amis!

(Les voyant tous immobiles d'étonnement et d'admiration.)

Ce trait vous frappe et vous surprend :
Chacun de vous l'envie et pleure en l'admirant.
Si tu l'avois voulu, toi dont la loi l'inspire,
Grand Dieu, c'étoit à lui de sauver ton empire!
Mais déjà.....

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ACHMET, SOLDATS TURCS.

ACHMET.

Chevaliers, rendez-vous aux vainqueurs,
Ou je remplis ces murs de meurtres et d'horreurs.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ce mot, sans l'affoiblir, éclaire mon courage :
Je ne veux point, Achmet, exposer à ta rage
Des femmes, des enfans et sur-tout des guerriers
Vertueux compagnons de nos preux chevaliers;
Reçois donc ma parole.

ACHMET.

Accepte aussi la mienne.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Va, l'Isle-Adam t'honore en comptant sur la tienne.

ACHMET.

Attendez votre maître, et sortez de ces lieux.
Vous, Ali, sur leurs pas ayez toujours les yeux.

(Ils sortent avec Ali et quelques Turcs, tandis que d'autres arrivent avec Amurat et Zatime.)

SCÈNE VIII.

ACHMET, TURCS, AMURAT ET ZATIME enchaînés dans le fond du théâtre.

ACHMET.

Cette fausse grandeur, qu'ils affectoient sans cesse,
S'évanouit enfin et montre leur foiblesse.
Anaxès, à vos soins je confie Amurat :
Songez que son destin intéresse l'État;
Que c'est pour Soliman le prix de sa conquête,
Et que vous répondrez de lui sur votre tête.
Qu'on l'emmène à l'instant : vous, Zatime, restez.

ZATIME.

(Aux soldats.)

Que je reste!... Ah! grand Dieu!... Barbares, arrêtez...

ACHMET aux soldats, en montrant Amurat.

Écartez ce captif; son aspect m'importune.

ZATIME à Amurat que l'on emmène.

C'en est donc fait!

AMURAT.

Adieu.

ZATIME.

Le poids de l'infortune
Accable enfin un cœur qui bravoit le trépas.

AMURAT.

Il m'eût paru trop doux en mourant dans tes bras.

(On l'emmène.)

ZATIME.

Je veux à tes côtés....

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté AMURAT.

(Les soldats ferment le passage à Zatime.)

ZATIME.

Mais leur troupe inhumaine
Me ferme le chemin : cruel, eh quoi ! ta haine
N'a pas assez joui des horreurs de mon sort?
Rends-moi mon Amurat, ou donne-moi la mort.

(Revenant sur le devant de la scène.)

Tu ne me réponds pas : je vois ton cœur barbare
S'applaudir en secret des maux qu'il me prépare.

ACHMET.

Je le pourrois du moins : justement irrité,
Achmet devroit punir votre témérité;
Mais je sais commander aux transports de mon ame :

Il est pour la fléchir un moyen sûr, madame :
Je vous l'offre. En un mot, vous pouvez aisément
Désarmer un vainqueur autrefois votre amant.

ZATIME.

(Après un moment de silence, dit avec un mouvement d'indignation :

Sans m'outrager du moins, traître, ôte-moi la vie.

ACHMET.

Il n'est pas temps encor qu'elle te soit ravie.

ZATIME.

Quoi donc?....

ACHMET.

Je te réserve un supplice nouveau :
Dans le fond de ton cœur j'ai trouvé ton bourreau.
Soldats, conduisez-la : saisissez ma victime.

ZATIME.

Dieu! sauvez mon époux!

SCÈNE X.

ACHMET avec QUELQUES TURCS.

ACHMET.

Va, ce nom fait ton crime.
Mais Soliman s'avance; il me faut aujourd'hui,
Pour perdre mon rival, l'animer contre lui;
Et, cachant un transport que je retiens à peine,
Feindre de le servir, pour mieux servir ma haine.

SCÈNE XI.

SOLIMAN, ACHMET, TURCS, rangés en demi-cercle.

SOLIMAN.

Ils sont enfin soumis ces superbes remparts;
Je vois de tous côtés flotter mes étendards :
Ce spectacle imposant, la crainte, le silence,
Du conquérant de Rhode annoncent la présence.

(Il s'avance sur la scène, et adressant la parole aux Turcs :)

Tremblez à mes genoux, tremblez, foibles soldats,
Qui, frappés de terreur dès les premiers combats,
Dédaignant des lauriers que présentoit la gloire,
Osâtes un moment douter de ma victoire.
Peut-être j'aurois dû;..... mais, au sein du bonheur,
Je veux bien oublier un moment de frayeur:
Méritez votre grâce; apprenez à connoître
Les destins du guerrier que vous avez pour maître.
Sachez que m'obéir est votre seul devoir;
Que j'ai sur votre vie un absolu pouvoir;
Et qu'enfin le soldat, le visir le plus brave,
En combattant pour moi, n'est toujours qu'un esclave :
Heureux, si quelquefois un seul de mes regards
Daigne l'encourager lorsqu'il vole aux hasards.

(Il aperçoit les ruines, et dit :)

Épargnez l'habitant; respectez son asile :
Il doit dans son malheur vivre et pleurer tranquille.

Secourez sa foiblesse en cet affreux moment:
L'univers désormais saura que Soliman
Est un dieu protecteur, dont la main tutélaire
Rassure les mortels, qu'effrayoit sa colère.
Sortez. Demeure, Achmet.

(Tous les Turcs se retirent : quatre se rangent au fond du théâtre.)

SCÈNE XII.

SOLIMAN, ACHMET.

SOLIMAN.

De moment en moment,
Ce que je vois ajoute à mon étonnement.
En entrant dans ces murs, j'ai trouvé pour défense
De leurs débris sanglans la solitude immense;
Les bastions, les tours, les remparts écroulés;
Ces braves chevaliers l'un sur l'autre immolés,
Et qui, dans le trépas encor fiers et terribles,
Sembloient s'enorgueillir d'être morts invincibles.
Achmet, en ce moment, où l'excès du bonheur
Inonde tous les sens et subjugue le cœur,
Où l'homme couronné des mains de la victoire
Est lui-même ébloui des rayons de sa gloire;
De ses fiers ennemis fidèle admirateur,
Soliman en feroit un éloge flatteur.
De l'Isle-Adam sur-tout le superbe courage,
Peut-être malgré moi, m'arrache cet hommage;

Mais enfin je le dois à ce noble vieillard,
Qui sut, long-temps soumis, se former au grand art
De commander un jour; sans appui que lui-même,
Porté par ses vertus, parvint au rang suprême;
Et qui, vaincu par moi, mais non pas surpassé,
Par sa défense encor s'est immortalisé.

ACHMET.

Eh! seigneur, que ne peut sur un cœur fanatique
D'un ancien préjugé l'empire despotique?
De tous ces chevaliers quelle est l'ambition?
C'est d'étendre les lois de leur religion;
De prodiguer leur sang, croyant, dans leur délire,
Obtenir par la mort la palme du martyre;
Voilà le vrai motif capable d'animer
Des soldats qu'en héros vous voulez transformer.

SOLIMAN.

Va, ne leur ôte pas ce nom que je leur donne;
C'est un laurier de plus autour de ma couronne.
Dans mon cœur cependant un sentiment secret
Voudroit les accuser; je l'écoute à regret;
Mais comment ces guerriers, ces cœurs si magnanimes,
Ont-ils pu se résoudre à livrer les victimes?
Ils n'ont point hésité pour trahir leurs amis.

ACHMET

Paroît d'abord embarrassé; il se reprend tout de suite, et dit :

Ah! la terreur peut tout sur de foibles esprits :
Leur crainte, en les livrant, s'applaudissoit peut-être
D'apaiser à ce prix la colère d'un maître;

Dès long-temps leur trépas fut l'objet de nos vœux.
Daignez me confier.....

SOLIMAN.

Ils mourront; je le veux :
Mais du moins un moment, dans ce jour de victoire,
Laisse-moi tout entier aux charmes de la gloire,
Brillant de son éclat, couvert de sa splendeur,
Accabler les vaincus du poids de ma grandeur.
Long-temps ces chevaliers, auteurs de nos alarmes,
Des sultans les plus fiers avoient bravé les armes;
Jamais on n'avoit pu leur imposer la loi :
A vingt ans, j'ai paru; tout a tremblé sous moi.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, OSMIN.

OSMIN.

La flotte de Ferrat, si long-temps attendue,
Seigneur, à vos desirs sera bientôt rendue :
On aperçoit au loin le superbe croissant
Déployer sur la mer son pavillon flottant :
Le vent, propice enfin aux voiles ottomanes,
Les conduit au rivage; et le fidèle Ismanes,
Sur un léger esquif arrivé dans le port,
Va des Égyptiens vous soumettre le sort.
Mais j'ai vu tout-à-coup cette heureuse nouvelle
Réveiller du soldat l'avidité cruelle;

Il avoit en secret murmuré d'un traité
Qui trompe son espoir et sa férocité;
Et, fier d'un tel secours, malgré votre défense,
Il veut par le pillage assouvir sa vengeance.

SOLIMAN.

Il connoîtra la mienne : aucun événement
Ne me fera jamais manquer à mon serment.
Soumise à l'honneur seul, ma parole est sacrée :
Quand j'ai promis la paix, la paix est assurée;
Malheur à l'insolent qui voudroit la troubler :
Objet de mon courroux, je vais l'en accabler.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, ACHMET, OSMIN, SOLDATS.

SOLIMAN, son cimeterre à la main.

Oui, ce fer, noble espoir du trône musulman,
Dut abattre à mes pieds ce féroce Ottoman,
Qui, de trésors avide, a bravé ma défense.
Dans son infame sang j'ai lavé mon offense.
Vous l'avez vu, soldats, expirer devant moi;
Ainsi mourra quiconque ose enfreindre ma loi.
Serviles instrumens que j'emploie à ma gloire,
Vous n'avez pas le droit de souiller ma victoire.
Quand j'ai daigné par vous vaincre mes ennemis,
Sentez votre bonheur, et soyez plus soumis.

(A Osmin.)

A tous ces vils mortels fais-moi donc mieux connoître;
Osmin, tu répondras de l'honneur de ton maître.
Allez.

Osmin sort avec les soldats, excepté six qui restent rangés au fond du théâtre.)

SCÈNE II.

SOLIMAN, ACHMET.

SOLIMAN.

Tel est, Achmet, mon généreux dessein :
Je veux, toujours vainqueur et jamais assassin,
Remplir fidèlement la foi que j'ai donnée,
Et m'offrir pour exemple à l'Europe étonnée.
Elle entendra du moins mes braves ennemis
Publier mes succès, apprendre à leurs amis
Avec quelle noblesse on triomphe à Byzance.
Mais bientôt ils vont être admis en ma présence :
Je les ai mandés tous ; et dans ce jour si beau,
Je vais jouir, Achmet, d'un spectacle nouveau.
Je les vois.

SCÈNE III.

SOLIMAN, ACHMET, L'ISLE-ADAM, TOUS LES CHEVALIERS, GARDES.

SOLIMAN.

Approchez.

(Voyant leur petit nombre.)

Ma surprise est extrême :
N'avez-vous donc pas su ma volonté suprême ?

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Pour nous y conformer, nous venons devant vous.

SOLIMAN.

Mais j'avois ordonné que vous y vinssiez tous.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

De tous mes chevaliers, seigneur, voilà le reste.

SOLIMAN.

Quoi ! je pourrois penser?....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

L'Isle-Adam vous l'atteste:
Sa voix n'a point encor trahi la vérité.

SOLIMAN.

Je le crois; mais quelle est votre témérité?
Et, pour oser braver une armée intrépide,
Qu'aviez-vous?

MARTINENGUE.

L'Isle-Adam, et sa vertu pour guide.

SOLIMAN.

Ah ! j'admire et je plains votre aveugle valeur.
Connoissez aujourd'hui les bontés d'un vainqueur
Qui dans son ennemi respecte le courage:
Peut-être en pouviez-vous faire un plus digne usage;
Mais vous avez cédé; je veux tout oublier :
J'ai fait couler vos pleurs, je veux les essuyer.
Avec les citoyens que l'amitié vous lie,
Vous pouvez dès ce soir partir pour l'Italie:
Mes ordres sont donnés; les vaisseaux seront prêts:
Pour plaire à Soliman, acceptez ses bienfaits;

Laissez-lui vos blessés : sa bonté vous envie
Le soin consolateur de les rendre à la vie ;
Mais avant que les flots vous éloignent d'ici,
Remettez en mes mains ces gages.....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM remettant les clefs de la ville.

Les voici :
Cet emploi si cruel pour une ame guerrière,
L'est bien plus à la fin d'une longue carrière.

(Il se retourne du côté des ruines, et dit :)

O toi, long-temps célèbre, et qui fus autrefois
L'honneur du nom chrétien et l'exemple des rois !
Toi, chez qui l'orphelin trouvoit toujours un père ;
O Rhode ! ô ma patrie ! ô toi qui m'étois chère,
Daigne au moins, daigne encor dans ces funestes lieux,
Au défaut de mon sang, recevoir mes adieux !
Mon cœur sera toujours fixé sur ce rivage :
Je me reprocherai ton affreux esclavage ;
Et pleurant d'avoir pu survivre à tes malheurs,
Je mourrai chaque jour de l'excès des douleurs.

(A Soliman, d'un ton noble.)

Je ne refuse point votre offre magnanime,
Et crois, en l'acceptant, vous prouver mon estime

SOLIMAN prenant l'Isle-Adam par la main.

Je voudrois un moment te parler sans témoins.

(Il fait signe aux chevaliers de sortir.)

MARTINENGUE à l'Isle-Adam.

Seigneur, daignez songer.....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Fiez-vous à mes soins,
Ami.

SOLIMAN à Martinengue.

Retirez-vous.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, SOLDATS dans le fond.

SOLIMAN.

Le bruit de ton courage,
Ta tranquille fierté, ton haut rang, ton grand âge,
Ta renommée enfin, donnent à Soliman
Le dessein de connoître et de voir l'Isle-Adam.
Mon cœur altier, mais vrai, jamais ne se déguise :
Parle et réponds sans feinte ; imite ma franchise ;
Laissons-là tous ces noms de vaincu, de vainqueur ;
Je ne vois qu'un héros, j'écarte son malheur.
Reconnois ton égal dans celui qui t'admire,
Et déploie à ses yeux la vertu qui t'inspire.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Fidèle à mon honneur, comme à la vérité,
Noble, mais sans orgueil, simple avec dignité,
J'ai depuis soixante ans su me faire une enceinte
Dont n'approcha jamais l'artifice ou la crainte.
Mon Ordre, mon État, tout change autour de moi :
Mon cœur n'est point changé : je reste sans effroi.

SOLIMAN.

Cette fierté me plaît et n'a rien qui m'étonne.
L'Isle-Adam étoit fait pour porter la couronne :
Le ciel devoit ce prix à ses rares vertus.
Il en fit un grand homme; et c'est faire encor plus.
Mais dis-moi donc quel dieu, quel pouvoir invisible
Donne à tes chevaliers ton courage inflexible?
Ils s'applaudissoient tous de suivre ton destin,
Et cherchoient avec joie un trépas trop certain.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

De notre Ordre sacré telle est la loi sublime :
Combattre est un devoir, hésiter est un crime.
En recevant la croix aux pieds de l'Éternel,
Nous en avons fait tous le serment solennel :
Lui seul a si long-temps défendu nos murailles ;
Lui seul il nous conduit au milieu des batailles :
C'est-là qu'un chevalier n'a plus devant les yeux
Que sa religion, son honneur, ses aïeux ;
Ces respectables noms agrandissent son ame;
L'ardeur d'en être digne et l'élève et l'enflamme :
Il affronte la mort; il ne redoute rien;
Il combat en guerrier, et périt en chrétien.

SOLIMAN.

Quel exemple pour nous, malheureux que nous sommes!
Qu'il est doux pour un roi de régner sur des hommes,
Lorsqu'il peut, abaissant ses regards satisfaits,
Voir autant de héros qu'il compte de sujets!

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ce tableau ravissant, et trop rare peut-être,
A chaque instant ici s'offre aux yeux du grand-maître :
Élevé par l'honneur, il règne avec la loi ;
Mais sans les attributs, sans le titre de roi.
Le premier entre égaux, il a pour son partage
L'heureux droit de pouvoir être aimé davantage....
Hélas ! j'en ai long-temps éprouvé la douceur:
Chef de ces fiers guerriers, je faisois leur bonheur;
Ils m'aimoient! ce retour étoit mon bien suprême;
Et le perdre, seigneur, c'est survivre à moi-même.

SOLIMAN.

Ce regret généreux, ses discours et sa voix....
Ah! je t'avois privé du plus beau de tes droits;
Reprends-le : sur ton front paisible, inaltérable,
Laisse-moi contempler le malheur vénérable.
Si le sort ennemi t'accable par mes mains,
Mon triomphe, instrument de ses cruels desseins,
Dès qu'il fait ta disgrace et te coûte des larmes,
Perd dès-lors à mes yeux la moitié de ses charmes :
Ma gloire m'importune et me gêne aujourd'hui.
Je n'ai plus d'autre orgueil que d'être ton appui :
C'en est un noble au moins : confie à ma jeunesse
Les pleurs de l'infortune et ceux de la vieillesse.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Sur le bord du tombeau, ce moment destructeur
Courbe un vieillard tremblant sous le faix du malheur;
Il ne prolonge, hélas! mes tristes destinées

Que pour mieux m'accabler du fardeau des années;
Heureux encore, heureux, avant que d'expirer,
Si je n'avois au moins que ma gloire à pleurer!

SOLIMAN.

Non : cesse de penser que ta gloire immortelle
Soit attachée à Rhode et périsse avec elle.
Mon nom, qui désormais va remplir l'univers,
Publiera ton courage autant que tes revers;
Ta gloire, avec la mienne à jamais réunie,
Par ce mélange au moins ne sera pas ternie;
Et les siècles futurs, jaloux de ma grandeur,
N'envieront mes succès qu'en pleurant ton malheur.
Moi-même le premier j'en donnerai l'exemple.
Lorsque mon ame ici s'élève et te contemple,
Pour la première fois, je sens prêts à couler
Des pleurs que vainement je voudrois te céler....
Je ne les retiens plus : jouis de cet hommage;
De la simple nature honorable apanage,
Ce bienfait consolant de la Divinité,
Ces larmes, qu'en tout temps chérit l'humanité,
Sont à ses yeux peut-être encor plus précieuses,
Quand un vainqueur les donne aux vertus malheureuses...
D'esclaves entouré, n'ayant autour de moi
Qu'un peuple de flatteurs qui tremblent sous ma loi,
Je cherche, mais en vain, un ami véritable,
Un ami digne en tout de ce nom respectable :
Ce trésor que j'envie et que mon ame attend,
Je crois l'avoir trouvé, quand je vois l'Isle-Adam.

Ah! pourquoi ton état, tes vœux et ta croyance,
Ont-ils mis entre nous un intervalle immense?
Du trône musulman te cédant la moitié,
J'aurois trouvé la gloire auprès de l'amitié.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Il est un autre bien auquel j'ose prétendre.

SOLIMAN.

Quel est-il ?

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

A ce mot, Soliman doit m'entendre.
Amurat et Zatime.....

SOLIMAN.

Un ordre solennel.....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Va couvrir votre nom d'un opprobre éternel.
Dans ces lieux, que vous-même avez remplis d'alarmes,
J'ai vu vos yeux, seigneur, m'honorer de leurs larmes;
Héroïque foiblesse!.... elle a touché mon cœur :
Il a connu votre ame, et senti sa grandeur;
Mais c'est en l'estimant que je lui rends justice :
Du crime qu'on prépare elle n'est pas complice.

SOLIMAN.

Un crime! que dis-tu? je leur dois le trépas;
Vous-même, en les livrant.....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ah! ne savez-vous pas?

SOLIMAN.

Vous avez dû prévoir les coups de ma vengeance;

Cessez donc devant moi de prendre leur défense.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Eh quoi! vous ignorez, seigneur, ce qu'ils ont fait?
Leur dévouement encore est un nouveau bienfait.

SOLIMAN.

Que viens-tu m'annoncer?

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Leur courage suprême
Entre les mains d'Achmet vint se livrer lui-même.....
Ah! si vous l'aviez vu ce généreux combat,
Zatime, ses douleurs, ses enfans; Amurat,
D'une éloquence vraie employant tous les charmes,
Grand dans son désespoir, sublime dans ses larmes;
L'amitié, les vertus, la nature à genoux....
Vous-même d'Amurat auriez été jaloux.
Votre cœur.....

SOLIMAN voulant cacher son trouble.

C'est assez : le soin de ma conquête
M'appelle en ce moment,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Et l'échafaud s'apprête!
Le destin d'Amurat.....

SOLIMAN.

Ne dépend que de moi.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Mais ne pouvez-vous?....

SOLIMAN.

Seul, je donne ici la loi.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ah ! du moins.....

SOLIMAN.

Je pardonne au zèle qui t'inspire.
Éloigne-toi.

(L'Isle-Adam sort.)

SCÈNE V.

SOLIMAN seul.

Sur moi quel est donc ton empire?
Magnanime vaincu ! tes discours ravissans
Ont pénétré mon ame, ont subjugué mes sens.
Ah ! de quels traits divins rayonnoit sa vieillesse!
Étonné malgré moi, honteux de ma foiblesse,
Je croyois voir un dieu dont la puissante voix
Imprimoit le respect, et commandoit aux rois.
Et si de ces captifs la véritable gloire
Effaçoit Soliman au sein de sa victoire!....
J'écoutois ma vengeance; ils écoutoient l'honneur:
Ce sont-là des héros; je ne suis qu'un vainqueur.
Quel moment ! quel combat ! qu'il est digne d'envie!
Les uns se dévouant pour sauver leur patrie,
Les autres périssant pour sauver leurs amis:
Ah ! que n'étois-je alors parmi mes ennemis!
En voyant de plus près ces ames héroïques,
Je vous eusse abjurés, préjugés despotiques,
Qui nourrissez en nous, dès les plus jeunes ans,

L'oubli de la nature, et l'orgueil des tyrans.
Mais les plus grands sultans m'ont donné cet exemple.
Ceux qu'après leur mort même on admire, on contemple,
Ceux dont le souvenir est encore adoré,
Dont le nom vit par-tout, est par-tout honoré,
Punissoient avec soin la gloire trop fatale
D'être le rejeton de la race royale,
Et livroient sans rougir au glaive des bourreaux
Tous ceux dont l'existence eût troublé leur repos.
C'est ainsi que toujours ces sultans inflexibles.....
Mais quoi ! dois-je imiter ces exemples horribles ?
Non : je n'en reçois point, mais je veux en donner ;
Ce n'est que de moi seul que j'apprends à régner.
Près de mon trône enfin on peut naître sans crime.....
D'Amurat, cependant, la mort est légitime.
Né d'aïeux Musulmans, il combat contre moi.....
Né parmi les Chrétiens, il combat pour leur foi.....
Mais il doit être enfin le prix de ma conquête.....
Mais toujours le malheur a pesé sur sa tête.....
Que résoudre ? ô vengeance ! ô fatale fureur !
Cruelle passion ! tu déchires mon cœur.
Mais ne peux-tu du moins, loin des murs de Byzance,
Me laisser le plaisir que donne la clémence ?

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ACHMET.

SOLIMAN.

Que me veux-tu ?

ACHMET.

Seigneur, l'échafaud est dressé ;
Autour des criminels le soldat empressé
Attend l'ordre.....

SOLIMAN.

Ah ! quel temps et quel ordre barbare !

ACHMET.

Quoi ! seigneur.....

SOLIMAN.

Laisse-moi... Leur trépas se prépare ?

ACHMET.

Oui.

SOLIMAN.

Je pourrois..... jamais, Achmet.

ACHMET.

Qu'ai-je entendu !
Voulez-vous ?

SOLIMAN.

Je ne sais : mon cœur irrésolu,
Entraîné par l'honneur, entraîné par la haine,
Flotte encore incertain, et se soutient à peine.

ACHMET.

Vous pourriez épargner Zatime et son époux !
Qui donc en leur faveur fléchit votre courroux ?

SOLIMAN.

Leur malheur et ma gloire.

ACHMET.

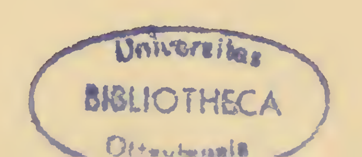
Et se peut-il ?

SOLIMAN.

Écoute,
Et connois les tourmens que leur trépas me coûte.
Oui, souvent je me dis qu'ils méritent leur sort ;
Qu'un légitime arrêt les condamne à la mort.
Mais, Achmet, à l'instant leur infortune affreuse
Frappe de tous côtés mon ame généreuse.
Une secrète voix crie au fond de mon cœur,
Qu'un prince doit par-tout respecter le malheur ;
Qu'il a dans tous les temps des droits à notre hommage ;
Et de la gloire alors la séduisante image
Me montre la clémence ajoutant son laurier
A ceux qui, dans ce jour, ceignent mon front altier,
Et publiant au loin le triomphe suprême
D'un vainqueur assez grand pour se vaincre lui-même.

ACHMET.

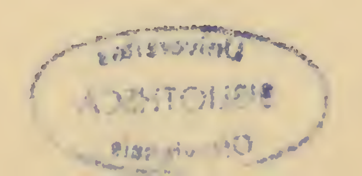
Cette gloire, seigneur, qui paroît vous flatter,
Aux dépens de l'État devez-vous l'acheter ?
Ou, si votre bonté daigne épargner Zatime,
De son époux, du moins, il faut punir le crime.
Songez, songez au sang dont Amurat est né ;



Rappelez-vous ici l'exemple qu'a donné
Ce Zizim, dont on sait qu'il reçut la naissance,
Qui peut-être, en mourant, lui légua sa vengeance.
Ce fut lui qui, sorti du sang de Mahomet,
Voulut, après sa mort, attaquer Bajazet.
Votre aïeul, il est vrai, dans cette injuste guerre,
Sut conserver son trône, et triompher d'un frère:
Zizim, toujours errant et toujours rejeté,
Trouva dans Rome enfin un trépas mérité.
Mais qui sait si son fils, plus habile ou plus brave,
Fatigué trop long-temps du vil sort d'un esclave,
Ne voudra pas tenter le destin des combats,
Et, le fer à la main, rentrer dans vos États?
Qui sait si quelque jour, attendris par ses larmes,
Les rois européens ne prendront pas les armes,
Pour venir avec lui le placer, à vos yeux,
Sur le trône où jadis ont régné ses aïeux?
Sa mémoire à Byzance est peut-être encor chère:
Un malheureux au peuple est toujours sûr de plaire;
Aussitôt qu'il paroît, on vole à son secours.
Prévenez-le, seigneur, faites trancher ses jours;
Le salut de l'État rend sa mort légitime;
Et, dès qu'il la demande, on lui doit sa victime.

SOLIMAN.

Quels frivoles moyens viens-tu me présenter?
Sont-ce là des objets dignes de m'arrêter?
D'une vaine frayeur si ton ame est atteinte,
Faut-il que Soliman connoisse aussi la crainte?



Ils ne sont plus ces jours qu'en des siècles d'erreur,
Fit naître un fanatisme aveugle en sa fureur,
Où de ses habitans l'Europe dépouillée,
Pour retomber sur nous, sembloit s'être ébranlée;
Quand, marchant sous un prêtre, et tremblant à sa voix,
Les Chrétiens arboroient l'étendard de la croix,
Et, pensant rendre ainsi leurs excès légitimes,
Pour mourir en martyrs, nous apportoient leurs crimes.
Non : je ne les crains plus, encor moins Amurat;
Et mon seul nom suffit pour rassurer l'État.
Va, crois que si jamais, quand ma victime est prête,
Je détournois le coup suspendu sur sa tête,
Je voudrois à mon trône attacher pour toujours
Celui dont mes bontés auroient sauvé les jours.
Auprès de l'Isle-Adam, Amurat, jeune et sage,
Aura fait des vertus le noble apprentissage;
Entouré de guerriers généreux, bienfaisans,
Il aura sur leurs mœurs formé ses premiers ans :
J'aimerois, j'offrirois, je suivrois ce modèle.
L'Ottoman sous mes lois heureusement fidèle,
Pensant, libre et soumis, deviendroit quelque jour
Citoyen par principe, et sujet par amour.
Achmet, voilà l'espoir où j'oserois prétendre.
Mais voudra-t-il jamais?.. N'importe, il faut l'entendre;
Il faut que je lui parle..... Ah ! prince malheureux,
Désarme Soliman, tu combleras ses vœux.....
Pour Zatime déjà mon ame est attendrie :
Rends-lui sa liberté; je lui laisse la vie.

Ce don inattendu pourra les étonner;
Mais on verra du moins que je veux pardonner;
Et peut-être touché de cette bienfaisance,
Amurat peut se rendre à la reconnoissance.
Tandis qu'avec Ferrat je vais m'entretenir
Du sort des révoltés que mon bras doit punir,
Va chercher Amurat : reviens ici m'attendre.
De lui-même aujourd'hui son destin va dépendre.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, ACHMET, GARDES.

SOLIMAN.

Oui, je vais lui parler; oui, je veux bien encore
Sauver à ce prix seul un guerrier que j'honore :
Mais s'il ose à mes yeux rejeter mes bienfaits,
D'un refus outrageant il verra les effets.

SCÈNE II.

SOLIMAN, ACHMET, AMURAT enchaîné, conduit par deux soldats, GARDES.

AMURAT aux soldats qui le conduisent.

Où me conduisez-vous? et par quelle injustice
Voulez-vous m'envier les douceurs du supplice?
(Apercevant Soliman.) (Aux soldats.)
Ciel! que vois-je?... Ah cruels!

SOLIMAN.

Approche, et ne crains pas.

AMURAT.

Il m'est permis de craindre : on m'arrache au trépas.

SOLIMAN.

L'arrêt en est porté; mais je l'ai fait suspendre.

AMURAT.

Eh! qui peut donc?....

SOLIMAN.

Écoute, et je vais te l'apprendre.
Tu n'as pas oublié que ton père autrefois
Voulut à mon aïeul opposer de vains droits :
Il trouva le malheur, en cherchant la couronne,
Et mourut sans asile, en aspirant au trône.
Le Ciel, juste une fois, te met en mon pouvoir;
La mort est le seul bien que je crois te devoir;
Tu l'attends; mais il est, si tu veux t'y soustraire,
Un moyen d'apaiser à l'instant ma colère.
Rentre dans ta patrie; accepte ma faveur :
Je t'ouvre dans tes maux la route du bonheur;
Sois, après Soliman, le premier dans Byzance;
Tu feras respecter et chérir ma puissance.
Déjà même Zatime, éprouvant ma bonté,
A vu tomber ses fers, et vit en liberté :
Quand je sauve ses jours, par ce bienfait suprême,
Je te conjure ici de te sauver toi-même.
Oublie un Ordre éteint; abandonne sa foi :
Au divin Mahomet rends hommage avec moi.
Lui-même il a toujours, laissant un grand exemple,
Protégé le vaincu qui prioit dans son temple.
Je pardonne à ce prix; mais il faut l'accepter :
Soliman te fait grâce; ose la mériter.

AMURAT *avec noblesse, mais sans dureté.*

C'est donc-là le moyen d'apaiser ta colère !
Je deviendrois coupable en cherchant à te plaire.
Soliman me fait grâce..... et quel crime est le mien ?
Mon cœur jusqu'à ce jour ne me reproche rien :
Après mon Créateur, voilà mon premier juge.
Pour les infortunés c'est le meilleur refuge ;
En paix avec moi-même, à l'abri du remord,
J'oubliois mes malheurs, et j'attendois la mort....
Je puis choisir, dis-tu, le supplice ou tes grâces.
J'estime tes bienfaits, sans craindre tes menaces ;
Mais Dieu, mais la patrie, ont reçu mon serment,
Et je le garderai jusqu'au dernier moment.

SOLIMAN.

Que sert envers ton Dieu de me vanter ton zèle ?
Accepte-t-il l'encens d'un sujet infidèle ?
Le ciel te fit le mien ; tu combats contre moi :
On ne sert point son Dieu quand on trahit son roi.

AMURAT.

Je ne te trahis point : souviens-toi que mon père,
Chassé de sa patrie et proscrit par un frère,
Long-temps de nos chrétiens parcourut les États ;
Il me donna le jour dans ces libres climats :
Le joug du despotisme et la loi de Byzance
Ne pouvoient en Europe enchaîner mon enfance.
Je rentrois dans le droit des premiers des humains :
Eux-mêmes choisissoient un maître de leurs mains.
J'ai choisi des héros : fidèle à ma promesse,

J'ai dû dans leurs revers les défendre sans cesse;
Si je t'avois donné ma parole et ma foi,
Un courage aussi vrai m'eût animé pour toi.

SOLIMAN.

A quoi tend ce discours? Crois-tu qu'il m'en impose?
Tu refuses.....

AMURAT.

Le crime : et ta voix le propose.
Rougis.

SOLIMAN.

Rentre en toi-même, ingrat, écoute-moi.
Apprends qu'il faut....

AMURAT.

Trahir et cet Ordre et ma loi :
Si c'est-là, Soliman, que tes efforts prétendent,
Rends plutôt Amurat aux bourreaux qui l'attendent.

SOLIMAN.

Par ta fausse grandeur tu voudrois me tromper.

ACHMET.

Le perfide à vos coups se flatte d'échapper.
Qu'il meure; mais ici, désormais légitime,
Votre vengeance enfin doit prendre sa victime.

SOLIMAN.

Oui, soldats, à l'instant qu'on l'immole.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ZATIME arrivant avec précipitation et se mettant entre les soldats et Amurat.

ZATIME.

Ah! cessez;
Ou suspendez du moins, barbares.....

SOLIMAN.

Vous osez?...

ZATIME.

M'opposer au courroux d'un vainqueur implacable;
Je n'ai que ma douleur : suis-je si redoutable?
Seigneur, et quelle est donc cette affreuse bonté
Qui, pour trancher ses jours, me rend la liberté?
Vous n'avez pas conçu cette fureur nouvelle;

(En montrant Achmet.)

Elle part, je le vois, d'une ame plus cruelle.
Ah! regardez celui qu'un soldat furieux
Va frapper par votre ordre et frapper à vos yeux.
Jamais d'un souverain la majesté suprême
Ne peut, sans s'avilir, voir périr elle-même
Le coupable mortel qu'il a dû condamner.
Du moment qu'il paroît, un roi doit pardonner;
De la Divinité c'est l'image fidèle :
En faisant des heureux, il se rapproche d'elle.
Voilà, seigneur, voilà le plaisir le plus doux;

Et même, en cet instant, je le crois fait pour vous.

ACHMET.

De quel droit, affectant une noble innocence,
Viens-tu de tes soupçons hasarder la licence?

ZATIME.

Et de quel droit plutôt, lâche et vil imposteur,
Viens-tu hâter des coups dont toi seul es l'auteur.
Tu trembles; il suffit.

(A Soliman.)

Ah! lisez dans son ame :
Voyez-y les transports de l'ardeur qui l'enflamme.
Soupirant à mes pieds, indignement épris,
Jamais il n'y trouva que refus et mépris :
Mon époux, devenu le sujet de sa haine,
Rallume la fureur de sa rage inhumaine :
Il voudroit l'immoler, et couvert de son sang,
Peut-être il oseroit.....

(A Achmet.)

Pâlis en m'écoutant :
J'ai fait trembler du moins le monstre qui m'opprime,
Et devant la vertu j'ai vu frémir le crime.

SOLIMAN.

Téméraire, arrêtez; et cessez d'outrager
Le ministre que j'aime et que je puis venger.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, OSMIN.

OSMIN.

L'Isle-Adam près de vous, seigneur, vouloit se rendre;
A revoir son vainqueur il ose encor prétendre.
J'ai loin de vos regards cru devoir l'arrêter.

SOLIMAN.

Non, devant moi, sans crainte il peut se présenter.

(Osmin sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté OSMIN.

SOLIMAN aux soldats qui ont amené Amurat.

Conduisez Amurat au lieu de son supplice :
Vous attendrez mon ordre; allez, qu'on m'obéisse.

(Les soldats veulent emmener Amurat.)

ZATIME s'y opposant.

Je ne te quitte point : attachée à tes pas,
Je te suis au tombeau.

SOLIMAN.

Non, ne l'espérez pas.

ZATIME.

Ne m'ôtez pas du moins le seul bien que j'envie :
Accordez-moi la mort.

SOLIMAN.

Je lui donnois la vie :
Son refus.....

ZATIME *vivement.*

Est le mien.

SOLIMAN.

Sa superstition
Attachée aux erreurs de sa religion.....

ZATIME.

Il la croit ; c'est assez : il doit mourir pour elle.

SOLIMAN.

Malgré moi-même enfin, vous m'irritez, cruelle ;
Songez que désormais rien ne peut retenir
Un cœur né généreux, mais qu'on force à punir.

AMURAT.

Quel que soit sur mon sort ce qu'un vainqueur ordonne,
Laisse vivre Zatime ; Amurat te pardonne.

ZATIME.

Non, non, qu'oses-tu dire ? Eh quoi ! toi même aussi ?...
Le plus grand des malheurs m'attendoit donc ici !
Te quitter, moi ! jamais, jamais !....

AMURAT.

Chère Zatime,
Et qu'as-tu fait enfin pour être sa victime ?

ZATIME.

Ce que j'ai fait ? voilà tes adieux en ce jour !
C'est ta douleur qui parle et non pas ton amour.
Ce que j'ai fait ? hélas ! j'ai partagé tes larmes,

J'ai par mes soins peut-être adouci tes alarmes.
Ce que j'ai fait ? peux-tu le demander, cruel !
J'ai triomphé pour toi de l'amour maternel ;
J'ai supporté l'aspect de mes filles pleurantes ;
Je me suis arrachée à leurs mains suppliantes :
Et quand ce sacrifice à la mort nous conduit,
Tu voudrois m'empêcher d'en partager le fruit !

(A Soliman.)

Eh bien ! pour t'irriter en faut-il davantage ?
J'admirai, j'imitai, j'excitai son courage :
Il défendit l'État ; je fis des vœux pour lui :
Autant qu'il fut en moi, je lui servis d'appui ;
Notre crime est commun, le supplice doit l'être.

(A Amurat.) (A Soliman.)

Oui, tu prétends en vain... Je tombe aux pieds d'un maître.
Frappez.

AMURAT à Soliman.

Non, garde-toi d'écouter sa douleur,
Et sur le seul coupable épuise ta fureur :
Son culte, son pays, furent ceux de sa mère ;
Mais j'ai quitté le mien et la loi de mon père ;
J'ai de ton faux prophète abjuré les erreurs.

ZATIME.

C'est moi qui de mon Dieu lui montrai les grandeurs.

AMURAT.

Tout m'annonçoit son nom.

ZATIME.

Mais une voix plus tendre

T'en parlant chaque jour, te le fit mieux entendre.

AMURAT.

Il veut sauver ta vie, et tu dois obéir.

ZATIME.

Non, te suivre est mon sort, et je veux le remplir.

SOLIMAN à Zatime.

Qu'il fléchisse !

ZATIME.

Jamais.

SOLIMAN.

Sa mort est votre ouvrage :

(Aux soldats.)

Séparez-les, soldats.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ACHMET, GARDES.

ACHMET.

Après un tel outrage,
Pourquoi retardez-vous l'heure de son trépas ?

SOLIMAN.

C'est pour l'Isle-Adam seul, je ne m'en cache pas.

ACHMET.

Vous voulez.....

SOLIMAN.

Épargner un vieillard trop sensible ;
Éloigner de ses yeux le spectacle terrible

De voir si près de lui, sous le fer des bourreaux,
Périr un fugitif qu'il prit pour un héros.

ACHMET.

Redoutez ses discours, sa vertu trop austère.

SOLIMAN.

Qui peut de Soliman désarmer la colère?

ACHMET.

Vous êtes généreux :

SOLIMAN.

Mais je suis irrité.

ACHMET.

Peut-être ses efforts.....

SOLIMAN.

Tu connois ma fierté.

ACHMET.

J'obéirai, seigneur.

(A part, en s'en allant.)

Il faut, puisqu'il balance,
Me charger seul du crime, et frapper en silence.

SCÈNE VII.

SOLIMAN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Paroissant devant vous pour la dernière fois,
Daignerez-vous, seigneur, permettre que ma voix?....

SOLIMAN.

Sans doute ; et cette grâce a dû t'être accordée ;
Soliman te sait gré de l'avoir demandée.
Parle ; je vais encor jouir de ta vertu ;
Elle plaît à la mienne. Eh bien ! que me veux-tu ?

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

On disoit qu'un flatteur cherchoit à vous surprendre,
Seigneur, et l'Isle-Adam venoit pour vous défendre.

SOLIMAN.

A quel titre ?....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Je dois, ami de mon vainqueur,
Autant que sur le mien, veiller sur son honneur.

SOLIMAN.

Le mien est à son comble ; et par-tout on renomme....

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Non, pour être un héros, il faut savoir être homme ;
Et le sang d'Amurat.....

SOLIMAN.

Épargne-toi ce soin :
J'ai droit de me venger ; mon cœur en a besoin.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

O ciel ! qu'avez-vous dit ? et quel mot effroyable !
Soliman a besoin du sang de son semblable !
Soliman, à vingt ans, de carnage altéré,
A besoin des plaisirs d'un cœur dénaturé !
Seigneur, par ses bienfaits signaler sa puissance,
Faire grâce à l'erreur, protéger l'innocence,

Sur le mortel qui souffre étendre tous ses soins :
Ah ! des cœurs généreux voilà les vrais besoins.
Fier au sein du malheur, Amurat a peut-être
Opposé des refus aux volontés d'un maître;
Eh bien ! élevez-vous, loin de le condamner,
Au-dessus de vous-même; osez lui pardonner.
Laissez aux conquérans, aux héros du vulgaire,
Le triste et vain plaisir de dévaster la terre;
Vous, soyez plus grand qu'eux, et chéri, respecté,
Allez par les bienfaits à l'immortalité.
C'est-là que vous vivrez célèbre d'âge en âge;
C'est-là que vous irez recueillir cet hommage,
Ces regrets, ces honneurs, volontaires tributs
Que la postérité paie aux grandes vertus,
A ces rois bienfaisans, dont le nom plein de charmes
Ne peut se prononcer sans arracher des larmes,
Et dont le souvenir cher à l'humanité,
Fait honorer le trône et la Divinité.
Mais votre ame s'émeut; elle est prête à se rendre.
Ah ! s'il vous faut encore un sentiment plus tendre,
S'il faut un dernier coup au trouble de vos sens,
La nature à ma voix va prêter ses accens.
Entrez, entrez, amis.

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, LES CHEVALIERS, IMÉ ET LES ENFANS.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

A mes mains défaillantes
Remettez ces enfans, victimes innocentes;
En me les confiant, une mère aujourd'hui
Pour leur foiblesse, hélas ! imploroit mon appui;
J'ai promis de garder un si précieux gage :
Pouvois-je m'en servir pour un plus bel usage?
(Aux enfans.)
Venez; approchez-vous : levez vos foibles bras.
(A Soliman qui se détourne.)
Regardez-les du moins; ne vous détournez pas.
D'une enfance ingénue entendez le silence ;
Entendez de leurs pleurs la sublime éloquence :
Si ce tableau touchant ne peut vous attendrir,
L'une et l'autre à vos pieds n'ont donc plus qu'à mourir.
Immolez-les, seigneur, immolez-moi moi-même;
Immolez des guerriers, qu'en cette horreur extrême
Vous croyez, mais en vain, voir sortir de ces lieux.
Non, nous y voulons tous expirer à vos yeux,
Et que ce meurtre enfin, célèbre dans l'histoire,
Atteste vos fureurs autant que notre gloire.

(Aux chevaliers.)

Pour l'obtenir, amis, réunissons-nous tous.

(Ils se jettent tous aux genoux de Soliman.)

Seigneur !

SOLIMAN troublé.

Que vois-je ? ô ciel ! que me demandez-vous ?

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

De verser notre sang : peut-être son murmure
Fera rougir l'honneur et frémir la nature.

SOLIMAN

relevant l'Isle-Adam : tous les chevaliers se relèvent.

Ils me parlent tous deux ; ils me donnent leurs lois :
Vainement je voudrois résister à ta voix ;
Tu l'emportes ; je cède : en te rendant les armes,
Dans ma défaite encor je crois trouver des charmes.

(A un soldat.)

Amenez ce captif : qu'il vive ; c'en est fait.

(A lui-même.)

Tous mes sens sont émus ; c'est le prix du bienfait.

(A l'Isle-Adam.)

Seul, tu sais dans mon ame étouffer la vengeance ;
On ne peut t'écouter sans aimer la clémence.

(En revenant sur l'avant-scène.)

Monarques trop puissans, que nous serions heureux,
Si toujours près de nous un mortel généreux
Osoit, en écartant la voix de l'imposture,
Réclamer sur nos cœurs les droits de la nature ;
Si ses conseils, prudens avec austérité,

Dictés par la sagesse et par la vérité,
Savoient, pour arrêter des penchans trop coupables,
Dans les infortunés nous montrer nos semblables!

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Tant qu'on vous la verra rechercher et chérir,
La vertu devant vous, seigneur, viendra s'offrir :
Mais de la vérité n'allez pas vous défendre;
Un roi, pour la trouver, doit aimer à l'entendre.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ZATIME.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

(A Zatime qui entre.)

Venez, venez, princesse, et comblez notre espoir.

ZATIME.

Que devient Amurat?

SOLIMAN.

Bientôt vous l'allez voir,
Madame; dissipez le trouble qui vous presse;
Écartez ces terreurs d'une juste tendresse :
La vengeance un moment avoit séduit mon cœur;
Mais la voix d'un ami m'en a montré l'horreur.

ZATIME à l'Isle-Adam.

Ah! je vous devrai tout : et l'époux que j'adore
Lorsqu'il revit par vous m'est bien plus cher encore.
Quand pourrai-je le voir échappé du trépas?
Lui montrer.... Mais, seigneur, pourquoi ne vient-il pas?
Ce retard.... Vainement je cherche à me défendre

D'une crainte secrète.... ô ciel! je crois l'entendre.

AMURAT derrière le théâtre.

Conduisez-moi, soldats, aux pieds de Soliman :
Que je le voie encore à mon dernier moment.

ZATIME à l'Isle-Adam.

Eh bien! seigneur.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Qu'entends-je?

SOLIMAN.

Ah! langage funeste!

ZATIME.

Je me jette en tes bras, ô puissance céleste!
Prends pitié....

SCÈNE X.

LES MÊMES, AMURAT porté par des soldats.

ZATIME.

Je le vois mourant, pâle, abattu :

(A Soliman.)

Cruel! c'est-là le prix qu'on garde à la vertu!

SOLIMAN.

Je déteste avec vous l'horrible barbarie
Qui m'enlève à-la-fois et ma gloire et sa vie.

AMURAT.

Lorsque, par vos bienfaits, j'échappois à la mort,
Une autre main, seigneur, a terminé mon sort.
Aux pieds de l'échafaud un poison homicide

Me donnoit une mort plus sûre et moins rapide :
J'ai cru que par votre ordre on venoit l'apporter.
Pardonnez ce soupçon ; je dus le rejeter :
Sur le bord du tombeau je vous rends mon estime ;
Je demande la vôtre.

SOLIMAN.

Ah ! trop chère victime....

(Aux gardes.)

Faites venir Achmet : je ne puis m'y tromper ;
Je vois le criminel que ma main doit frapper.

(Il prend l'Isle-Adam par la main, l'amène au bord des lampes, et lui dit d'un ton attendri :)

Plains-moi d'être entouré de ces ames serviles ;
Ils rendent, les cruels, mes bienfaits inutiles :
Tu vois qu'à Soliman on arrache aujourd'hui
Jusqu'au fruit des vertus que tu fis naître en lui.

(Voyant entrer Achmet.)

J'ai peine, en le voyant, à contenir ma rage.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ACHMET.

ACHMET.

Seigneur.....

SOLIMAN.

Tourne les yeux ; contemple ton ouvrage.

ACHMET.

Je ne m'en défends point : le bien de votre État

Vous demandoit le sang du perfide Amurat;
Ce mot seul fut ma loi : j'ai cru qu'en votre absence,
Je pouvois.....

SOLIMAN.

Qui t'avoit chargé de ma vengeance?
De Zatime en ce jour en immolant l'époux,
Tu l'immolois, infame, à tes transports jaloux :
De ce forfait honteux tu me rendois complice.
Ton arrêt est porté : va chercher ton supplice.

AMURAT.

Ah ! daignez m'accorder.....

SOLIMAN.

Non : sur les échafauds
Qu'il périsse à l'instant par la main des bourreaux.

ACHMET.

Par la main des bourreaux ! Arrête, ingrat, arrête;
Sans leur secours honteux, la mienne est toute prête
Et cet Achmet, sans qui tu n'aurois pas vaincu,
Sait mourir intrépide, ainsi qu'il a vécu.

(Il se poignarde, et tombe entre les mains des gardes.)

Adieu : je te croyois une ame moins timide.
Un vieillard t'attendrit en parlant d'homicide.
De ces foibles avis fuis bien plutôt l'erreur;
Et pour régner en paix, fais régner la terreur.

SOLIMAN.

Quel horrible conseil sort encor de sa bouche !
Soldats, délivrez-moi de ce monstre farouche.

(On l'emporte.)

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, excepté ACHMET.

ZATIME,

Qui, pendant la scène d'Achmet, est revenue à elle, et a fait une scène muette avec Amurat.

Cher époux, à Zatime ouvre du moins les bras.
Que je meure avec toi!

AMURAT.

Non : ne me suivez pas;
Vivez pour ces enfans, gages de ma tendresse :
Dans leur amour pour vous, revoyez-moi sans cesse;
C'en est fait : le ciel s'ouvre; il m'appelle..... La foi
Me montre un Dieu clément, tendant les bras vers moi.
Dieu rémunérateur, exauce ma prière!
Sans effroi, sans remords, je quitte la lumière.
Fidèle à mon devoir, à l'État, à ta loi,
En mourant pour ton nom, j'espère tout de toi :
Ta bonté, juste Dieu! sait pour qui je t'implore.

(Se jetant dans les bras de Zatime.)

Je fermerai les yeux en la nommant encore :
Adieu, Zatime.

(Il expire.)

ZATIME.

Hélas! il expire..... il n'est plus.

(On veut la secourir; elle repousse ceux qui l'approchent, en disant :)

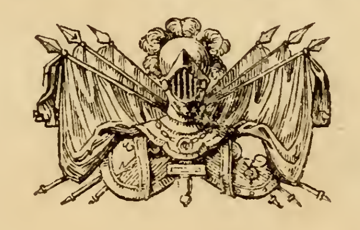
Laissez-moi, laissez-moi; vos soins sont superflus;

Le Ciel à mon malheur permet que je succombe.
Auprès de mon époux j'entrerai dans la tombe.
Cher Amurat !

(Elle retombe évanouie sur le corps d'Amurat.)

SOLIMAN.

Venez, donnons-lui des secours :
Tandis qu'il en est temps, je veux sauver ses jours,
La rendre à ses enfans, et, par la bienfaisance,
D'un traître, s'il se peut, réparer la vengeance.



ZOARÉ,

TRAGÉDIE.

ANALYSE

DE ZOARÉ.

CETTE pièce est entièrement d'imagination. L'idée m'en vint dans l'automne de 1778, en lisant je ne sais plus quel conte oriental. Je l'eus dans la tête jusqu'au mois de mai suivant : j'avois écrit sur quelques cartes le partage des actes et l'objet des principales scènes. Je me refusai à en faire un vers jusqu'à ce que je pusse y travailler de suite : c'est ce que je fis à la Pentecôte de 1779, où j'eus près de cinq semaines de libres. L'ordonnance des actes et des scènes étant bien déterminée par une longue méditation, je travaillai avec plus de facilité que je n'aurois cru. J'y consacrois tous les jours plusieurs heures; et l'ouvrage étoit presque achevé, quand la fin de mes vacances m'obligea de l'interrompre. Je le repris l'automne suivant; et depuis ce temps, j'y ai fait bien peu de changemens.

Je ne me suis point dissimulé que la fable antérieure de la pièce pouvoit donner lieu à de grandes objections; mais j'ai cru que si le sujet, présenté

d'une manière forte et claire, amenoit des développemens susceptibles de porter l'intérêt au plus haut point, j'aurois atteint le triple but que j'avois en vue, c'est-à-dire que j'aurois fait passer alternativement dans l'ame des spectateurs les sentimens de la terreur, de l'admiration et de la pitié. Si j'ai, en effet, atteint ce but, peu de tragédies ont plus fortement excité ces sentimens. Je ne dis pas cela pour justifier tous les défauts qui se trouvent dans la mienne, et qu'on découvrira aisément dans l'analyse que je vais en donner.

C'est dans la main de Zoaré que devoient être tous les moyens de terreur répandus dans la pièce. Elle seule pouvoit donc, ce me semble, donner une idée de la trempe de son ame atroce; elle seule pouvoit posséder le secret d'elle-même, pouvoit le révéler à un agent qui lui devient nécessaire, et le révéler avec une force d'expression capable de faire préjuger, dès le premier moment, tout ce qu'on doit attendre d'une pareille femme pour qui la vertu n'est rien, le crime est une jouissance, et l'amour un instrument de l'ambition. Après qu'on a entendu tout ce que Zoaré dit dans l'exposition, rien de ce qu'elle peut faire ne peut plus étonner.

L'arrivée de Bémessar devoit préparer le spectateur à ce qu'il doit voir dans le second acte; mais en même temps elle devoit faire connoître la loyauté de son caractère, sa fidélité envers son roi et son

amour pour Zoaré. La manière dont cette princesse l'écoute, la fausse sensibilité qu'elle lui témoigne, sont une suite de ce qu'elle-même a annoncé sur l'usage qu'elle veut faire d'*une vaine beauté.* Le spectateur en sait assez sur elle, sur Azaman, sur Bémessar; et la scène de ce prince avec le vieil esclave, ainsi que le court monologue qui termine le premier acte, suffisent pour faire pressentir que Vozéide a échappé à la mort, et qu'un grand intérêt doit naître dans l'acte suivant.

ACTE II.

Le second acte se passe dans un souterrain du palais : plusieurs de nos auteurs dramatiques ont pris cette licence, qui, en étendant un peu la règle de l'unité de lieu, ne la détruit cependant pas. C'étoit Vozéide qui devoit faire la seconde partie de l'exposition; seconde partie dans laquelle j'ai voulu produire autant d'émotions douces que j'en avois produit d'horribles dans la première. Je serois tenté de croire que j'y suis parvenu, d'après les impressions que j'ai constamment observées toutes les fois que j'ai lu cette pièce en société. Méroès arrive, annonce à Vozéide la mission de Bémessar; et l'entrée de celui-ci est la conséquence naturelle de ce qu'on a déjà vu.

Le succès de cette reconnoissance dépendra beaucoup et du jeu des acteurs, et de la position qu'ils garderont, sur-tout au commencement. Au premier mot de Bémessar, Vozéide y trouve déjà une inquié-

tude dont elle ne peut démêler la cause; mais, en se retournant, elle l'aperçoit; et à l'instant elle s'écrie : *c'est lui.* Il faut se ressouvenir qu'elle l'a vu à l'âge de douze ans, qu'elle l'a vu avec les yeux d'une mère, et d'une mère à qui il étoit défendu de lui parler; elle doit donc être fortement frappée, lorsque, sans s'y attendre, elle découvre des traits si profondément gravés dans son cœur; et le vif sentiment qu'elle éprouve doit être exprimé avec force dans ces deux vers :

La majesté des rois est peinte dans ses yeux;
Tout annonce le sang dont le ciel l'a fait naître.

L'explication qui suit entre eux n'est nécessaire que pour éclairer Bémessar. Vozéide n'en a pas besoin; son cœur et ses yeux lui ont tout dit.

Bémessar apprend donc tout-à-coup et de la manière la plus naturelle sa naissance et les crimes de Zoaré. Sa belle ame doit être épouvantée d'avoir été un moment attachée à une femme qui lui fait horreur. Il doit faire à sa mère un aveu qui lui pèse; et quand elle lui dit en voyant son embarras,

Ton juge est dans mon cœur : dois-tu trembler, mon fils?

Il répond par ces mots qui donnent bien la mesure de ce qui se passe en lui :

Non, je ne tremble pas; mais je rougis.....

Un aveu ainsi fait est donc bien conforme à son caractère, auquel il donne encore son complément,

en sollicitant pour son frère le pardon que lui-même vient d'obtenir.

ACTE III.

J'ai rassemblé dans la première scène tout ce qui peut donner une idée de l'accueil qu'un bon roi trouve dans ses États, quand il y rentre après une longue absence. J'ai pris dans le Titus de Métastase les plus beaux traits de cette scène. Elle fait et devoit faire un contraste avec celle qui suit, et où devoit commencer à se manifester le sombre remords dont Azaman est agité. Le développement de ce remords trouvoit naturellement sa place dans la scène avec Bémessar, qui, en rendant compte de sa mission, ajoute à tous ces tourmens qu'éprouve déjà le roi. Au moment où alloit être prononcé le mot fatal, Zoaré se fait annoncer, suit de près celui qu'elle a envoyé, et laisse à peine à Azaman le temps d'exprimer le trouble qui l'agite et la douleur à laquelle il est près de succomber; mais cependant sans en révéler encore la cause.

La scène entre Azaman et Zoaré devoit être, de la part de celle-ci, le triomphe d'une adresse ambitieuse qui varie avec art ses moyens de séduction, que rien n'effraie, et qui s'étoit promis un grand succès de cette première entrevue. De la part d'Azaman, elle devoit être une résistance à laquelle il semble s'être préparé, qu'il peut avoir méditée pendant une longue absence, qui se manifeste avec une violente explosion,

et qui doit le porter, dans sa juste fureur, jusqu'à menacer celle qu'il aime. Je crois avoir conduit cette résistance aussi loin qu'elle peut aller, lorsque je fais dire à Azaman :

> Dieux justes! qui donnez.... qui rendez la vertu,
> Secourez le remords, quand il a combattu.

Le moment où sa force paroît épuisée, où il se jette dans les bras de Zoaré, où il la repousse avec horreur, où il appelle à son secours tous les sentimens, tous les souvenirs, qui peuvent le soutenir dans cette lutte terrible; ce délire qui lui fait voir dans Zoaré la déesse de la vengeance; cette prière qu'il lui adresse pour demander la mort; le désespoir de Zoaré qui voit son amant lui échapper au moment où elle se croyoit sûre de son triomphe, son acharnement à le suivre, terminent cette scène que je crois du plus grand effet. Je dirai plus : ou je me trompe fort, ou la marche en est dans le cœur humain; et la gradation des différens sentimens qui y sont exposés, placés, ou dans une tragédie ou dans une comédie, me paroît propre à donner une double idée de ce que peuvent également, dans l'une, l'artifice furieux et sanguinaire d'une femme ambitieuse, dans l'autre, toutes les ressources, tous les charmes de l'art d'une femme coquette.

ACTE IV.

Zoaré n'a pu reprendre sur Azaman l'empire dont elle s'étoit flattée. Ce prince lui échappe; mais elle

espère pouvoir se servir de l'amour de Bémessar, parce qu'elle ignore tout ce qui s'est passé depuis le premier acte. Pendant qu'elle charge Aménas de l'aller trouver, Bémessar arrive, cherchant Azaman pour reprendre avec lui la conversation interrompue dans le troisième acte. Au lieu de son frère, il trouve Zoaré. Il n'est plus maître de son indignation; et la manière dont il l'exprime, fait connoître à Zoaré qu'il est instruit de tout, et quel est le sort qu'elle doit attendre. J'ai abrégé cette scène autant qu'il m'étoit possible : cependant elle est foncièrement vicieuse; mais je n'ai pu la concevoir autrement. Il en falloit absolument une entre ces deux personnages, pour que chacun d'eux pût, suivant son caractère, se déterminer sur ce qu'il avoit à faire. C'est, je crois, ce que l'on voit dans la suite de cet acte et dans l'autre.

Zoaré prépare des moyens de force dont elle peut avoir besoin, et pour lesquels elle peut être secondée par Aménas; mais en même temps elle ne néglige pas ceux qu'elle peut encore trouver dans le cœur d'Azaman et dans le billet de son frère. On dira peut-être que les expressions de ce billet ne sont pas une preuve positive des intentions qu'elle veut supposer à Bémessar. J'en conviens ; mais il faut faire à ce sujet plusieurs observations :

1.° Bémessar, sujet fidèle, amant franc et loyal, a pu s'exprimer avec plus de chaleur que de mesure,

parce qu'il rapportoit chacun de ses mots à la pensée qui l'occupoit.

2.° Ces mots, insuffisans pour donner contre lui la preuve d'une intention coupable, suffisent pour éveiller les soupçons de la jalousie. Sur des mots plus insignifians, on a vu cette passion aveugle se porter à de bien plus grands excès.

3.° Pour moi, il me suffisoit que ces mots pussent inquiéter Azaman; et c'est évidemment ce qu'on ne peut nier. Cette inquiétude ne tient même que très-peu de place dans la scène entre les deux frères, parce que du moment qu'elle est annoncée par Azaman, Bémessar prend tout-à-coup sur lui un avantage auquel il ne peut plus même chercher à résister.

Les vers qui la terminent sont entendus par Zoaré qui rentre, impatiente de voir l'effet qu'a produit son billet, et qui ne peut plus se dissimuler que son empire est fini.

C'est dans ce moment qu'elle réunit toutes ses forces pour arracher, par un coup d'éclat, ce qu'elle ne peut plus se flatter d'obtenir par la séduction. Le dernier vers qu'elle dit en se rendant à la tour, ne laisse aucun doute à cet égard; et quand Zoaré se dit à elle-même :

> Avant la fin du jour, j'en veux sortir en reine,

elle annonce suffisamment au spectateur ce qu'il doit attendre d'elle.

ACTE V.

J'ai commencé cet acte par un monologue d'Azaman. Quand on songe à tout ce qu'il a dû éprouver depuis son explication avec son frère, on trouvera, je crois, que ce que je lui fais dire est parfaitement conforme à son caractère. J'ai cherché à exprimer les divers sentimens dont il doit être oppressé, et sous lesquels il est près de succomber, lorsqu'il adresse au ciel une prière qui les renferme tous.

C'est à ce moment que Bémessar arrive. Il a obtenu de Vozéide de ne pas se montrer tout-à-coup; ce qui, lorsqu'elle paroît peu d'instans après, m'a donné l'occasion naturelle de faire douter Azaman si c'est le spectre de sa mère, ou sa mère elle-même. Je n'ai rien à dire sur le surplus de la scène. Bémessar sort pour rassembler le peuple. Vozéide reste avec Azaman, qui la quitte sur le faux avis que vient donner Elténore. J'ai bien marqué le caractère de ce Persan. Ce n'est point un traître, c'est un courtisan qui croit rendre service à son souverain, en lui donnant la facilité de se réunir à celle qu'il aimoit. Ce qu'il dit n'est point une trahison : s'il croyoit que c'en fût une, il ne s'en chargeroit pas, et il le prouve bien en se donnant la mort à l'instant où il voit qu'il a été trompé.

Zoaré survient avec les troupes qu'elle a gagnées : elle pourroit se défaire sur-le-champ de Vozéide; mais il lui importe de la charger du crime qu'elle-

même vient de commettre, et d'en demander vengeance aux Persans. Vozéide, près de tomber sous leurs coups, les arrête par ces vers :

> Arrête, impie, et sache au moins me reconnoître.
> Je fus ta reine ici : mon époux fut ton maître.
> Fixe-moi sans frémir....

Les Persans hésitent et doivent hésiter : c'est l'empire de la grandeur intrépide, et de la vertu calme au milieu du danger. On en a vu la preuve le 6 octobre 1789, sur le balcon de Versailles.

Zoaré furieuse met le comble à ses atrocités en appelant l'ombre d'Azaman pour demander vengeance; et l'arrivée de ce prince mourant l'atterre par ces deux mots :

> Perfide, le voici....
> Oui, peuple, je péris par sa main meurtrière;
> Mais avant d'expirer, j'aurai sauvé ma mère.

C'étoit ainsi qu'Azaman devoit reparoître : sa mort étoit devenue nécessaire. Il étoit juste qu'il pérît par la main de sa coupable amante; mais son remords étoit sincère, et il rend sa mort utile en sauvant sa mère, et venant expirer à ses pieds.

La sédition momentanée, suscitée par Zoaré, n'a pas duré; Bémessar l'a apaisée en se faisant connoître. Azaman, qui a tremblé pour ses jours, le voit encore avant de finir les siens, et le remet entre les bras d'une mère que les dieux ont miraculeusement conservée.

Cette pièce avoit été reçue à la Comédie fran-

çoise, et devoit être jouée en 1786. Une discussion survenue entre M.me Vestris et M.lle Raucourt, relativement aux rôles de Vozéide et de Zoaré, me détermina à retirer mon manuscrit. D'après tout ce qui avoit été dit dans l'assemblée où elle fut lue et reçue, je devois croire que la pièce auroit eu un grand succès; mais, quel qu'il eût été, il ne m'auroit point aveuglé sur les défauts réels de mon ouvrage; je ne les eusse pas défendus alors, encore moins voudrois-je essayer de les défendre aujourd'hui. Je dirai seulement que toutes les fois que j'ai lu cette pièce en société, elle a excité un grand intérêt.

Il y a dans la versification plus de force que dans le Siége de Rhodes, parce que, comme je l'annonçois au commencement de cette analyse, la pièce a été, pour ainsi dire, écrite d'un seul jet, après une longue méditation.

C'étoit peut-être ainsi que devoit être écrit un sujet où les passions étoient dans une si grande effervescence, et devoient se trouver perpétuellement en contraste avec l'amour maternel, la tendresse filiale, et tout ce qu'un remords sincère peut avoir de plus déchirant.



PERSONNAGES.

VOZÉIDE, mère d'Azaman.
AZAMAN, roi de Perse.
ZOARÉ, princesse du sang royal.
BÉMESSAR, général de l'armée et favori du roi.
ELTÉNORE, capitaine des gardes.
MÉROÈS, vieil esclave.
UN OFFICIER.
AMÉNAS, courtisan attaché à Zoaré.
FÉLIME, confidente de Vozéide.
DEUX CHEFS DU PEUPLE.
LE GRAND PRÊTRE.
PRÊTRES.
SOLDATS.
PEUPLE.

La scène est à Ispahan.

Les premier, troisième, quatrième et cinquième actes se passent dans le palais; le second dans un souterrain du même palais.

ZOARÉ,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOARÉ, AMÉNAS.

AMÉNAS.

Madame, quel malheur peut causer vos alarmes,
Et mêler cet air sombre à l'éclat de vos charmes?
Quoi ! Zoaré gémit dans le jour fortuné
Qui doit lui ramener un amant couronné.
L'Indien est soumis; guidé par la victoire,
Azaman à vos pieds vient déposer sa gloire :
Il approche, madame; et sans doute demain,
En présence des dieux, il reçoit votre main.

ZOARÉ.

Demain! le peux-tu croire? Ah, tardif hyménée !
Je l'attends, mais en vain : telle est ma destinée.

AMÉNAS.

Mais le prince vous aime.....

ZOARÉ.

Il me le dit au moins.

AMÉNAS.

De son premier amour nous fûmes les témoins,
Et le temps ne l'a point effacé de son ame :
Il ne vit que pour vous; tout annonce sa flamme.
Pourquoi retarde-t-il un hymen desiré ?
Craint de ses ennemis, de la Perse adoré,
Aux combats toujours grand, dans la paix toujours juste,
Par-tout on le respecte; et ce monarque auguste,
Rentré dans ses États, tout-puissant et vainqueur,
N'oseroit suivre encor le penchant de son cœur!
Qui donc l'empêcheroit?....

ZOARÉ.

Je pourrois te l'apprendre;
Je pourrois..... Aménas, avant que de m'entendre,
Avant qu'à tes regards me montrant sans détours,
Je lève le bandeau qui me couvrit toujours,
Songe que tu me dois ta fortune et ta place ;
Je puis faire encor plus..... Te sens-tu bien l'audace
D'entreprendre et de suivre un projet dangereux ?
Je ne le sais que trop; le péril est affreux :
Mais ton bras, ton secours me devient nécessaire;
J'ai besoin d'un ami, d'un fidèle émissaire;
Ce que j'ai commencé, s'il peut l'exécuter,
Au faîte des grandeurs il est sûr de monter.

AMÉNAS.

Mon sort, sans vous, madame, eût été trop funeste;

Je vous suivrai par-tout, et le ciel, que j'atteste,
Pourra.....

ZOARÉ.

N'achève pas, j'en crois ton intérêt;
Voilà mon seul garant, et voici mon secret.
D'un frère de nos rois je reçus la naissance;
Il fit dans ce palais élever mon enfance:
Dès que mon œil s'ouvrit à la clarté du jour,
J'admirai la grandeur et l'éclat de la cour;
Et, parmi les sujets se comptant avec peine,
Zoaré, près d'un roi, projetoit d'être reine.
Je nourris cet espoir: dans l'âge du plaisir,
Il devint mon premier et mon plus grand desir;
Enfin tout l'irritant, jusqu'aux obstacles même,
Je sentis que j'avois besoin d'un diadême.
Vers le trône aussitôt je tournai mes desseins,
Quand l'amour d'Azaman m'en ouvrit les chemins.
Je le vis à mes pieds, ébloui de mes charmes,
Interdit et sans voix, il parloit par ses larmes.
Tu sais que dans ce temps, mon père malheureux
Fut, par l'ordre d'un frère, immolé sous mes yeux;
De mon ambition l'active impatience
Se couvrit du motif d'une juste vengeance.
Pour la première fois, j'abaissai ma fierté
A rendre grâce aux dieux d'une frêle beauté;
J'en reconnus le prix; je la mis en usage:
Le prince, jeune alors, dans la fougue de l'âge,
A de tristes vertus long-temps accoutumé,

Mais, au fond, vif, ardent, n'avoit jamais aimé :
Mon adresse aisément sut maîtriser son ame;
Pour mieux la redoubler, je rejetai sa flamme.
Irrité quelquefois d'un refus orgueilleux,
Il sortoit : mais bientôt il rencontroit mes yeux;
Un regard l'arrêtoit : de cette ame sensible,
Je tenois dans ma main le mobile flexible;
Au gré de mes desirs tournant ses actions,
Je soufflois dans son cœur le feu des passions.
Lorsqu'à son comble enfin j'eus porté son ivresse,
Je me laissai surprendre une fausse tendresse;
Je feignis, en tremblant, de céder à ses vœux;
Je pleurai dans ses bras : il se crut trop heureux.
C'étoit beaucoup, mais peu sans l'aveu de son père;
Et soit que Zorosmin, implacable et sévère,
Dans le malheur d'un fils trouvât quelque douceur;
Soit peut-être qu'il eût pénétré dans mon cœur;
Soit que, persécuteur de toute sa famille,
De son frère en secret il détestât la fille,
Il fallut qu'Azaman, cédant à son pouvoir,
Jurât de m'oublier et de ne me plus voir.
C'étoit à ce moment que l'attendoient mes charmes;
Contre mon amant même on me donnoit des armes.
Ce frivole serment fut, dans un même jour,
Arraché par la force et trahi par l'amour.

AMÉNAS.

Il revint....

ZOARÉ.

Plein d'amour, et sur-tout plein de rage.
Il voulut fuir son père, et prévenir l'orage.
Je partis avec lui : nous fûmes découverts;
Lui-même désarmé me vit donner des fers.
Dans un cachot affreux long-temps abandonnée,
Seule je dévorois ma triste destinée,
Lorsqu'enfin, au milieu des ombres de la nuit,
Ce tombeau des vivans tremble et s'ouvre avec bruit;
Quel mortel, m'écriai-je, ose en ces lieux funèbres?....
On approche, j'écoute : à travers les ténèbres
Je crois voir..... C'étoit lui, c'étoit mon Azaman.
« Suivez-moi, me dit-il, et fuyons un tyran. »
J'étois libre, Aménas; l'instant étoit propice;
Azaman se trouvoit au bord du précipice :
Fils désobéissant, amant désespéré,
A faire un pas de plus il sembloit préparé.
« Nous, fuir ! non, viens, lui dis-je. » Il pâlit, il hésite;
J'embrasse ses genoux : le trouble qui l'agite
Le jette dans mes bras. Je le baigne de pleurs;
Je mêle à la beauté l'ascendant des douleurs :
Je l'entraîne; au palais nous pénétrons sans peine.
D'une lampe bientôt la lumière incertaine
Nous fait de Zorosmin apercevoir les traits :
Auprès de Vozéide il reposoit en paix.
« Laisse, dis-je, il est temps, laisse agir ton amante. »
Ce spectacle, ces mots, cet instant l'épouvante;
Il fait pour m'arrêter un effort impuissant;

La force enfin lui manque; il tombe en frémissant ;
Je ne lui donne pas le temps de la reprendre :
Je frappe Zorosmin, sans qu'il l'ait pu défendre.
Aux cris du malheureux son fils est ranimé ;
Pour le venger déjà son bras étoit armé ;
J'arrache le poignard, et perçant Vozéide,
J'achève mon projet par ce double homicide.

AMÉNAS.

Mais pour cacher ce crime, avez-vous eu le soin?....

ZOARÉ.

Seule j'en fus auteur; seul il en fut témoin.
Cet attentat, couvert des ombres du silence,
De la cour d'Ispahan trompa la vigilance ;
Et quand le jour naissant éclaira mes forfaits,
Sans soupçonner mes coups, on en vit les effets.
Le peuple sur son roi ne versa point de larmes.
Semant par-tout le sang, la terreur, les alarmes,
Zorosmin eut le prix qu'il avoit mérité :
Il régnoit en tyran, il mourut détesté.
On adora son fils : heureuse, renaissante,
La Perse respira sous sa main bienfaisante.
Lui seul, cher Aménas, dévoré de regrets,
Cherche en vain le bonheur qu'il donne à ses sujets :
Le remords le poursuit; le spectre de sa mère
Lui présente par-tout la tête de son père ;
Et lorsqu'à son empire il a donné ses soins,
Sa douleur aussitôt écarte les témoins :
Emportant avec lui le trouble qui l'opprime,

Il court aux pieds des dieux, pour y pleurer mon crime.
Vingt fois, depuis ce jour, j'ai vainement tenté
De fixer un hymen dès long-temps projeté:
En me voyant, hélas ! une tristesse sombre
Sur son front pâlissant jetoit soudain son ombre;
Il détournoit de moi ses regards furieux,
Comme si ma présence eût fatigué ses yeux.
Assez et trop long-temps dévorant mon outrage,
J'ai souffert ses lenteurs, j'ai contenu ma rage:
Rien ne peut l'arrêter; elle éclate aujourd'hui;
Elle éclate, et ses coups vont retomber sur lui.

AMÉNAS.

Que dites-vous, madame? Azaman !....

ZOARÉ.

Oui, lui-même:
L'ambition peut tout, et la mienne est extrême.
Que me fait sa vertu? que me font ses remords?
Au trône seul, au trône ont tendu mes efforts.
Afin d'y parvenir, tout me fut légitime;
Et s'il me faut encor le prendre pour victime,
L'amour qu'il eut pour moi ne m'arrêtera pas.
Qu'il choisisse, en un mot, ma main ou son trépas;
N'importe: mais enfin, épouse ou meurtrière,
Du trône, dès ce soir, je franchis la barrière.

SCÈNE II.

ZOARÉ, AMÉNAS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER présentant un billet à Zoaré.

Madame, Bémessar arrive en cet instant;
Et ce billet.....

ZOARÉ.

Donnez. Quel motif si pressant?....
Lisons.....

(Aménas fait signe à l'officier, qui se retire au fond du théâtre.)

« Chère princesse, enfin c'est trop attendre :
» Après avoir deux ans brûlé pour vos appas,
» A des titres plus doux Bémessar peut prétendre.
» Par l'espoir d'un hymen qui ne s'accomplit pas,
» On vous a pu long-temps flatter d'une couronne;
» Je n'ai que mon amour, je ne vous promets rien :
» Mais souvent un guerrier parvient jusques au trône;
» J'ose vous demander un secret entretien :
» Heureux, si votre cœur veut en croire le mien! »

(Elle se retourne du côté de l'officier, qui se rapproche.)

Bémessar peut venir, je suis prête à l'entendre :
Il suffit; laissez-nous.....

SCÈNE III.

ZOARÉ, AMÉNAS.

AMÉNAS.

Je ne puis vous comprendre.
Quoi ! vous allez revoir cet amant inconnu,
Sans parens, sans patrie, et qui n'est parvenu
Au degré de grandeur où chacun le contemple,
Que par ces coups du sort dont il offre l'exemple ?
Sans doute il nous fait voir, par ses rares vertus,
Que c'est pour un grand homme un triomphe de plus
De sortir de la nuit où le ciel le fit naître !
Mais enfin, c'est encor ce rival de son maître :
Ce même Bémessar, sous vos lois enchaîné,
Toujours plein de tendresse, et toujours dédaigné ;
Et lorsqu'à vos genoux son amour le ramène,
Vous l'attendez, madame, et l'attendez sans peine.

ZOARÉ.

Je l'attends, Aménas ; je brûle de le voir.

AMÉNAS.

Quel motif ?....

ZOARÉ.

Sur lui seul j'ai fondé mon espoir.
Oui, timide Azaman, je suis toujours la même :
Oui, crains tout, tu le dois, d'un jeune homme qui m'aime ;
Ou bientôt, expirant au gré de mon courroux,

Tu connoîtras ton frère, en tombant sous ses coups.

AMÉNAS.

Son frère? Bémessar !....

ZOARÉ.

C'est un secret encore
Que seule je connois et que la Perse ignore.
Proscrit par Zorosmin, instruit par le malheur,
Il se fit dans la Perse un nom par sa valeur.
Il parvenoit à peine à sa vingtième année,
Et déjà sur ses pas la victoire enchaînée
Promettoit un grand homme à l'empire affermi :
Ministre d'Azaman, il devint son ami.
C'est alors qu'un vieillard, qui l'éleva peut-être,
M'expliqua sa naissance, et me le fit connoître :
Dès que j'eus tout appris, le témoin disparut.
Voilà par quel chemin je marche vers mon but.
Le trépas d'Azaman assure ma puissance :
Son sceptre m'appartient par le droit de naissance;
Ou si ce Bémessar, que j'accueille en ce jour,
Oublioit à-la-fois mes droits et son amour;
Si, voulant m'arracher le seul bien où j'aspire,
Il s'osoit prévaloir des vœux de tout l'empire,
Aménas, il verroit que ce n'est pas à moi
Qu'un amant tel que lui parle long-temps en roi.
Je t'ouvre, sans détours, les replis de mon ame;
Tu vois quel grand dessein et l'agite et l'enflamme.
Songe à me seconder : sur-tout point de terreurs;
Embrase tous tes sens du feu de mes fureurs.

Entre le trône et moi le ciel mit des abîmes ;
Pour les franchir peut-être il faudra de grands crimes :
Mon bras est prêt à tout ; enhardie aux forfaits,
Je brave les remords ; je ne les sens jamais......
Je les étouffe au moins ; cette voix importune
Qui s'élève en tyran dans une ame commune,
Esclave dans la mienne, y murmure tout bas :
Elle peut y gémir ; mais je ne l'entends pas.
Le trône seul m'occupe ; et pourvu que je règne,
Crimes, remords, supplice, il n'est rien que je craigne.
Mais, Bémessar vient : sors. J'ai promis de le voir,
Et je vais avec art ranimer son espoir.

SCÈNE IV.

ZOARÉ, BÉMESSAR, UN OFFICIER.

BÉMESSAR à l'officier qui sort après le premier vers.

Qu'on cherche Méroès ; je vais ici l'attendre.
Allez.

(A Zoaré.)

Mon arrivée aura pu vous surprendre,
Madame : je le sais ; mais si dans Ispahan
Je devance les pas de l'heureux Azaman,
Mon devoir me ramène ; un ordre de mon maître,
Dans ces murs, avant lui, m'oblige de paroître ;
Trop content si je puis, en sortant des hasards,
Mériter la faveur d'un seul de vos regards !....

Vous le voyez, mon cœur, rempli de ce qu'il aime,
Ne sait, auprès de vous, parler que de vous-même :
Mais tout semble aujourd'hui propice à mes amours.
Azaman incertain, et différant toujours,
Dédaigne des appas qu'il eût dû mieux connoître.
Depuis quatre ans et plus.....

ZOARÉ.

Seigneur, il est mon maître :
Ses moindres volontés doivent être mes lois.
Sur son cœur, il est vrai, je régnois autrefois :
Ce temps n'est plus; chargé des soins d'une couronne,
Il cherche à rendre heureux tout ce qui l'environne;
Je dois avec respect attendre ses décrets,
Sans vouloir pénétrer ses augustes secrets.

BÉMESSAR.

Je ne le vois que trop; l'éclat du diadême
Éblouit, et souvent remplace l'amour même :
L'exemple en est commun : j'aurois dû le prévoir;
Mais vous, madame, vous, en m'ôtant tout espoir,
Vous auriez pu du moins.....

ZOARÉ.

Et quand m'avez-vous vue
Entretenir vos feux, ou chercher votre vue?

BÉMESSAR.

Non, jamais Bémessar n'osa se croire aimé :
Mon feu, vous le savez, fut long-temps renfermé;
Votre hymen pour toujours m'eût imposé silence :
Le retard d'Azaman me rendit l'espérance;

J'osai parler; j'osai tomber à vos genoux.....
Zoaré m'entendit, et même sans courroux.
Je n'avois, il est vrai, d'autre appui que moi-même;
Je ne pouvois offrir l'éclat du rang suprême;
Mais d'un jeune vainqueur je vous offris l'amour.
Né d'un sang inconnu, j'ai su, dans cette cour,
Guidé par l'honneur seul, porté par mon courage,
Parvenir aux grandeurs à la fleur de mon âge :
Ministre populaire, et chéri de mon roi,
Je fais bénir, aimer et respecter sa loi;
Guerrier et conquérant, j'ai déjà vu la gloire
Sourire à mes essais, publier ma victoire;
Et le soldat enfin, dès qu'il suivoit mes pas,
Se croyoit sûr de vaincre, et bravoit le trépas.
En servant bien son prince, on peut apprendre à l'être.
Et qui sait pour quel rang le destin m'a fait naître?
Quel qu'il soit, jeune encor, de gloire environné,
Je saurai le remplir, sans en être étonné.
Tel est mon cœur, madame, en cherchant à vous plaire.
Du pouvoir d'Azaman sacré dépositaire,
Je dois à ses sujets l'exemple d'obéir,
Et pour moi ce devoir fut toujours un plaisir.
Je sers, j'aime le roi; vainqueur de ma foiblesse,
Je le respecterai jusque dans sa tendresse.
Aspire-t-il encore à vous donner la main?
Je m'immole à l'ami, je cède au souverain;
Et lorsque je lui fais un si grand sacrifice,
Ce n'est pas sans regret, mais c'est sans artifice.

ZOARÉ.

Ah ! de tels sentimens sont faits pour vous, seigneur.
Ainsi toujours le même, et fidèle à l'honneur,
Maître de vous, devant l'objet qui sait vous plaire,
Déployez à ses pieds un cœur noble et sincère.
J'aime cette franchise ; et, prête à l'imiter,
Je me plains..... d'un état qui semble m'arrêter :
Notre sexe est souvent forcé de se contraindre ;
Victimes du devoir, il nous oblige à feindre.

BÉMESSAR.

Qu'entends-je ? pourriez-vous ?....

ZOARÉ.

Seigneur, c'en est assez :
J'admire vos vertus ; mais vous me connoissez.
Un grand prince à ma main sembla long-temps prétendre.
Il revient : mon devoir m'ordonne de l'attendre.
Je le verrai ; venez, après cet entretien,
Apprendre votre arrêt,

(Elle affecte, en se détournant, un ton plus bas, et dit de façon à être entendue de Bémessar.)

et peut-être le mien.

SCÈNE V.

BÉMESSAR seul.

Arrêtez.... Elle fuit : seroit-il donc possible ?
Bémessar à ses vœux la trouveroit sensible !
J'ose à peine le croire.... O vous, de qui les mains

Gouvernent les projets et le cœur des humains,
Grands dieux! si d'Azaman vous approuvez la flamme,
Vous seuls pouvez juger du trouble de mon ame;
Ne m'abandonnez pas : laissez-moi le pouvoir
D'oublier mon amour pour suivre mon devoir.
De vos bontés, ô dieux! c'est ce que j'ose attendre.

SCÈNE VI.

BÉMESSAR, MÉROÈS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

A vos ordres, seigneur, Méroès vient se rendre.

BÉMESSAR.

(A l'officier qui se retire.) (A Méroès.)
Qu'il paroisse... Approchez; avant que par ma voix
D'un prince respecté vous entendiez les lois,
Sur la foi des sermens jurez d'être sincère,
Et prenez à témoin le dieu qui nous éclaire.

MÉROÈS.

Celui qui peut, seigneur, trahir la vérité,
Par un serment de plus n'est jamais arrêté;
Cette vaine formule, usage condamnable,
Dégrade l'innocent pour sauver le coupable.
Parlez : et soixante ans esclave en cette cour,
Méroès devant vous répondra sans détour.

BÉMESSAR.

Je connois votre cœur, et dans un tel langage

De la sincérité j'aime à trouver le gage.
Vous savez qu'Azaman, bienfaisant, généreux,
Craint sur-tout de laisser un sujet malheureux.
Un bruit sourd a troublé sa victoire et sa joie,
Et c'est pour l'éclaircir qu'en ces lieux il m'envoie.
On prétend qu'une femme, au fond d'un souterrain,
Ici, dans ce palais, cache un affreux destin.

MÉROÈS à part.

Ciel!

BÉMESSAR.

Je n'ai pu savoir son nom ni sa naissance;
Mais on croit être sûr que votre bienfaisance
Prend soin de la nourrir et de la consoler.
C'est au nom d'Azaman que je viens lui parler;
Et près d'elle, en un mot, vous devez me conduire.

MÉROÈS à part.

Vozéide..... grands dieux, où m'allez-vous réduire!

BÉMESSAR.

Vous savez son secret : vous le devez au roi.

MÉROÈS.

Ah! seigneur.....

BÉMESSAR.

Sur son sort confiez-vous à moi.

MÉROÈS.

Je sais que dans vos mains on peut sans défiance
Remettre l'infortune et sur-tout l'innocence.
Non : je ne ferai point, dans ma caducité,
Pour la première fois, rougir la vérité.

J'obéirai : ce jour va vous faire connoître
Des douleurs, des vertus, de grands forfaits peut-être.

BÉMESSAR.

De la cour d'Azaman les forfaits sont bannis.

MÉROÈS.

Il en est qui long-temps y restent impunis.

BÉMESSAR.

Quels sont-ils? dites-moi.

MÉROÈS.

Ce crime, qu'on ignore,
Dans la nuit du secret doit demeurer encore.
Je n'en puis dire plus ; pour l'objet malheureux
Qui gémit près de vous sous un sort trop affreux,
Je dois taire son nom. Si vous voulez l'entendre,
Elle-même en ce jour pourra tout vous apprendre :
Je guiderai vos pas dans son asile obscur.

BÉMESSAR.

C'est tout ce que je veux ; allons, et soyez sûr
Que ses maux vont finir.

MÉROÈS.

Permettez que mon zèle
L'instruise du sujet qui vous conduit vers elle.
Votre aspect imprévu pourroit troubler son cœur ;
Et ces foibles égards sont bien dus au malheur.

BÉMESSAR.

J'y consens : hâtez donc cette heure fortunée
Où je dois adoucir sa triste destinée.

SCÈNE VII.

MÉROÈS seul.

Ah ! la crainte et l'espoir m'agitent tour à tour.
A Vozéide, hélas ! j'ai conservé le jour.
En seroit-on instruit ? et le ciel favorable
Voudroit-il donc changer un sort si déplorable ?
C'est-là que du soleil la première clarté
Offrit à mes regards un trône ensanglanté.
Zorosmin étoit mort : à peine à la lumière,
La reine ouvroit encore une foible paupière,
Je crus, dans ces momens de trouble et de terreur,
Pouvoir des assassins mettre à profit l'erreur ;
Et trompant tous les yeux par une fausse image,
J'arrachai Vozéide aux horreurs du carnage.
O ciel ! veille sur elle ; et s'il falloit qu'enfin
Méroès, malgré lui, découvrît son destin,
Songe que je remets sous ta main tutélaire
Le remords, la nature, Azaman et sa mère.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente un souterrain du même palais éclairé par des lampes.)

VOZÉIDE, FÉLIME.

VOZÉIDE.

Secourez-moi, grands dieux ! écartez ces horreurs.

FÉLIME.

Madame.....

VOZÉIDE.

Laisse-moi.

FÉLIME.

Madame, au nom des pleurs
Qu'à vos pieds chaque jour vous me voyez répandre,
Ne me refusez pas; daignez enfin m'apprendre.....

VOZÉIDE.

Non, je ne puis : un dieu, toujours cruel pour moi,
Félime, à tous mes maux ajoute encor l'effroi.

FÉLIME.

Depuis près de trois mois que notre ami fidèle,
Méroès, pour sa reine assuré de mon zèle,
Vous força d'accepter mes trop foibles secours,

Et m'honora du soin de veiller sur vos jours,
Jamais à Vozéide il n'échappa de plaintes.
Le sort vous accabloit; mais ses vaines atteintes
Ne pouvoient altérer votre tranquillité.
Pourquoi donc aujourd'hui votre esprit agité
Semble-t-il?....

VOZÉIDE.

Ce n'est point le passé qui m'accable.
Soumise à tous les coups d'un destin implacable,
Je n'en murmure point; je vis de ma douleur :
Aisément la vertu s'accoutume au malheur.
D'un avenir affreux la désastreuse image
A lassé ma constance et flétri mon courage.
Cet effroyable objet qu'un vain songe a produit,
Que j'imputai d'abord aux erreurs de la nuit,
Félime, à chaque instant se retrace à ma vue;
Je le trouve en tous lieux. Interdite, éperdue,
Je l'entends; vainement je cherche à l'écarter :
Il revient, il me suit; il voudroit m'arrêter;
Et la nature même, avec lui conjurée,
Le rappelle sans cesse à mon ame égarée.

FÉLIME.

Quel est donc cet objet? Madame, apprenez-moi.....

VOZÉIDE.

Je cède à ta prière, et me confie à toi.
Unie à Zorosmin par les nœuds d'hyménée,
Vozéide à la cour vivoit infortunée;
La naissance d'un fils, doux objet de mes vœux,

Flatta bientôt l'amour d'un monarque orgueilleux;
C'étoit cet Azaman..... Ciel ! quand tu l'as fait naître,
Avois-tu donc prévu tout ce qu'il devoit être?
Ce ciel, six ans après, me donne un second fils.
Fatal présent, hélas ! Insensible à ses cris,
Zorosmin, oubliant le tendre nom de père,
Sacrifia ce fils à la grandeur d'un frère :
Je n'obtins qu'en pleurant qu'on lui laissât le jour.
Fugitif en naissant, nourri loin de la cour;
Élevé, par pitié, sous un nom que j'ignore.....
Dieux ! je ne me plains pas, pourvu qu'il vive encore.
Enfin pendant douze ans, pleurant, mais en secret,
Loin d'un objet chéri je vivois à regret,
Lorsque de Zorosmin la bonté criminelle
Me permit de le voir; mais quelle loi cruelle,
Pour prix de cette grâce, il voulut m'imposer !
Il falloit voir mon fils, et ne pas l'embrasser;
L'entendre, lui parler, étoit pour nous un crime
Dont cet être innocent fût devenu victime.
Je m'armai de courage et promis d'obéir;
J'engageai la nature à ne se point trahir.....
Je le vis..... Quel moment, ô ciel, pour ma tendresse !
Mes yeux avec plaisir contemploient sa jeunesse;
Mon cœur voloit vers lui : je sentois que ma main
S'approchoit de la sienne, et s'arrêtoit soudain.
Déjà pour lui parler ma bouche étoit ouverte :
Sa mère, en l'embrassant, alloit causer sa perte.....
Le ciel nous secourut : on nous sépare, hélas !

Je crus qu'en s'éloignant il me tendoit les bras ;
Je lui tendis les miens : ma voix foible et tremblante
Ne pouvoit s'échapper de ma bouche expirante ;
Je voulus le nommer ; mais ô soins superflus !
Quand je criai, mon fils, il ne m'entendoit plus.
Il disparoît enfin ; et moi, triste, éplorée,
En butte aux vains regards d'une cour abhorrée,
J'y revins ; et dès-lors l'excès de mon malheur
Sur le trône avec moi fit asseoir la douleur.

FÉLIME.

Pourquoi de cet objet aujourd'hui plus frappée.....

VOZÉIDE.

D'un triste souvenir toujours préoccupée,
J'ai souvent, malgré moi, dans l'ombre de la nuit,
Retrouvé ce tourment dont l'horreur me poursuit ;
Mais un songe effrayant, long-temps avant l'aurore,
Sous des traits plus cruels me l'a fait voir encôre.
J'ai rencontré mon fils dans ce même palais ;
Il sembloit fuir un monstre, entouré de forfaits.
Azaman à ses pieds poussant un long murmure,
En rejetant le crime, imploroit la nature :
Surpris de se revoir, ils s'embrassoient tous deux :
Je me lève aussitôt ; je m'avance vers eux ;
Quand la foudre en éclats ramenant la lumière,
De mille affreux objets remplit mon ame entière ;
Je distinguois à peine, et mon œil égaré
Croit avoir cependant reconnu Zoaré.
Elle avoit à la main le glaive parricide ;

Des serpens se dressoient sur son front homicide;
Et fuyant de son sein, qui leur faisoit horreur,
Rallumoient en sifflant sa haine et sa fureur.....
Tandis que d'assassins une escorte cruelle
Venoit prendre son ordre, et frémissoit près d'elle.
Déjà je m'élançois pour lui percer le flanc,
Pour lui redemander les vertus d'Azaman.
Soudain j'entends un cri : tout s'agite, tout tremble,
Tout fuit au même instant et s'engloutit ensemble;
Je reste seule.

FÉLIME.

O ciel !

VOZÉIDE.

Juge de mes terreurs;
J'avois cru que le jour, dissipant ces horreurs,
Écarteroit du moins une importune image;
Elle me suit par-tout, Félime : le carnage,
Mille auspices affreux semblent m'environner.....
O ciel ! à mon malheur veux-tu m'abandonner?
Cet Azaman sur-tout, ce fils, que j'aime encore,
Esclave couronné d'un objet que j'abhorre,
Effraie à chaque instant mon esprit et mes yeux.
Quel châtiment nouveau lui gardez-vous, grands dieux !
Aveuglé par l'amour, il tomba dans l'abîme.
J'ai supporté mon sort; mais j'ai pleuré son crime.
Votre mère, ô mes fils! vous a perdus tous deux :
L'un s'est rendu coupable, et l'autre est malheureux.

SCÈNE II.

VOZÉIDE, FÉLIME, MÉROÈS.

VOZÉIDE.

Approche, Méroès, esclave magnanime,
Digne d'un plus haut rang par ta vertu sublime.
Lorsque tu viens ici partager ma douleur,
Je ne puis m'acquitter; et c'est-là mon malheur :
Mais je n'ai, pour répondre à tant de bienfaisance,
Que les stériles vœux de ma reconnoissance.

MÉROÈS.

Seule elle me suffit; je n'ai point d'autre espoir :
Méroès est heureux de remplir son devoir.
Je ne veux, quand je puis secourir l'innocence,
Que le ciel pour témoin, mon cœur pour récompense;
Ou si l'on doit un prix à mes foibles bienfaits,
Recevez-les toujours; ne m'en parlez jamais.

VOZÉIDE.

Ne t'en parler jamais ! moi ! dans mon sort funeste,
Laisse-moi ce plaisir; c'est le seul qui me reste.

MÉROÈS.

Ah ! ce sort plus long-temps ne peut rester caché.
Peut-être de nos pleurs le ciel est-il touché;
Peut-être approchons-nous de l'heureuse journée
Qui doit changer l'horreur de votre destinée.

VOZÉIDE.

Azaman a-t-il donc.....

MÉROÈS.

Instruit qu'en ce séjour
Un être malheureux se déroboit au jour,
Il veut s'en assurer : sa bonté prévoyante
Lui tend, sans le connoître, une main bienfaisante;
Et, déjà par son ordre introduit dans ces lieux,
Bémessar à l'instant va paroître à vos yeux.

VOZÉIDE.

De cet ordre imprévu que faut-il que je pense?

MÉROÈS.

Madame, en Bémessar mettez votre espérance.
Il est, vous le savez, sensible, vertueux,
Ministre bienfaisant et guerrier généreux,
Chéri de tout l'empire, ainsi que de son maître;
Aimant l'infortuné, l'ayant été peut-être.
C'est un de ces cœurs vrais, envoyés quelquefois
Pour le bonheur du peuple et pour celui des rois.
Mais on vient: le voici.....

SCÈNE III.

VOZÉIDE, FÉLIME sur le devant de la scène.
BÉMESSAR qui reste seul quelque temps au milieu du théâtre, MÉROÈS.

BÉMESSAR.

Rassurez-vous, madame:
Bémessar ne vient point pour affliger votre ame.

Un prince bienfaisant, touché de vos douleurs,
Veut savoir le sujet qui fait couler vos pleurs.
Sans crainte auprès de lui le malheur peut paroître :
C'est pour le soulager qu'il cherche à le connoître ;
Et, lorsque sur ses pas la gloire vient s'offrir,
Il ne peut être heureux, s'il vous laisse souffrir.

VOZÉIDE

Justes dieux ! quelle voix est vers moi parvenue !
Ses accens m'ont touchée, et mon ame est émue.
Malgré moi, j'en ressens et j'en aime l'erreur.
Oui, tel fut autrefois le trouble de mon cœur,
Lorsque dans les déserts où languit sa jeunesse,
Je reconnus ce fils que pleuroit ma tendresse.

BÉMESSAR.

Vous craignez de répondre, et semblez vous cacher :
A cette douleur sombre il faut vous arracher.....

VOZÉIDE *le regardant.*

Seigneur, si vous saviez...... Félime !

FÉLIME.

Eh quoi ! madame.

VOZÉIDE.

La joie a suspendu les forces de mon ame :
C'est lui.....

FÉLIME.

Qui ?

BÉMESSAR *s'avançant sur le devant de la scène.*

Ménagez des momens précieux.

VOZÉIDE le regardant fixement.

La majesté des rois est peinte dans ses yeux;
Tout annonce le sang dont le ciel l'a fait naître.

BÉMESSAR.

Qu'ai-je entendu ! votre œil semble me reconnoître.
Devant un étranger qui peut vous attendrir?
Moi-même, lorsqu'ici je viens vous secourir,
Je sens que ce n'est point la pitié qui m'amène;
D'un autre sentiment je me défends à peine.
J'ai vu, j'ai consolé plus d'un infortuné;
Jamais trouble pareil ne m'avoit étonné.
Oui, prêt à vous aimer, déjà je vous révère;
Mon cœur tremble, et me dit.....

VOZÉIDE.

Qu'il est près de ta mère.

BÉMESSAR.

Vous !

VOZÉIDE.

Souviens-toi du jour où, conduite vers toi,
Une femme.....

BÉMESSAR.

Inconnue ?

VOZÉIDE.

Oui.

BÉMESSAR.

Je sentis en moi
Un mouvement secret, instinct de mon enfance,
Qui d'un objet chéri m'annonçoit la présence.

Avec quelque plaisir je vis couler ses pleurs;
J'éprouvai le besoin d'apaiser ses douleurs:
Mais on vint m'arracher.....

VOZÉIDE.

La loi la plus cruelle
Nous forçoit au silence.

BÉMESSAR.

Ah ! qu'entends-je! c'est elle :
Je la vois, je ressens le transport le plus doux.

VOZÉIDE.

Jette-toi dans mes bras.

BÉMESSAR *se jetant à ses pieds.*

Je tombe à vos genoux.

VOZÉIDE.

Mon fils, arrose-les des larmes de la joie.
Souvenirs déchirans à qui je fus en proie,
Fuyez; je sens son cœur palpiter sur le mien.
Ah! ne t'éloigne pas : mon bonheur est le tien.
O nature, ô plaisir, ô ravissante ivresse!
Je puis donc sur un fils épuiser ma tendresse.
Dieux, témoins de mes maux, prolongez cet instant!
Je vous pardonne tout, je revois mon enfant.
Viens, à leurs yeux encor, viens embrasser ta mère.

BÉMESSAR.

J'en crois le sentiment qui me parle et m'éclaire;
Mon ame ne peut plus douter de son bonheur.
Ma mère..... Mais, ô ciel! quel est votre malheur?
Un triste souvenir m'accable et m'importune.

Quoi! tandis qu'enrichi des dons de la fortune,
Votre fils à la cour voit ses desirs remplis....

VOZÉIDE.

J'y fus jadis connue....

BÉMESSAR.

A la cour?

VOZÉIDE.

Oui, mon fils.
Mon rang étoit trop haut.

BÉMESSAR.

Ah! venez le reprendre;
Venez.....

VOZÉIDE.

Il n'est plus temps; je n'y dois plus prétendre.

BÉMESSAR.

Venez voir Azaman, jouir de ses bienfaits;
Vous en allez bientôt éprouver les effets :
Il va vous secourir; son ame généreuse
Se plaît à consoler la vertu malheureuse;
Et, prêt à tout quitter pour entendre sa voix,
Le plus grand des humains et le meilleur des rois
Goûte du vrai bonheur la sublime innocence,
Quand il a pu tarir les pleurs de l'indigence.

VOZÉIDE.

Azaman!

BÉMESSAR.

Lui.

VOZÉIDE.

Mon fils!

BÉMESSAR.

Eh quoi! vous frémissez!

VOZÉIDE.

Le cruel!

BÉMESSAR.

Qu'a-t-il fait?

VOZÉIDE.

Je t'en ai dit assez.

BÉMESSAR.

Apprenez-moi....

VOZÉIDE.

C'est lui qu'évite ici ta mère.

BÉMESSAR.

Quel motif?.....

VOZÉIDE.

Sous ses yeux fut massacré ton père.

BÉMESSAR.

Se pourroit-il? ô ciel! ce prince révéré,
Ce roi si vertueux, dans la Perse adoré,
Que je servis... l'ingrat!... que j'aimai trop peut-être,
Seroit un criminel, un assassin, un traître,
Un de ces noirs tyrans par le crime avilis!

VOZÉIDE.

Peut-être à tous ces noms faut-il encor, mon fils,
Ajouter....

BÉMESSAR.

Je frémis.

VOZÉIDE.

Celui de parricide.
Ton père étoit le sien, et tu vois Vozéide.

BÉMESSAR.

Il est mon frère!... Lui!... Je n'ose le nommer :
Ah! qu'il m'en coûtera pour ne le plus aimer!
De ce crime inoui mon ame trop frappée
Par tout autre intérêt ne peut être occupée :
Sur mon malheureux sort je ne demande rien;
Je ne puis que pleurer et frémir sur le sien.

VOZÉIDE.

Son amour l'a perdu : sa facile jeunesse
Servoit de Zoaré la fureur vengeresse,
Et l'a conduit peut-être au dernier des forfaits.
Je m'éveille, et je vois.... Dieux, quels affreux objets!
Foible, pâle, tremblant, d'une main sanguinaire
Il retiroit le glaive en embrassant son père.
Zoaré s'en saisit, le plonge dans mon flanc,
Contemple en paix son crime, et, couverte de sang,
Arrache enfin mon fils à ce spectacle horrible....
Que sert de t'affliger par un récit terrible?
Zorosmin expira; j'étois près de mourir,
Quand Méroès me vit, et vint me secourir.
De Zoaré sur-tout redoutant la colère,
Dans ces lieux retirés il cacha ma misère.
J'avois encor, mon fils, le poignard assassin :

A peine avec effort on l'ôta de mon sein :
Il sembloit qu'en sortant des flancs de la victime,
Ce glaive regrettât d'avoir manqué son crime.
Je le garde avec soin ; il est toujours sanglant ;
Et depuis que je vois que le foible Azaman
A punir Zoaré ne sauroit se résoudre,
Je le présente aux dieux pour arracher la foudre.
Voilà, cher Bémessar, voilà quel est mon sort.
Tu frémis..... C'est ici que j'attendois la mort ;
Et que, si près de toi, ta mère infortunée
D'un fils qu'elle pleuroit se croyoit éloignée ;
Lorsqu'à ses pleurs enfin le ciel compatissant
Me permet de mourir au moins en t'embrassant.

BÉMESSAR *s'éloignant d'elle.*

Arrêtez. Ah ! ces mots, si doux, si pleins de charmes,
Retenez-les ; je suis indigne de vos larmes.

VOZÉIDE.

Qu'entends-je ?

BÉMESSAR.

Il est trop vrai.

VOZÉIDE.

Parle ; eh bien !

BÉMESSAR.

Je ne puis.

VOZÉIDE.

Ton juge est dans mon cœur : dois-tu trembler, mon fils ?

BÉMESSAR.

Non, je ne tremble pas ; mais je rougis, ma mère.

Pardonnez à mon âge un crime involontaire :
Il est bien expié dans ces momens affreux.
Zoaré.....

VOZÉIDE.

Qu'as-tu dit ?

BÉMESSAR.

Ah ! lisez dans mes yeux ;
Voyez l'amour qui fuit et fait place à la honte.
A s'enflammer, hélas ! mon ame fut trop prompte.
Dans cet âge où le monde est encor peu connu,
Dès qu'on voit la beauté, l'on croit à sa vertu.
Par cette douce erreur je me laissai surprendre ;
Je l'abjure à vos pieds : à l'amour le plus tendre,
A ce premier penchant va succéder l'horreur....
Puis-je lui pardonner ? elle a trompé mon cœur.

VOZÉIDE.

Le repentir, mon fils, a surpassé ton crime.
Ah ! dans une ame vraie il est toujours sublime.

BÉMESSAR.

Ce mot pour Azaman me rassure aujourd'hui.
Il arrive à l'instant ; je cours auprès de lui :
Il saura que le ciel lui rend enfin sa mère ;
Et, quant à Zoaré.....

MÉROÈS.

Seigneur, qu'allez-vous faire ?
Craignez plus que jamais son dangereux pouvoir ;
Nous le connoissons trop. Azaman va la voir :
Redoutez ce moment ; aux coups de la perfide

N'exposez pas vos jours et ceux de Vozéide.

BÉMESSAR.

Que m'importent mes jours? il faut sauver les siens.

MÉROÈS.

Vous vous perdez tous deux.

BÉMESSAR.

Ses malheurs sont les miens;
Je veux les partager.

MÉROÈS.

Les augmenter peut-être.

VOZÉIDE.

Regarde quel danger un seul mot fera naître.
Pour la première fois je redoute la mort:
L'appeler vainement, tel fut long-temps mon sort;
Mais quand ta main, mon fils, peut essuyer mes larmes,
La douleur et la vie ont pour moi quelques charmes:
Ne va pas m'en priver: tu vis; je te revoi;
Mes jours dès cet instant sont plus sacrés pour moi.

BÉMESSAR.

Je cède à vos conseils, et j'aime à les entendre.
Hélas! toujours privé d'un sentiment si tendre,
Lorsqu'un moment heureux le fait naître en mon cœur,
On peut me pardonner d'en trop suivre l'ardeur.
Au milieu de la cour, mon ame solitaire
Envioit bien souvent, et cherchoit sur la terre
Ces noms consolateurs, qui, pour l'humanité,
Sont le plus grand bienfait de la divinité;
Noms sacrés, les premiers qu'en la plus tendre enfance

D'un ton intéressant prononce l'innocence,
Je les retrouve enfin; et, sensible à mes vœux,
En vous rendant à moi, le ciel me rend heureux.
(A Méroès.)
Toi, qui de Vozéide as conservé la vie,
Je la mets en tes mains, et je te la confie:
Veille sur ce dépôt, il est digne de toi.
Cher Méroès, je sors tranquille sur ta foi.
Bientôt dans ce palais Azaman va paroître;
Je veux l'aller trouver, lui parler, et peut-être
Le remords par ma voix ébranlera son cœur.

VOZÉIDE.

Ah! ne l'irrite pas, ménage son malheur;
Le reproche a souvent réveillé la colère.

BÉMESSAR.

Le soin de vous sauver me conduit et m'éclaire:
Je lirai dans son ame, et j'en aurai pitié;
La nature viendra secourir l'amitié.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZAMAN, ELTÉNORE, GRAND PRÊTRE, PRÊTRES, PLUSIEURS CHEFS DU PEUPLE, PEUPLE, QUATRE ESCLAVES portant deux coffres.

UN CHEF DU PEUPLE.

Dieux puissans ! conservez votre plus bel ouvrage :
Un prince juste et bon, la gloire de notre âge,
Le modèle des rois, l'exemple des guerriers.

LE GRAND PRÊTRE.

Astre brillant du jour, respecte ses lauriers,
Et permets qu'aux Persans la race qui doit naître
Puisse long-temps encore envier un tel maître !

UN AUTRE CHEF DU PEUPLE.

Père de la patrie, avez-vous entendu
Le sénat vous donner ce nom qui vous est dû ?
Acceptez-le : jamais cette assemblée auguste
Ne s'immortalisa par un décret plus juste.

LE GRAND PRÊTRE.

Regardez-nous ; voyez le bonheur des mortels,
Au fond de tous les cœurs, vous dresser des autels.

Grand prince, jouissez de cette douce image :
Les dieux ne seront point jaloux de cet hommage ;
En élevant vers eux des yeux reconnoissans,
Nous leur offrons, seigneur, vos vertus pour encens.

LE DEUXIÈME CHEF DU PEUPLE,
en montrant les deux coffres portés par quatre esclaves.

Recevez ces trésors, que d'un peuple fidèle
Amassa librement l'inépuisable zèle.
Il vous doit sa richesse et sa félicité :
C'est le fruit de vos soins qui vous est présenté.

AZAMAN.

Prêtres et citoyens, qui me faites entendre
Jusqu'où vont les élans de l'amour le plus tendre,
Mon devoir est rempli si vous êtes heureux ;
Et fier de gouverner un peuple généreux,
A des transports si vrais Azaman s'abandonne.
Quant à ce nom sacré que le sénat me donne,
Et que chacun de vous me presse d'accepter,
Avant de l'obtenir, je veux le mériter.

(Au second chef du peuple.)

De ce libre tribut je sens tout l'avantage ;
Mais si je le reçois, j'en dois changer l'usage.
L'Euphrate impétueux vient de se déborder :
Il inonde les champs qu'il devoit féconder ;
Il roule devant lui la mort et le ravage :
L'habitant, obligé de fuir loin du rivage,
Déplore, en s'éloignant, ses moissons, ses travaux,
Sans espoir de secours engloutis sous les eaux.

Allez : que ces trésors, présens de l'abondance,
Servent à soulager les maux de l'indigence.
Cet or est à l'État, je le sais; et pour moi,
Je ne veux que l'honneur d'en ennoblir l'emploi.
Tous ces infortunés vont vous devoir la vie.
Allez : à votre sort je dois porter envie.
(Tout le monde sort : Azaman reste seul avec Elténore.)

SCÈNE II.

AZAMAN, ELTÉNORE.

ELTÉNORE.

Tels sont les vrais plaisirs qu'un monarque adoré
Goûte au sein des grandeurs dont il est entouré.
Chacun de vos sujets, bénissant votre empire,
Répand autour de vous le bonheur qu'il respire.
Les bienfaits d'un grand prince échappés de ses mains,
Y reviennent chargés de l'amour des humains.
Mais de tous vos Persans la naïve alégresse
Auroit bientôt, seigneur, fait place à la tristesse,
Si ces murs, à leurs yeux dévoilant vos secrets,
Leur montroient Azaman dévoré de regrets,
Sombre, agité, pensif, et dans la solitude
Nourrissant les tourmens de son inquiétude.
S'ils savoient........

AZAMAN.

Elténore, arrête : que dis-tu?
En voyant ses sujets, ton roi moins abattu

Semble se ranimer et partager leur joie;
Sensible à leur amour, son ame se déploie.
Environné d'enfans, que seul il rend heureux,
Leur père croit renaître et jouir avec eux.
Mais parmi les honneurs qu'on s'empresse à me rendre,
Lorsqu'une voix secrète en moi se fait entendre,
Et me dit : « De quel droit, de quel front oses-tu
» Recevoir un encens qu'on offre à la vertu ? »
Alors en ce palais la douleur me rappelle;
Azaman, loin des siens, reste seul avec elle,
Et trouve un ennemi.....

ELTÉNORE.

Que dites-vous, seigneur ?
Un ennemi ! Pour vous, quel seroit-il ?

AZAMAN.

Mon cœur.
Oui, c'est-là que des dieux la terrible vengeance
Voulut par le remords remplacer l'innocence.

ELTÉNORE.

Le remords ! ah ! seigneur, est-il donc fait pour vous ?
Vous n'avez pas des dieux mérité le courroux.
De leurs dons les plus beaux assemblage céleste,
Surmontez cette horreur et ce trouble funeste :
En inspirant l'amour, doit-on sentir l'effroi ?

AZAMAN.

Depuis long-temps, ami, je le traîne avec moi :
Je voulois, tu le vois, le cacher à toi-même;
Je trompois les regards du ministre que j'aime;

Et l'unique témoin de mes tristes accès
N'en connoît pas la cause, et n'en sait pas l'excès.
Mais tout à mon retour m'accable et me déchire.....
Mon peuple et ses transports; l'insurmontable empire
D'un feu toujours brûlant; les pleurs de Zoaré
Demandant un hymen jusqu'ici différé.....

ELTÉNORE.

Pour l'accomplir enfin que pouvez-vous attendre?
Où trouver une amante et plus belle et plus tendre?
Devez-vous l'espérer, sur-tout depuis ce jour
Qui prouva son courage autant que son amour?
Votre absence, seigneur, et la ville en alarmes,
Tout des séditieux favorisoit les armes:
Zoaré paroît seule, et d'un front menaçant:
« Respectez votre roi, mon maître et mon amant. »
Leur fureur à ces mots paroissant ralentie:
« Où sont-ils les auteurs de ce complot impie?
» Livrez-les moi. » Soudain, tous ces chefs effrayés
Sont par le peuple même immolés à ses pieds;
Tandis que Zoaré, commandant à l'orage,
Avec tranquillité contemploit son ouvrage.
Vous ne m'écoutez pas: une morne terreur
Occupe tous vos sens.

AZAMAN *montrant le palais.*

Dans ce séjour d'horreur
A régné Zorosmin.

ELTÉNORE.

Eh bien!

AZAMAN.

C'étoit mon père.

ELTÉNORE.

De quel ressouvenir?....

AZAMAN.

Vozéide!.... Ah ! ma mère,
Qu'est devenu le temps où, sensible à mes cris,
Votre amour vous jetoit entre les bras d'un fils?
Elténore, c'est-là qu'une main meurtrière
A fait frémir le trône et la nature entière.

ELTÉNORE.

Éloignez.....

AZAMAN.

Sur ces murs, tiens, le crime est tracé.

(Il s'approche du mur, et recule en disant:)

C'est leur sang; c'est le mien..... il n'est point effacé.

ELTÉNORE.

Seigneur.....

AZAMAN arr tant Elténore.

Vois sous tes pas ces marques manifestes.
Arrête; il faut du moins en respecter les restes.

ELTÉNORE.

Ne portez pas plus loin d'inutiles regrets:
Pourquoi vous occuper de ces tristes objets?
L'auteur de l'attentat eut l'art de disparoître:
Je le cherchai par-tout, mais vainement; le traître
Échappe à la vengeance, et nous est inconnu.

AZAMAN.

Tu ne le connois pas?

ELTÉNORE.

Le temps n'est pas venu.
Mais, seigneur, quelque jour on saura tout sans doute :
Lui-même, dans son cœur, lui-même le redoute ;
Il tremble, et tôt ou tard ses crimes découverts
Du bruit de son trépas rempliront l'univers.
La justice des dieux, qui souvent paroît lente,
Quand elle frappe enfin, en est plus éclatante.

AZAMAN.

Et pourquoi de ce soin m'ont-ils voulu charger?
Faut-il donc?.... Mais on vient.

SCÈNE III.

AZAMAN, BÉMESSAR, ELTÉNORE.

AZAMAN.

Vertueux étranger,
Rare présent du ciel, toi qui dois toujours être
Le soutien de mon trône et l'ami de ton maître,
A mes ordres secrets, parle, as-tu satisfait?

BÉMESSAR.

Seigneur, ils sont remplis ; et j'ai su qu'en effet,
Dans un des souterrains de ces vastes enceintes,
Une femme a porté ses larmes et ses plaintes ;
Elle souffre en silence ; et son destin cruel,

Ignoré des humains, n'est connu que du ciel.
Deux êtres bienfaisans partagent seuls sa peine :
Sans Meroès, l'un d'eux, ma recherche étoit vaine.
Il a guidé mes pas : c'est lui dont les secours
De cette infortunée ont prolongé les jours.

AZAMAN.

Eh ! qui donc l'empêchoit de se faire connoître ?
Pourquoi cacher son sort ? Elle ignore peut-être
Que le mortel qui souffre a sur moi plus de droits,
Et qu'en tout temps mon ame est ouverte à sa voix !

BÉMESSAR.

Pour adoucir ses maux, la juste renommée
Du bruit de vos vertus l'a souvent informée.

AZAMAN.

De ces foibles vertus quels seront les effets,
Si toujours le malheur échappe à mes bienfaits ;
Si, lorsqu'à le chercher je mets mon bien suprême,
Il ne vient quelquefois se présenter lui-même ?
Apprends-lui, Bémessar, à connoître son roi.
Mais que t'a-t-elle dit ?

BÉMESSAR.

Hélas ! épargnez-moi.....

AZAMAN.

Je le veux.

BÉMESSAR.

J'obéis ; seigneur, elle étoit mère ;
D'un fils jeune et coupable elle a fui la colère ;
Et depuis cet instant elle a jusqu'aujourd'hui

Pleuré ce fils ingrat, et fait des vœux pour lui.

AZAMAN.

Il vit et l'abandonne?

BÉMESSAR.

Oui, seigneur, il respire,
Et quand de tous côtés il voit un grand empire
Célébrer ses bienfaits, sa vertu, sa douceur,
Il ne peut sans frémir regarder dans son cœur.

AZAMAN.

(A part.) (Haut.)
Grands dieux! qu'il doit souffrir!... On ignore son crime?

BÉMESSAR.

Il est vrai.

AZAMAN.

Mais au moins, tu connois la victime.
Nomme-moi.

BÉMESSAR.

Je ne puis.

AMAZAN.

Je veux que, dans ce jour,
Pour m'apprendre son sort, elle vienne à ma cour.

BÉMESSAR.

Jadis de Vozéide elle y vit les alarmes;
Ce fut elle, seigneur, qui recueillit ses larmes,
Lorsque son second fils en naissant condamné,
Par le fier Zorosmin fut à peine épargné.

AZAMAN.

Qu'entends-je? De mon frère elle a vu la naissance!

Si de son sort au moins elle avoit connoissance!...
Si je pouvois savoir quel climat étranger
Cache à mes yeux!.... Va donc, je veux l'interroger.

BÉMESSAR.

Elle alloit sur mes pas sortir de sa retraite;
Mais, prête à la quitter, une crainte secrète
La retient......

AZAMAN.

Eh! pourquoi? Qu'a-t-elle à redouter?
Quand je lui tends la main, qui peut l'épouvanter?

BÉMESSAR.

Elle craint (pardonnez, je déplairai peut-être),
Elle craint un objet qu'elle dit bien connoître,
Qu'elle a peint devant moi des plus noires couleurs;
La cause, l'artisan de toutes ses douleurs,
Qui d'un fils trop facile égara la jeunesse,
Par un charme trompeur séduisit sa foiblesse,
Et, maîtresse d'un cœur qu'il falloit aveugler,
Vint........

SCÈNE IV.

AZAMAN, BÉMESSAR, ELTÉNORE, AMÉNAS.

AMÉNAS au roi.

Zoaré, seigneur, demande à vous parler.

BÉMESSAR.

Zoaré!

AMÉNAS.

De son roi trop long-temps séparée,

Son ame par vous seul peut être rassurée.

AZAMAN avec effort.

Je ne la verrai point........ Va lui dire, Aménas,
Que je ne puis........

AMÉNAS.

Seigneur, elle suivoit mes pas,
Et bientôt devant vous.......

AZAMAN à part.

Grands dieux! que dois-je faire?

(Aménas sort.)

SCÈNE V.

AZAMAN, BÉMESSAR, ELTÉNORE.

AZAMAN à Bémessar.

Va jusqu'en sa prison consoler une mère.
Dès ce soir, plus tranquille et libre de tous soins,
Je veux dans mon palais lui parler sans témoins.

(Bémessar s'éloigne.)

AZAMAN.

(A part.) (Haut, rappelant Bémessar.)

Je ne sais quel rapport...... Cher Bémessar, écoute :
Il est de ces momens (tu l'as dû voir sans doute)
Où l'homme que l'on croit le plus près du bonheur,
Ne peut suffire aux maux qui pèsent sur son cœur.
Sur-tout si la douleur, trahissant ma pensée,
T'a laissé voir mon ame, et quels traits l'ont blessée,

Oublie en cet instant qu'Azaman fut ton roi;
Mais épargne un ami qui pleure auprès de toi.

SCÈNE VI.

AZAMAN, ELTÉNORE.

AZAMAN.

Et toi, qui fus ici témoin de ma foiblesse,
A mes sujets au moins cache bien ma tristesse :
Quel que soit le chagrin dont je suis dévoré,
Mon malheur est moins grand, tant qu'il est ignoré.
Adieu : sors, laisse-moi.

SCÈNE VII.

AZAMAN seul.

L'on approche; c'est elle.
Apprenez-moi, grands dieux! à braver la cruelle :
Otez-moi mon amour, ôtez-lui ses attraits ;
Sans cesse à mes regards retracez ses forfaits;
Et soutenant un cœur que ses yeux vont combattre,
Empêchez, dieux puissans! qu'il ne se laisse abattre.

SCÈNE VIII.

AZAMAN, ZOARÉ.

ZOARÉ.

Ils sont passés enfin ces jours de la douleur;
Enfin, après un an, il m'est permis, seigneur,

De contempler un roi, couronné par la gloire,
Qui fait marcher la paix auprès de la victoire,
Et, changeant les vaincus en sujets plus soumis,
Règne en père adoré sur des enfans soumis.
Pardonnez si ma bouche ose, en votre présence,
Célébrer des vertus que peut-être j'offense :
Mais, seigneur, mais pour moi c'est un si doux plaisir
De voir un peuple heureux vous aimer, vous bénir!
Ces fêtes, cette joie, et ces chants d'alégresse,
En la justifiant, augmentent ma tendresse :
Tout m'imite aujourd'hui, tout a pour vous mes yeux;
J'avouerois mon amour à la face des dieux.
Oui, j'ose en être fière (excusez ma franchise);
La Perse le partage, et le ciel l'autorise.

AZAMAN.

Le ciel! Qu'avez-vous dit, impie? Osez-vous bien?....
Il sera quelque jour votre juge et le mien.

ZOARÉ.

Ah ! ce juge déjà peut lire dans mon ame;
Il sait tous les tourmens que m'a causés ma flamme.
Puissé-je à l'instant même éprouver sa fureur,
Si le seul Azaman n'occupe tout mon cœur!
Pendant la guerre, hélas ! ma vive impatience
Accusoit les rigueurs d'une trop longue absence.
Oui : Zoaré souvent maudissoit un danger
Qu'avec vous son amour ne pouvoit partager;
Le silence des nuits redoubloit mes alarmes ;
Je m'éveillois alors, je répandois des larmes;

J'appelois à grands cris le jour et mon amant:
Le jour seul revenoit, et jamais Azaman.

AZAMAN, à part.

Qu'entends-je !

ZOARÉ s'apercevant de son trouble.

Un seul espoir soutenoit ma foiblesse.
Tout éloigné qu'il est, je connois sa tendresse,
(Me disois-je à moi-même); il m'aime, je le croi :
Si je souffre, peut-être il souffre autant que moi.
Pour rejoindre deux cœurs séparés par l'absence,
L'amour sait en tous lieux rapprocher la distance.

AZAMAN.

Où suis-je ! ô doux accens ! ô séduisante voix !
Foible, troublé, je crains de rentrer sous ses lois;
J'évite ses regards : je ne puis davantage;
Et déjà cet effort a lassé mon courage.

ZOARÉ.

Mais dans quel trouble, hélas ! vous retrouvé-je ici ?
Vous détournez de moi votre front obscurci.
Suis-je pour Azaman un objet d'épouvante?
Quels secrets pouvez-vous cacher à votre amante ?

AZAMAN, avec effort.

Vous le saurez. Allez.

ZOARÉ.

Mais du moins.....

AZAMAN.

Laissez-moi.

ZOARÉ.

Seigneur.....

AZAMAN.

Obéissez, madame, à votre roi.

ZOARÉ.

Oui, vous l'êtes, seigneur; ce titre fait ma gloire;
Mais, d'après vos sermens, pardonnez; j'osai croire
Que Zoaré pouvoit sans crime, auprès de vous,
Révérer un monarque et chérir un époux.

AZAMAN.

Moi! votre époux! quel nom? Peux-tu bien.... ah! perfide,
N'espère plus séduire un cœur foible et timide.

ZOARÉ.

Votre bouche vingt fois daigna m'en assurer;
Et quand l'amour promet, l'amour peut espérer.

AZAMAN.

Il est vrai, je t'aimai; dans ce moment peut-être
Le trouble de mes sens le fait assez connoître:
La nature, le ciel me dit de te haïr.
Et, malgré moi, je cherche à leur désobéir.
Mais former avec toi le saint nœud d'hyménée,
Mais aux plus noirs forfaits joindre ma destinée,
Mais par cette union couronner tous les tiens,
Profaner la nature et souiller ses liens:
Tu ne l'as pas pensé; je ne le puis, cruelle.
Eh! dans quels lieux, dis-moi, notre main criminelle
Iroit-elle, à l'aspect du ministre des cieux,
D'un horrible serment prendre à témoin les dieux?

Dans leurs temples sacrés?.... crois-tu que leur puissance
Veuille des assassins supporter la présence?
Pourrois-tu, sans pâlir, voir l'autel indigné
Soulever sous nos pas le marbre profané;
Répondre, en frémissant, à nos vœux homicides,
Nous promettre à tous deux des enfans parricides,
S'embraser à nos yeux, et l'hyménée enfin
Consacrer notre amour un poignard à la main?
Sera-ce en ce palais.... où le sang de mon père,
En coulant sous tes coups, rejaillit sur ma mère;
Où, depuis cette nuit, je traîne avec terreur,
D'un remords déchirant l'insurmontable horreur;
Où, toujours poursuivi par un cri lamentable,
Je vois à mon réveil ce spectre épouvantable
Qui, sur mon cœur rongé, s'acharne en rugissant,
Qui te retrouveroit dans les bras d'Azaman,
Et feroit succéder, près d'un couple barbare,
Aux flambeaux de l'hymen les flammes du Ténare?
Si contre tant d'horreurs ton cœur peut s'affermir,
Le mien ne peut encore y penser sans frémir:
Ta présence, en un mot, redouble mon supplice :
Prouve-moi ta tendresse, en fuyant ton complice.

ZOARÉ.

Le crime qu'Azaman me reproche en ce jour,
Ne fut-il pas, ingrat, le crime de l'amour?
L'amour égara seul et trompa mon courage;
Je ne sus que t'aimer, le reste est son ouvrage.

AZAMAN, hors de lui.

Peux-tu donc me parler d'un forfait odieux?
Tu m'irrites enfin : éperdu, furieux.....

(Lui montrant son épée.)

Vois ce fer; vois ma rage.... Eh bien! rends-moi mon père;
Rends-moi les tendres soins, l'amitié de ma mère;
Le dernier des humains et tout être animé,
Par l'auteur de ses jours a besoin d'être aimé.
Tu te tais. Fuis, te dis-je; ou crains que la nature
Ne lave dans ton sang ton crime et son injure.

ZOARÉ.

Dans mon sang!

AZAMAN.

Tout me dit qu'en te perçant le cœur,

(Il met la main sur son épée.)

Mes remords satisfaits calmeroient ma fureur.

ZOARÉ.

Si je croyois!... Mon sort est trop digne d'envie.
Quoi! pour votre bonheur il ne faut que ma vie.
N'hésitez pas; frappez Zoaré, qui souvent,
Dans des instans plus doux, consola son amant;
Qui ne vouloit pour prix de l'amour le plus tendre,
Que le droit de le voir, le plaisir de l'entendre;
Et qui, jusqu'au tombeau prête à le secourir,
Eut enfin pour lui seul la gloire de mourir.

AZAMAN, à part.

De mourir! non, jamais.

ZOARÉ.

Quand Zoaré t'implore,
Ton bras à la frapper balanceroit encore!
Pour la dernière fois, un poignard..... ou ton cœur.
Va, ma main peut sans toi terminer mon malheur.
Donne ce fer.

(Elle veut lui prendre son épée.)

AZAMAN.

Cruelle, ah! qu'oses-tu me dire?
Ma force est épuisée, à peine je respire.....
Dieux justes! qui donnez..... qui rendez la vertu,
Secourez le remords, quand il a combattu.

ZOARÉ.

Non, je respecterai jusqu'à votre foiblesse:
Loin de vous un désert va cacher ma tristesse.
Si pourtant les regards du plus puissant des rois
Daignent sur Zoaré retomber quelquefois,
Dites (en quelque lieu, seigneur, que je puisse être):
« Elle entend mes soupirs; elle y répond peut-être,
» Et, peut-être avec moi partageant mes douleurs,
» Aux pleurs que je répands elle mêle ses pleurs. »

(Elle s'éloigne, en regardant attentivement le roi.)

AZAMAN sans la regarder.

Zoaré!

ZOARÉ.

C'en est fait.

AZAMAN.

En quels lieux vas-tu vivre?

ZOARÉ.

Épargne au moins l'amour, si tu ne peux le suivre.

AZAMAN se retournant vers elle.

Eh quoi ! toi-même aussi tu veux donc me quitter ?

ZOARÉ.

Ah ! tu vois qu'un seul mot suffit pour m'arrêter.

(Elle revient.)

Je reviens à tes pieds pour essuyer tes larmes :
De cet emploi si doux veux-tu m'ôter les charmes ?
Regarde Zoaré ; tourne sur moi les yeux.

AZAMAN la serrant dans ses bras.

Chère amante !

(Il la repousse avec horreur, et dit :)

Que fais-je ? où fuirai-je ? grands dieux !
Pour ranimer du moins ma mourante colère,
Offrez-moi, dieux vengeurs ! l'image de mon père ?

ZOARÉ.

Où vas-tu t'égarer ?

AZAMAN.

Je l'entends : une voix
Souterraine et lugubre..... Oui, c'est lui ; je le vois :
Eh bien ! pour me punir ta main est-elle prête ?

ZOARÉ.

Ciel !

AZAMAN.

Approche : à tes coups je viens livrer ma tête.

ZOARÉ.

Quelles vaines terreurs ?....

AZAMAN.

Ah ! finis mes tourmens ;
Écrase-moi, mon père, en ces affreux momens ;
Tourne sur moi ce fer, dont une femme impie
Voulut armer mon bras pour t'arracher la vie.
Trop long-temps dans mon cœur j'ai porté mon bourreau ;
A ce cœur expirant ouvre donc un tombeau.
Que vois-je ? c'est le tien.... Ne m'y fais pas descendre ;
Tes manes irrités rejetteroient ma cendre.

ZOARÉ.

Calmez donc.....

AZAMAN.

Justes dieux, témoins de ma fureur,
Si les enfers encor, sans en frémir d'horreur,
Osent me recevoir au fond de leurs abîmes,
Entr'ouvrez-les enfin pour engloutir nos crimes !
On ne me répond pas..... Ah ! sans doute, grands dieux !
La voix du criminel ne va pas jusqu'aux cieux.

ZOARÉ.

Eh ! seigneur, apprenez.....

AZAMAN.

Devant moi, qui s'avance ?
Sa voix, ses yeux, ses traits annoncent la vengeance ;
Elle est teinte de sang.... Son souffle destructeur
Répand un air de feu qui dessèche mon cœur.....
Terrible déité.....

(Il s'approche d'elle et se met à genoux.)

Viens ; c'est toi que j'implore.

Le ciel est sourd pour moi ; veux-tu m'entendre encore ?

ZOARÉ.

Cher Azaman !

AZAMAN.

La mort !

ZOARÉ.

Daigne écouter.....

AZAMAN.

La mort !

ZOARÉ.

C'est moi, c'est Zoaré, qui partage ton sort.

AZAMAN *se relevant avec horreur.*

Zoaré ! se peut-il ? Quoi ! monstre impitoyable,
Je trouverai par-tout ton aspect effroyable ?....
Laisse-moi.

ZOARÉ.

Je vous suis.

AZAMAN.

Ne crois pas m'arrêter.

ZOARÉ.

Seigneur.....

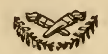
AZAMAN.

Crains mon courroux.

(*Il sort.*)

ZOARÉ *le suivant.*

Je ne puis vous quitter.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOARÉ, AMÉNAS.

ZOARÉ.

C'EN est fait : il m'échappe. En vain avec adresse
J'employai tour-à-tour et l'art et la tendresse.
Rien ne peut le séduire : il craint de succomber;
Il fuit le précipice au moment d'y tomber;
Et mes séductions, que sa vertu surmonte,
Augmentent à-la-fois son triomphe et ma honte.
Mais que sert de me plaindre? est-il temps d'y songer?
Non : je n'ai plus qu'un soin, celui de me venger....
Que cette idée est douce et plaît à mon courage!
Tu braves mes attraits; tu sentiras ma rage.
Azaman, tu verras que, soumis à ma loi,
Ton frère peut encor me servir contre toi.
Va le chercher, va, cours; je l'attends avec peine :
Un instant de retard est si long pour la haine.

(Aménas sort par un côté, pendant que Bémessar entre par l'autre.)

SCÈNE II.

ZOARÉ, BÉMESSAR.

BÉMESSAR *entrant sans voir Zoaré.*

Où trouver Azaman ? je ne sais dans quels lieux
Ce frère infortuné se dérobe à mes yeux.

ZOARÉ.

Je le vois.... seigneur.

BÉMESSAR.

(*Il la regarde et se détourne avec un mouvement d'indignation.*)

Ah!

ZOARÉ.

Quelle horreur imprévue
S'empare de vos sens? Vous détournez la vue?

BÉMESSAR *à part.*

Où suis-je? hélas!

ZOARÉ.

D'où vient un trouble si cruel?

BÉMESSAR.

Laissez-moi, laissez-moi.

ZOARÉ.

Qu'avez-vous dit?

BÉMESSAR *à part.*

O ciel!

ZOARÉ.

La liberté du choix à la fin m'est rendue;

Au refus d'Azaman je m'étois attendue.
De je ne sais quel trouble occupé désormais.....

BÉMESSAR.

(Haut.) (A part.)
Quel trouble!... Dieux vengeurs! souffrirez-vous jamais?...

ZOARÉ.

De mots entrecoupés ce changement rapide,
Cette voix, ces regards....

BÉMESSAR.

Zorosmin.... Vozéide...

ZOARÉ.

Eh bien! seigneur, qu'ont-ils de commun entre nous?

BÉMESSAR hors de lui.

Otez-vous de mes yeux, ou craignez mon courroux.

ZOARÉ.

Moi, vous fuir! Ce discours a droit de me surprendre.
Bémessar, est-ce là ce que je dois attendre?
Est-ce là cet amour.....

BÉMESSAR.

Oses-tu le nommer?
Quand on connoît ton cœur, peut-on encor l'aimer?

ZOARÉ.

Grands dieux! je suis trahie.

BÉMESSAR.

A ta bouche profane
Peux-tu permettre encore un nom qui te condamne?
Redoute-les, ces dieux : crains leur foudre vengeur;
Il gronde sur ta tête; il tonne dans ton cœur.

Sous le faux appareil d'une fermeté feinte,
Tu cherches vainement à déguiser ta crainte.
Souvent, à force d'art, le crime se trahit....
Je vois le tien gravé sur ton front qui pâlit.
Tu frémis en silence; et cet effort pénible
Commence ton supplice et le rend plus horrible.

ZOARÉ.

Moi, trembler! moi, frémir!... Ah! tu me connois mal.
Va, je sais à mon gré maîtriser ton rival.
Oui, ce fut près de lui que j'immolai son père;
Moi-même à mes genoux j'ai fait tomber sa mère;
Et tu peux bien penser qu'après ces attentats
De ton foible courroux je ne frémirai pas.
Aux plus affreux périls long-temps accoutumée,
Je me roidis contre eux, loin d'en être alarmée.
Tremble toi-même, ingrat: sais-tu que, dans ce jour,
Tout va dépendre ici d'un coup d'œil de l'amour?
Que celui qui sur moi n'osa venger son père,
Peut encore à ma haine abandonner.....

BÉMESSAR.

Son frère.
Oui: connois Bémessar.

ZOARÉ.

Je le savois.

BÉMESSAR.

Grands dieux

ZOARÉ.

Crois-tu donc que ton sort ait pu tromper mes yeux?

Crois-tu.....

BÉMESSAR.

Tu le savois, et, faussement cruelle,
Tu m'offrois à l'instant une main criminelle.
Quel étoit ton dessein?

ZOARÉ.

Tu ne peux l'entrevoir?

BÉMESSAR.

Pressentir un forfait n'est pas en mon pouvoir.

ZOARÉ.

Que demandes-tu donc, ame foible et tremblante,
Qui n'oses, en l'aimant, imiter ton amante?
Qui viens depuis deux ans offrir à mes appas
De stériles vertus que je ne connois pas;
Va d'un frère et d'un maître irriter la vengeance :
Puisses-tu près de lui trouver pour récompense
Le poignard dont jadis fut percé Zorosmin,
Lui reprocher son crime, et mourir par sa main!

BÉMESSAR.

Oui, j'y cours : dans son cœur plus sensible et plus tendre,
La nature, à ma voix, pourra se faire entendre.
Tu lui voulus en vain inspirer ta fureur;
Auprès de toi sans doute il n'en voit pas l'horreur :
Mais, loin de ton aspect, il se rendra peut-être
Aux reproches plaintifs du sang qui l'a fait naître.

SCÈNE III.

ZOARÉ, AMÉNAS

entrant avant les trois derniers vers.

AMÉNAS.

Me trompé-je, madame?

ZOARÉ.

Ah! tout est découvert :
Sur le point de régner, un seul moment me perd.
Et qui de mes projets aura donc pu l'instruire?
L'ingrat! déjà peut-être il cherche à les détruire.
L'abîme enfin mugit et s'ouvre sous mes pas;
Le trône, en s'éloignant, me montre le trépas;
Et moi, j'exhale ici mon oisive furie!......
Zoaré, que devient ce superbe génie,
Qui, des plus grands dangers vainqueur toujours heureux,
Semble, en se déployant, s'agrandir avec eux,
Trouve dans les revers une force nouvelle,
Et fixe la fortune, ou plane au-dessus d'elle?

AMÉNAS.

J'ignore l'avenir que vous garde le sort;
Mais j'ai tout préparé pour un dernier effort.

ZOARÉ.

Ne pourrois-je employer, dans un péril extrême,
Elténore?.....

AMÉNAS.

Elténore?

ZOARÉ.

Oui, sans doute, lui-même.
Élevé dans les cours dès ses plus jeunes ans,
Toujours il imita ces adroits courtisans
Qui, remplis tour-à-tour de zèle et de souplesse,
S'immolent pour leurs rois, mais flattent leur foiblesse;
Servent souvent contre eux l'objet de leur amour,
Bien sûrs qu'ils en seront récompensés un jour.
L'ambition d'ailleurs peut tromper son courage :
Il peut, sans le savoir, achever mon ouvrage.
Il croira qu'entraîné par un pouvoir secret,
Azaman contre moi ne s'arme qu'à regret;
Enfin, si dans les fers on me condamne à vivre,
Lui-même briguera la faveur de m'y suivre.

AMÉNAS.

Quoi? le cœur d'Azaman.......

ZOARÉ.

Peut échapper au mien.
C'est en prévoyant tout qu'on ne redoute rien.
Retourne sans tarder près du foible Elténore;
Dans son heureuse erreur va l'affermir encore :
Mais achète à grand prix ses plus braves Persans.

AMÉNAS.

J'ai prévenu votre ordre; et de riches présens
Ont déjà......

ZOARÉ.

Continue : il s'agit d'un empire.
Dans une heure, Aménas, ou je règne, ou j'expire;

Bémessar me connoît; si, rencontrant le roi,
Il alloit près d'ici lui parler avant moi.......
Suis ses pas; avec soin préviens cette entrevue:
Un seul mot, une larme, et je serois perdue.

AMÉNAS.

Ainsi ce Bémessar......

ZOARÉ.

A dicté son arrêt.
Il sait tout: il mourra.

AMÉNAS.

Le moyen....

ZOARÉ.

Est tout prêt......

AMÉNAS.

Et comment?

ZOARÉ.

Il suffit: le temps fuit; il nous presse;
Va, cours, donne, promets, et sauve ta princesse.

SCÈNE IV.

ZOARÉ seule.

Le sort en est jeté, ne délibérons plus.
Et, sans nous arrêter à des soins superflus,
Avant qu'il nous trahisse, il faut perdre le traître.
Oui, du cœur d'Azaman l'amour est encor maître.
Tremble, fier Bémessar: ton retour, ton billet,
Tout enfin dans ce jour va servir mon projet.

Tu n'as pu devant moi contenir ta colère:
Ton cœur s'échappera sans doute auprès d'un frère;
Lui, qui, dès cet instant, ne verra qu'à regret
Un témoin, un rival, instruit de son secret,
Trouvant pour l'écarter une cause imprévue,
Bientôt voudra du moins s'affranchir de sa vue....
Je me charge du reste.... Oui, je veux qu'Azaman
Donne lui-même.... Il vient : profitons du moment.

SCÈNE V.

AZAMAN, ZOARÉ.

AZAMAN se croyant seul.

Je te fuis vainement, ô justice céleste!
Je trouve à chaque pas cette nuit trop funeste,
Où j'ai vu....

(Apercevant Zoaré.)

Que veux-tu ? mon état est affreux!
Zoaré, par pitié, va, fuis un malheureux.
Lorsqu'il faut qu'Azaman te condamne et t'abhorre,
Son plus cruel tourment est de te voir encore.

ZOARÉ.

Je ne le sais que trop : prompte à vous obéir,
Votre amante déjà se préparoit à fuir.
A ce pénible effort ma foiblesse étoit prête:
Votre intérêt l'emporte; et c'est lui qui m'arrête :
Vous sauver et partir, voilà mon seul projet.

(Après un moment de silence.)

Mais redoutez sur-tout un coupable sujet :
Si Zoaré, seigneur, avoit voulu l'entendre,
Au sort le plus brillant elle auroit pu prétendre.

AZAMAN.

Que dit-elle ?

ZOARÉ.

Lui seul retarda mon départ.
Déjà dès ce matin, quittant votre étendard,
Il vint m'entretenir d'une odieuse flamme.
Mais tout-à-l'heure encor me dévoilant son ame,
Cet ami d'Azaman, pour appuyer ses feux,
Du trône de la Perse osa flatter mes vœux.

AZAMAN.

Un ami !

ZOARÉ se reprenant avec affectation.

Pardonnez, j'en ai trop dit peut-être :
A ce mot échappé vous allez le connoître.

AZAMAN.

Tu m'arraches le cœur... Ah ! soupçon trop fatal !
Quel est donc cet ami qui devient mon rival ?

(Voyant que Zoaré garde le silence.)

Dis-moi sa trahison : parle.

ZOARÉ.

Sans ma retraite,
Sa criminelle audace eût demeuré secrète ;
Attachée à vos pas, mon bonheur le plus doux
Eût été de vous suivre et de veiller sur vous.

D'autres vont désormais prétendre à cette gloire :
A d'autres soins qu'aux miens, seigneur, je ne puis croire ;
Et la Perse pourroit me reprocher un jour
D'avoir abandonné l'objet de son amour.
Je dois parler pour vous, pour moi-même, pour elle...
(Lui donnant le billet.)
Mais non : ne vous fiez qu'à ce témoin fidèle.

AZAMAN, avec effort.

Me trompes-tu ?

ZOARÉ.

(Haut.) (A part.)
Lisez.... Un moment loin de nous
Laissons la jalousie exciter son courroux.

SCÈNE VI.

AZAMAN seul.

(Après avoir lu.)

Bémessar ! lui, grands dieux ! le crime, dès cet âge,
De l'aimable vertu peut donc prendre l'image?
Ah ! qu'auprès de ce trône un charme suborneur
A ses yeux éblouis présente le bonheur;
Que du nom de sujet importuné peut-être,
Qu'adoré des Persans, il veuille être leur maître,
C'est un prestige : hélas ! c'est une vaine erreur,
Dont sa jeunesse au moins peut absoudre son cœur.
Mais vouloir me ravir mon amante et la vie,

Répondre à mes bienfaits par une perfidie,
Et, comblé de mes dons, s'en servir contre moi,
Pour être meurtrier et rival de son roi....
C'est le fruit de l'amour qu'inspire la cruelle.
Il faut oublier tout, quand on brûle pour elle;
A ses affreux conseils il faut s'abandonner....
Et qui jamais, ô ciel! eût pu le soupçonner?
Sensible, généreux, il souilleroit sa gloire....
Il pourroit attenter..... Je n'ose encor le croire :
Zoaré, je ne sais; mais enfin j'ai frémi
En entendant ta voix accuser mon ami :
J'ai cru voir sur ton front, qu'animoit la vengeance,
Le barbare projet d'écraser l'innocence.
Ton cœur fut dès long-temps au crime accoutumé
Si le sien est coupable, ah! tu l'aurois aimé :
Il falloit... Mais comment douter de mon injure?
Lui-même de sa main a signé son parjure;
Et ce fatal écrit suffit pour l'attester.
En sa faveur au moins puis-je l'interpréter?
Puis-je?... Non : chaque mot me le fait trop connoître...
Tout ce qui m'environne est criminel ou traître,
Grands dieux! c'est mon supplice et je dois l'endurer;
Azaman a perdu le droit d'en murmurer.
Il vient.... oseroit-il?

SCÈNE VII.

AZAMAN, BÉMESSAR.

BÉMESSAR.

Ma juste impatience
Depuis long-temps, seigneur, cherchoit votre présence;
Pardonnez : à vos pieds vous me voyez trembler;
J'ai honte des horreurs dont je vais vous parler;
Mais pour sauver vos jours, il n'est que cette voie.

AZAMAN, avec ironie.

Est-ce au moins près de moi Zoaré qui t'envoie ?

BÉMESSAR.

Zoaré m'est connue, et je crains tout pour vous :
Vos refus, je le sais, ont aigri son courroux;
J'ai sondé ses desseins, j'en ai percé l'abîme;
Je n'ai vu que fureur, ambition et crime.
Elle partoit, dit-on, mais pour mieux vous tromper,
Et.....

AZAMAN.

Dans tes vils complots pourquoi l'envelopper?
Je vois dans quelle erreur tu cherches à m'induire :
On accuse souvent ceux qu'on n'a pu séduire.

BÉMESSAR.

Quel discours! Vous croiriez? Et quel est l'imposteur
Qui peut.....

AZAMAN lui montrant le billet.

N'en dis pas plus : voilà ton délateur.

BÉMESSAR *étonné.*

Que vois-je?

AZAMAN.

Ton arrêt: et ton ame tremblante.......

BÉMESSAR *reprenant tout-à-coup sa fierté.*

Reconnoît à-la-fois et la lettre et l'amante.

AZAMAN.

Cette lettre......

BÉMESSAR.

Oui, seigneur, épris de ses appas,
Il est vrai, je l'aimai; je ne m'en défends pas:
Jeune alors et sans art, sur-tout sans défiance,
Je n'avois de la cour aucune expérience;
J'ignorois que l'on pût trouver dans ce haut rang
Un infame assassin, qui, dégouttant de sang......

AZAMAN.

Réprime devant moi cette insolence extrême,
Et songe bien plutôt à t'excuser toi-même.

BÉMESSAR.

Moi, m'excuser! Pourquoi? Quels crimes sont les miens?
La perfide à vos yeux put me prêter les siens,
A ses assassinats joindre la calomnie;
Ce dernier trait manquoit pour couronner sa vie.
Elle est faite aux forfaits; vous le savez, seigneur.
Vous n'en avez que trop partagé la fureur.
Mais du moins.......

AZAMAN.

Pour oser ainsi braver ton maître,

Que les-tu donc, ingrat?

BÉMESSAR.

Autant que toi peut-être.
Oui, tu devois m'entendre, et c'en est trop enfin :
Ton cœur est déchiré; tu résistes en vain;

(Azaman veut sortir; Bémessar le retient et lui dit :)

Demeure auprès de moi : je t'y retiens, barbare.

AZAMAN.

Et quel est donc le sort que ta main m'y prépare?
Est-ce ici que tu veux, dans ton perfide amour,
M'arracher à-la-fois et le sceptre et le jour?

BÉMESSAR.

Non; tu ne le crains pas : j'ai droit à ton estime.
Bémessar peut régner, mais jamais par un crime.
Je veux par la terreur te rendre à la vertu.

(Lui montrant le poignard de Vozéide.)

Tiens, regarde.

AZAMAN.

Un poignard!

BÉMESSAR.

Oui : le reconnois-tu?

AZAMAN.

Ciel! il est teint de sang.

BÉMESSAR.

C'est celui de ton père.

AZAMAN.

Qu'entends-je! Où l'a-t-on pris?

BÉMESSAR.

Dans le sein de ta mère.

AZAMAN.

Dieux !

BÉMESSAR.

C'est-là qu'à tes yeux un monstre l'a plongé;
Tu venois de tomber sur ton père égorgé;
Et tandis qu'en pleurant tu détestois ces crimes,
Ta parricide amante entassoit les victimes.
La femme infortunée enfermée en ces lieux
Vient de me révéler ce mystère odieux.
Il en est un encor que son amitié tendre,
Que ses larmes sur-tout, ont pris soin de m'apprendre.
Je ne veux point ici, redoublant ton effroi,
Abuser, Azaman, des droits que j'ai sur toi :
Ce secret éclairci m'en a donné peut-être;
Mais j'en ai de plus saints, et tu vas les connoître.

AZAMAN.

Ah ! Bémessar!

BÉMESSAR.

Les dieux, touchés de tes douleurs,
Te donnent un ami pour essuyer tes pleurs;
Et déjà près de toi cet ami trop sincère
Ne peut plus s'empêcher de te nommer son frère.

AZAMAN.

Toi, mon frère!

BÉMESSAR.

Oui, je suis ce prince infortuné,

Proscrit dès sa naissance, errant, abandonné.
Tu t'attendris, ton cœur va me rendre les armes.
Ah! ne t'en défends pas : couvre-moi de tes larmes;
Je ne veux plus en toi trouver tes attentats;
Je ne veux voir qu'un frère et mourir dans ses bras.

AZAMAN.

C'est à moi d'expirer de douleur et de joie.
Connois tous les remords dont mon ame est la proie;
Connois l'horrible état de mes sens éperdus;
Je frémis de mon crime auprès de tes vertus.
Dieux! et c'est contre lui que l'on osoit encore.....
Pardonne à mon soupçon : je le hais, je m'abhorre;
Je ne puis sans rougir lever les yeux sur toi.
Prends pitié de mes maux......

BÉMESSAR *se jetant à son cou.*

Mon frère, embrasse-moi

AZAMAN.

En suis-je digne encor?

BÉMESSAR.

Ce doute seul le prouve.

AZAMAN.

Ah! juge par mes pleurs de tout ce que j'éprouve,
Bémessar!....... Cependant permets-moi ce regret.
Celle qui t'instruisit de cet heureux secret,
Où donc est-elle?..... Hélas! elle craint ma présence;
Je le crois... Elle est mère... Elle est dans la souffrance;
Elle fuit, m'as-tu dit, un fils dénaturé;
Je dois lui faire horreur..... Mais j'avois espéré,

Instruit de ses malheurs, les adoucir peut-être :
A toi-même, à ton frère, elle t'a fait connoître;
Je lui dois l'heureux nom dont je puis t'appeler :
Enfin mon cœur l'attend, et cherche à lui parler.

BÉMESSAR.

Eh bien! sois satisfait : tu la verras, mon frère.

AZAMAN.

Ah!

BÉMESSAR.

Mais auparavant exauce ma prière.

AZAMAN.

Ta prière, grands dieux! Eh quoi! méconnois-tu
Les droits que sur le crime a toujours la vertu?
Commande, et j'obéis.

BÉMESSAR.

Cet objet trop funeste,
Zoaré.......

AZAMAN.

Ne dis plus un nom que je déteste;
Je l'oublie à jamais : oui, mes yeux sont ouverts;
Et le monstre enchaîné va frémir dans les fers.

BÉMESSAR.

Ah! j'attendois de toi cette victoire entière.
Je vous rends grâce, ô dieux! je retrouve mon frère;
Je le retrouve tel que dans ses plus beaux jours,
Tel qu'il étoit..... hélas! qu'il eût été toujours

(Azaman l'arrête, comme pour l'empêcher de la nommer.)

Sans.... Pardonne : je sors.... Reviens ici m'attendre;

Tu verras qu'au bonheur tu peux encor prétendre.

AZAMAN, en embrassant son frère.

Adieu, cher Bémessar, adieu.

(Au moment où ils sortent, Zoaré entre et les entend.)

SCÈNE VIII.

ZOARÉ seule.

Qu'ai-je entendu!
Toi, dont en ce moment j'avois tout attendu,
Foible et perfide amour, voilà donc ton empire.
Je vois contre mes vœux qu'aujourd'hui tout conspire;
Mais mon bras m'est fidèle, et c'est assez pour moi.
Il faut qu'un coup plus sûr......

SCÈNE IX.

ZOARÉ, AMÉNAS.

ZOARÉ.

Aménas, est-ce toi?

AMÉNAS.

Madame, Bémessar.....

ZOARÉ.

Eh bien! qu'ose-t-il faire?

AMÉNAS.

Tantôt, en vous quittant, encor plein de colère,
Suivi de Méroès, s'est offert à mes yeux;

Ne se croyant point vus, ils se parloient tous deux;
Ils s'occupoient du sort d'une femme affligée :
« Oui, disoit Bémessar, elle sera vengée.
» Du soin de la sauver reposez-vous sur moi. »

ZOARÉ.

Qui peut......

AMÉNAS.

Au même instant (jugez de mon effroi)...

ZOARÉ.

Ne crains rien; dis.

AMÉNAS.

J'entends nommer....

ZOARÉ.

Qui?

AMÉNAS.

Vozéide.

ZOARÉ.

eur mère? Que dis-tu? Par quel destin perfide......

AMÉNAS.

Ah! croyez ...

ZOARÉ étonnée.

Vozéide! elle eût pu m'échapper?
Elle eût.....

(Avec force, après un moment de silence.)

Dans mes complots il faut l'envelopper;
En mettant à profit jusques à sa présence,
Je prétends qu'elle hâte et couvre ma vengeance.

AMÉNAS.

Mais comment pourrez-vous?

ZOARÉ.

Je ne m'explique pas.
Va, sans perdre de temps, t'assurer des soldats.

AMÉNAS.

Je les séduirai tous; l'intérêt vous les livre;
D'autant plus dévoués et plus prêts à vous suivre,
Qu'Elténore leur chef, et leur chef tout-puissant,
Croira plaire à son maître en vous obéissant.
Sur-tout entretenez sa crédule ignorance:
Mieux instruit, il pourroit tromper votre espérance;
Craignez.....

ZOARÉ.

Il n'auroit pas le temps du repentir....
Rassemble mes amis, et fais-les avertir
Qu'en ce moment peut-être, aux fers abandonnée,
Il me faut, ou mourir, ou vivre infortunée.

AMÉNAS.

Des fers, vous! je frémis.

ZOARÉ.

J'entrevois le danger:
Mais pour en triompher, il faut l'envisager.
Songe à me seconder; et de mon parricide
Accuse Bémessar, accuse Vozéide;
Dis sur-tout qu'aujourd'hui leur criminel accord
Peut tromper Azaman, peut lui donner la mort,
Et que pour lui contre eux il faut tout entreprendre.

Je n'ajouterai rien; Aménas doit m'entendre.
Elténore paroît.

SCÈNE X.

ZOARÉ, ELTÉNORE, AMÉNAS, GARDES.

ELTÉNORE, *tristement.*

Hélas!

ZOARÉ.

Rassure-toi :
J'attends en paix le coup qui va tomber sur moi.
Dois-je porter des fers? dois-je cesser de vivre?

ELTÉNORE.

Dans la tour à l'instant, madame, il faut me suivre.
J'exécute à regret les ordres d'Azaman.

ZOARÉ.

C'est la première fois qu'il agit en tyran.
Marchons vers ma prison : je m'y rendrai sans peine.
(A part.)
Avant la fin du jour, j'en veux sortir en reine.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZAMAN seul.

(Sa démarche est lente et pénible; sa voix foible : il vient s'asseoir sur le devant du théâtre).

C'EST ici qu'il viendra; je crois toujours l'entendre.
« Au bonheur, disoit-il, je puis encor prétendre. »
Au bonheur! Non, grands dieux! il n'en est plus pour moi.
De vos justes décrets je respecte la loi.
Témoin de l'attentat, je n'en fus pas complice,
Mais je dus envoyer la coupable au supplice;
Le ciel m'avoit remis le droit de le venger.....
Ah! j'épargnai le crime, et c'est le partager.
Je ne sais, mais déjà la force m'abandonne.
O dieux, dont l'équité punit, frappe et pardonne,
Ce tremblement affreux, ce froid universel,
Annoncent-ils enfin la mort du criminel?
Je souffrirai la mort sans plainte, sans murmure;
Pour le seul Bémessar ici je vous conjure :
(Il lève les mains au ciel, et prend une attitude suppliante).
Tranchez, tranchez mes jours; ajoutez-les aux siens :
Je veux mettre en ses mains le sceptre que je tiens;

Et, donnant à mon peuple une leçon terrible,
Lui laisser en mourant un roi juste et sensible.

(Aux derniers vers, il se trouve à genoux, appuyé sur le fauteuil, et dans le plus grand abattement).

SCÈNE II.

AZAMAN, BÉMESSAR.

BÉMESSAR dans la coulisse.

Demeurez : à vous voir je veux le préparer;
Il a connu sa faute, il va la réparer.

AZAMAN relevant la tête, mais restant à genoux.

Qui s'avance? Est-ce toi, cher Bémessar?

BÉMESSAR.

Mon frère!....
Tu pleures!

AZAMAN.

A nos dieux j'adressois ma prière.
Pour la première fois ils sembloient m'exaucer;
Et j'ai senti sous moi mes genoux s'affaisser.

BÉMESSAR le relève; Azaman s'assied.

Reprends, reprends tes sens.

AZAMAN.

Je suis foible : mon ame
Est prête à me quitter : je vois finir la trame
De ces jours dont j'ai fait un si funeste emploi.

BÉMESSAR.

O ciel!

AZAMAN.

C'est une mort trop douce encor pour moi.
Une sueur de sang s'échappe de mes veines :
Aux fils dénaturés si vous gardez ces peines,
Je les mérite, ô dieux!

(Il s'abandonne et succombe à sa douleur).

BÉMESSAR.

Non, tout est pardonné.
A mourir dans les pleurs tu n'es plus condamné :
Vis pour le sort heureux qu'un frère doit t'apprendre.

SCÈNE III.

AZAMAN, BÉMESSAR, VOZÉIDE.

VOZÉIDE dans le fond.

Je n'y puis résister.

AZAMAN.

Ciel! que viens-je d'entendre?

BÉMESSAR.

Ne crains point.

AZAMAN troublé.

Tiens, c'est lui qui semble m'accuser...
Ne m'abandonne pas.

BÉMESSAR.

Ah! peux-tu le penser?

AZAMAN.

Sans se retourner, mais en marquant avec la main le lieu où il entend du bruit.

Il marche, il se plaint.

BÉMESSAR.

Qui?

AZAMAN.

Le spectre de ma mère.

BÉMESSAR.

Eh quoi! tes sens troublés.....

AZAMAN.

Fuis, fuis, ombre trop chère!
Que vois-je? Un fer sanglant... Zoaré, monstre affreux,
Arrête : c'est ma mère....

(En se mettant au-devant d'elle avec Bémessar:)

Entourons-la tous deux.

VOZÉIDE.

Tu ne te trompois pas : regarde.

AZAMAN jetant les yeux sur elle.

Quel prestige
Semble encore à mes yeux annoncer un prodige?
J'ai cru.... Quand je répands et le trouble et l'effroi,
Ah! Vozéide seule a pu pleurer sur moi.

(Près de se retourner vers elle, il s'arrête en disant:)

Non : du courroux du ciel c'est l'effet légitime;
Le remords doit par-tout voir l'image du crime.

VOZÉIDE.

Reconnois-moi, mon fils.

AZAMAN.

Dissipez cette erreur.
Grands dieux! Je ne puis plus résister à l'horreur
De confondre toujours dans une nuit obscure
Et les cris du remords et ceux de la nature.

VOZÉIDE.

Quoi! c'est moi qui te parle, et tu ne m'entends pas.

AZAMAN.

Vozéide n'est plus.

VOZÉIDE.

Elle te tend les bras.

AZAMAN.

Mon forfait est horrible.

VOZÉIDE.

Eh! fût-il volontaire,
Le crois-tu donc plus grand que l'amour de ta mère!

AZAMAN.

Ce mot seul fait ma grâce et dessille mes yeux.
C'est vous!....

VOZÉIDE.

Embrasse-moi : viens, mon fils, viens.

AZAMAN

Se jetant aux genoux de sa mère, et tâchant de lui parler.

O cieux!

VOZÉIDE.

Ils m'exaucent enfin : apaise tes alarmes.

AZAMAN *dans la même position.*

Je voudrois lui parler, et je n'ai que des larmes.

VOZÉIDE.

Répands-les dans mon sein : après tant de malheurs,
J'ai bien acquis le droit de recueillir tes pleurs.

AZAMAN.

Ah! j'en verse souvent; c'est tout ce qui me reste.
Seuls ils peuvent fléchir la colère céleste;
Et sous mon repentir quand je suis abattu,
Du moins par eux encor je tiens à la vertu.
Hélas! pourquoi le ciel, en ce moment prospère,
A mes regards aussi ne rend-il pas mon père?
Quel seroit mon bonheur! En pleurant à vos pieds,
J'éprouve des plaisirs trop long-temps oubliés ;
Mon ame, plus heureuse, y prend un nouvel être :
Entre mon frère et vous qu'il m'est doux de renaître!

BÉMESSAR.

Eh bien! ton cœur jouit : il n'est plus agité;
Regarde-nous, mon frère, avec tranquillité.

VOZÉIDE.

Azaman!.... Mes enfans, secourez ma tendresse :
Le bonheur m'affoiblit ; le sentiment m'oppresse ;
Soutenez votre mère. Hélas! il m'est bien doux
De voir que le fardeau se partage entre vous.

AZAMAN.

Vozéide! ma mère!.. Ah! ces noms pleins de charmes
Étoient de mon remords les plus terribles armes;
Pour la première fois, je sens avec douceur
Ces saints noms m'échapper, sans déchirer mon cœur.
Et quel mortel osa prendre le soin sublime

De soustraire à la mort cette chère victime?

BÉMESSAR.

C'est un esclave.

AZAMAN.

Qui?

BÉMESSAR.

Méroès.

AZAMAN.

Qu'as-tu dit?

Esclave : il ne l'est plus ; sa vertu l'affranchit.
De ses justes regrets trop long-temps occupée,
La Perse en ce moment doit être détrompée ;
Et d'une femme impie apprenant les fureurs......

VOZÉIDE.

Que le peuple sur-tout, instruit de mes malheurs,
Ignore qu'Azaman fut entraîné par elle.
Je ne veux pas, mon fils, qu'une honte cruelle,
En te faisant rougir aux yeux de tes sujets,
Insulte à leur amour, et souille tes bienfaits.

AZAMAN.

Vos desirs sont mes lois; je suis prêt à les suivre :
Mon cœur à vos conseils s'abandonne et se livre ;
Vous retrouvez vos droits en me rendant les miens.
De tout temps les Persans ont partagé mes biens :
Je leur dois aujourd'hui votre auguste présence.
Bémessar, je remets ce soin à ta prudence;
Va rassembler le peuple, et l'amène avec toi :
Ne l'instruis point, ami, du bonheur de son roi.

Dis-lui qu'en ce moment il vienne ici se rendre;
Mes sujets te suivront sans vouloir plus entendre :
Ils savent qu'Azaman, toujours occupé d'eux,
Ne leur parle jamais que pour les rendre heureux.

BÉMESSAR.

J'y vole de ce pas, et ma joie est extrême :
L'hommage t'en est dû, divinité suprême !
De tes dons les plus doux tu m'accables ici,
En m'offrant, dans mon roi, mon frère et mon ami.

SCÈNE IV.

AZAMAN, VOZÉIDE.

AZAMAN.

(Regardant sortir son frère avec attendrissement.)

Mon frère et mon ami ! j'ai peine à me défendre
Des larmes....

VOZÉIDE.

Devant moi ne crains point d'en répandre.
Un roi seroit, mon fils, trop digne de pitié,
Si les liens du sang et ceux de l'amitié
Ne mêloient quelquefois, par leurs simples images,
Un tribut de tendresse à l'ennui des hommages.

AZAMAN.

Oui, j'en rends grâce aux dieux; et c'est à leurs autels
Que j'espère....

SCÈNE V.

AZAMAN, VOZÉIDE, ELTÉNORE.

ELTÉNORE.

Seigneur.....

AZAMAN.

Parle.

ELTÉNORE.

Un de ces mortels
Sur qui de votre cœur l'active bienfaisance
Daigne étendre souvent sa noble vigilance,
Vient de me demander aux portes de la tour.
Déjà de Vozéide il savoit le retour.
D'un secret important sacré dépositaire,
Dans ce moment heureux il ne peut plus le taire :
Comme ce n'est qu'à vous qu'il doit le révéler,
Il tremble, et cependant il voudroit vous parler.

AZAMAN.

Pourquoi toi-même ici ne le pas introduire?

ELTÉNORE.

Le sujet dont il doit, m'a-t-il dit, vous instruire,
Lui fait craindre sur-tout des regards curieux;
Et près de ce palais, évitant tous les yeux,
Il attend de son roi cette faveur insigne.

AZAMAN.

Ah! par son malheur seul il semble en être digne;

S'il me doit son secret, je lui dois mes secours.
Va, conduis-le soudain, mais par d'obscurs détours,
Jusqu'aux lieux où, fuyant une cour importune,
Du pauvre quelquefois j'adoucis l'infortune.
Je te suis.....

(Elténore sort. Azaman dit à sa mère :)

Pardonnez.

VOZÉIDE.

Ne perdez point de temps;
Le malheureux, mon fils, compte tous les instans.
Allez le consoler, lui parler et l'entendre.
Le bienfait diminue en se faisant attendre.

SCÈNE VI.

VOZÉIDE seule.

O ciel! vous me payez de quatre ans de malheurs;
Je le revois, ce fils, objet de mes douleurs;
Je le revois humain, bienfaisant, magnanime :
Je trouve les vertus où je laissai le crime.....
Pardonnez-lui, grands dieux! il a su l'expier;
Je ne m'en souviens plus : vous devez l'oublier.
Entre mes deux enfans laissez-moi vivre heureuse :
Laissez-moi voir long-temps leur ame généreuse
Se disputer mon cœur, y régner tour-à-tour,
Doubler mon existence en doublant mon amour.
Ah! refuserez-vous cette grâce à mes larmes?
Ou, si pour vous fléchir ce sont de foibles armes,

De ses sujets, au moins, dieux! écoutez les vœux;
Vous voyez qu'il ne règne et ne vit que pour eux.
Précédé des vertus, le bonheur l'environne ;
Chaque jour un bienfait embellit sa couronne;
Le sceptre, dans ses mains, tranquille et respecté,
Montre, élève et soutient la sainte humanité ;
Son peuple le chérit, l'univers le contemple :
Pourroit-on vous déplaire en suivant votre exemple?....
Un tumulte confus se répand dans ces lieux;
Il redouble, il approche; en croirai-je mes yeux?
Pour défendre mes fils, ah! courons.....

SCÈNE VII.

VOZÉIDE, ZOARÉ, SOLDATS.

ZOARÉ.

Non, arrête.
Soldats, vous répondrez d'elle sur votre tête.

VOZÉIDE.

Entends, cher Azaman, le cri de ma terreur.
Viens....

ZOARÉ.

Ne l'appelle plus.

VOZÉIDE.

Que dis-tu? Quelle horreur!
Quoi! ton bras auroit-il?..... Cruelle inquiétude!
Tire-moi par pitié de mon incertitude.

ZOARÉ *mettant la main sur son poignard.*

Je pourrois d'un seul coup terminer tes malheurs :
J'aime mieux d'un seul mot redoubler tes douleurs.
Ton fils est mort.

VOZÉIDE.

Hélas!

ZOARÉ.

Ce n'est pas tout.

VOZÉIDE.

Achève.

Eh bien!

ZOARÉ.

Un autre encor va tomber sous le glaive.
A son frère en secret je garde le trépas.
Zoaré l'a proscrit; il n'échappera pas.

VOZÉIDE.

Épuise sur leur mère, épuise donc ta rage.

ZOARÉ.

Non : ta mort ne doit point paroître mon ouvrage;
C'est ici, c'est aux yeux d'Ispahan assemblé,
Qu'il faut.....

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AMÉNAS.

AMÉNAS.

Tout réussit : le citoyen troublé,
Loin de vous soupçonner, croit voir en Vozéide
D'un époux et d'un fils l'assassin parricide.

VOZÉIDE.

Je succombe à ce mot.

AMÉNAS.

Bémessar, à ses yeux,
N'est plus dans ce moment qu'un jeune ambitieux,
Par Vozéide même élevé près du trône,
Qui voudroit d'Azaman usurper la couronne,
Et, pour y parvenir, d'un des fils de nos rois
Ose prendre le nom, pour en avoir les droits.
Tout sert de Zoaré la vengeance et la haine :
On cherche Bémessar, on l'arrête, on l'entraîne.....

ZOARÉ.

Poursuis; je devrai tout à ta fidélité :
Profite de l'erreur de ce peuple irrité.
Qu'il vienne en ce palais, Aménas, et lui-même
Va sur mon front sanglant placer le diadême.

(Aménas sort.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté AMÉNAS.

ZOARÉ continue.

Vengeance, ambition, source des grands forfaits,
Vrais besoins de mon cœur, soyez tous satisfaits.
(A Vozéide).
Oui, je veux te couvrir, t'accabler de mon crime;
Je veux que tout ton peuple et t'abhorre et t'opprime;
Et, de la mort du roi complice malgré lui,
Pense, en me couronnant, le venger aujourd'hui.

VOZÉIDE.

Et l'on dit que c'est vous qui lancez le tonnerre!
Dieux! anéantissez cette ame sanguinaire!
Que l'impie une fois apprenne, en frémissant,
Qu'il est au ciel un bras vengeur de l'innocent!

ZOARÉ.

Vain et foible recours! c'est une ame commune
Qui compte sur les dieux pour changer sa fortune;
La mienne est dans ce fer; mes dieux sont dans ma main:
Épargne-toi l'affront de les prier en vain.

SCÈNE X.

LES MÊMES, une partie du PEUPLE.

ZOARÉ

Se retournant vers le peuple qui arrive, et prenant un ton plus élevé.

Ah! pleurez avec moi le plus grand des monarques:
Mais de votre douleur donnez-lui d'autres marques;
Et si vous n'avez pu, dans ce pressant danger,
Défendre votre roi, vous pouvez le venger.
Ne craignez rien : sa mort rend vos coups légitimes.
Vous voyez devant vous une de vos victimes.
Mon devoir est rempli : le votre ne l'est pas.

UN CHEF DU PEUPLE s'avançant le fer levé sur Vozéide.

Il le sera bientôt, et son juste trépas.....

VOZÉIDE avec une fierté tranquille.

Arrête, impie, et sache au moins me reconnoître.
Je fus ta reine ici : mon époux fut ton maître.
Fixe-moi sans frémir; sur mon front respecté
Le trône et l'innocence ont mis leur majesté.
Quand la main du malheur sillonnoit mon visage,
La vertu sut toujours soutenir mon courage.
Bémessar est mon fils, le frère de ton roi;
Je suis mère en un mot, et je me livre à toi :
Frappe.

(Le chef du peuple paroît interdit, ainsi que le peuple lui-même;
Zoaré s'en aperçoit et dit :)

ZOARÉ.

Quoi! vous tremblez! quoi! votre main balance!

Entendez Azaman qui demande vengeance.
Ombre de mon amant, viens donc toi-même ici,
Viens leur montrer ton sang....

SCÈNE XI.

LES MÊMES, AZAMAN soutenu par deux soldats, et suivi de plusieurs autres, vient tomber aux pieds de sa mère en disant à Zoaré :

Perfide, le voici....
Oui, peuple, je péris par sa main meurtrière;
Mais avant d'expirer, j'aurai sauvé ma mère.

UN CHEF DU PEUPLE passant du côté de Vozéide.

Qu'allions-nous faire, amis?

ZOARÉ.

A moi, soldats, à moi!

UN CHEF DU PEUPLE.

Frappons ces vils Persans qui trahissent leur roi.

ZOARÉ voyant fuir ses soldats.

Eh quoi! tout m'abandonne en cette horreur extrême!
Ah! lâches, je m'accuse,

(Elle se frappe).

et me punis moi-même.
Je meurs : mais le trépas n'a pour moi rien d'affreux.
En vain, pour arriver au but de tous mes vœux,
J'immolai Zorosmin, Azaman, Elténore;
Ne pouvant plus régner, pouvois-je vivre encore?

AZAMAN.

Qu'on l'emporte.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté ZOARÉ.

VOZÉIDE.

Permets que les plus prompts secours....

AZAMAN.

Ma mère, c'en est fait : j'ai défendu vos jours;
Ma vie est trop payée en conservant la vôtre;
Je voudrois à ce prix vous en offrir une autre.

UN CHEF DU PEUPLE.

Seigneur, je tremble encor....

AZAMAN.

Pour qui?

UN CHEF DU PEUPLE.

Pour Bémessar.

VOZÉIDE.

Courez, sauvez mon fils.

UN CHEF DU PEUPLE.

Sans doute il est trop tard;
Et la main d'Aménas, en secret enhardie,
Doit avoir.....

VOZÉIDE.

Malheureuse!....

AZAMAN.

Horrible perfidie!

VOZÉIDE.

Mon fils, ce dernier coup a glacé tous mes sens;
Mes yeux n'ont plus de pleurs : je vais te suivre, attends.

AZAMAN.

Ciel! mon sang n'a donc pu suffire à ta vengeance!
Mais pourquoi confonds-tu le crime et l'innocence?

BÉMESSAR derrière le théâtre.

C'est sa voix, je l'entends : je vole à ses genoux.

AZAMAN.

Bémessar!

VOZÉIDE.

Se peut-il?

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

BÉMESSAR, VOZÉIDE, AZAMAN.

BÉMESSAR.

Est libre et vit pour vous.

VOZÉIDE.

En croirai-je mes yeux?...

BÉMESSAR.

A la voix d'Elténore,
On a brisé les fers qui m'arrêtoient encore.
Trompé par Zoaré, percé d'un coup mortel,
Il s'accuse, il déteste un piége trop cruel;
Mais il honore au moins les restes de sa vie.
Il se traîne en pleurant; son sang me justifie.
D'Aménas aussitôt j'ai su le noir dessein;

J'ai cherché, j'ai trouvé, j'ai frappé l'assassin :
Mais, hélas !

AZAMAN.

Je te vois, ma mort est moins affreuse.
A ma coupable main joins ta main généreuse :
J'expire ton ami ; ma mère est devant toi :
Tu lui rendras bien plus qu'elle ne perd en moi.
La douleur, l'infortune, ont été son partage ;
Répare-les, mon frère, en l'aimant davantage.
En vain j'avois trouvé ma grâce dans ses bras ;
J'ai senti que le ciel ne me pardonnoit pas.
Le crime étoit trop grand, et la vengeance est juste.

(Au peuple.)

Peuples, en Bémessar voyez le prince auguste
Que vous donne Azaman : aimez-le ; ce devoir
Est bien doux à remplir ; vous me l'avez fait voir.

(A Vozéide.)

Souffrez qu'un malheureux vous nomme encor sa mère.
Si ce nom peut fléchir la céleste colère,
Près d'entendre un arrêt qui doit être éternel,
Je me jette en mourant dans le sein maternel.

(Il meurt.)

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE.

(1780)

ANALYSE
DE PHILOCTÈTE.

JE commençai et finis cet ouvrage en 1780, sans avoir même le dessein de le faire représenter. Je fus confirmé dans mon opinion, lorsque je vis M. de la Harpe faire imprimer le sien ; il a paru depuis sur le théâtre. Je me suis décidé à mettre ma pièce en trois actes. J'ai tâché de suivre l'auteur grec, le plus qu'il m'a été possible : mon intention a été de profiter des beautés qu'il avoit déployées ; de déployer celles qu'il n'avoit qu'annoncées. Mon dénouement devoit nécessairement être différent du sien. J'ai tâché de trouver dans mes caractères, dans mon sujet même, le germe qui devoit éclore à la fin du troisième acte. C'est après m'avoir lu, mais sur-tout après avoir pesé les raisonnemens de chaque scène, qu'on doit me juger.

Je vais présenter ici l'esquisse de ma tragédie, telle que je l'ai imaginée avant de la versifier.

ACTE I.er

J'ai conservé une partie du début de Sophocle : j'aurois desiré pouvoir le conserver en entier; mais le détail de la caverne, de la coupe, des feuilles qui composent le lit, m'a paru propre à retarder la marche d'une scène qui, quelque chose qu'on fasse, sera toujours trop longue dans nos mœurs.

Il s'agissoit ensuite d'amener Néoptolème au point de faire croire à Philoctète qu'il étoit prêt à le conduire dans sa patrie. C'est sur ce point que je me suis fort éloigné de mon modèle. J'ai cru que Néoptolème, ne se rendant qu'aux raisons d'Ulysse, pourroit être désagréable aux yeux du spectateur; que s'il étoit nécessaire qu'il trompât, au moins falloit-il qu'il ne le fît qu'en cédant à une force majeure, sans quoi mon jeune héros n'auroit plus été intéressant : et j'étois obligé de le faire aimer; autrement mon dénouement auroit manqué son effet. C'est pour cela que je l'ai supposé engagé par un serment. Chargé par Agamemnon d'une commission honorable, il en ignore l'objet; il sait seulement qu'il y va de l'intérêt des Grecs. Ulysse doit lui apprendre ce secret, et il a promis d'exécuter ses ordres, qui sont ceux de la Grèce. Par cette précaution, il peut s'élever d'abord contre la fraude qu'on lui propose, sans paroître après démentir son carac-

tère. Son serment lui ferme la bouche; aussi répond-il à Ulysse, du moment que celui-ci lui en parle :

> Ne me rappelez pas ce fatal avantage
> Que vous donne sur moi le serment qui m'engage.

Malgré cela, je n'ai pas osé, en finissant la scène, le faire paroître entièrement résolu à tromper Philoctète. Il combat encore, lorsque ce malheureux prince arrive; et s'il dit qu'il va suivre le plan qu'Ulysse lui a tracé, il annonce en même temps que son trouble pourra le trahir : il laisse donc l'auditeur dans le doute; et ce doute même est un intérêt de plus, qui se déploie sur-tout dans le second acte.

C'est dans ce moment que paroît Philoctète. Il a une haine égale pour tous les Grecs ; mais le motif même de sa haine doit la faire peser plus fortement sur les auteurs de son malheur : de là sa fureur contre les Atrides, et sur-tout contre Ulysse. Je lui ai supposé une rage profondément réfléchie; le desir, ou plutôt le besoin d'une vengeance proportionnée à l'outrage. Pour que ce caractère n'effrayât point, je l'ai annoncé dès le commencement de la pièce : si, malgré cela, il paroissoit trop fort, que l'on pense à l'affreuse position de Philoctète; c'est un prince, un souverain fait pour être respecté par ses égaux et craint par ses sujets, qui se voit trahi par eux. C'est

> L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide,

abandonné dans une île, au milieu des monstres et

des rochers, tourmenté par une blessure horrible; qui, depuis dix ans, a traîné sa vie dans ce désert, sans espoir, sans secours, sans consolation : tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il pense, doit être l'explosion d'une ame fière qui a fermenté dans ce cruel supplice.

Néoptolème s'avance avec bonté vers Philoctète, lui parle en homme disposé à le secourir. Encouragé par ce début, celui-ci lui demande son nom, sa naissance; et retrouvant le fils de son ami, il est autorisé à lui ouvrir son cœur, à lui raconter ses malheurs : l'exposition vient donc naturellement.

J'avois à ménager pour le second acte l'accès de fureur qui commence le troisième dans Sophocle. Cet accès devoit offrir sur la scène un spectacle terrible; il falloit sur-tout qu'il n'eût point l'air de venir pour retarder le départ de Philoctète. Ce prince, en racontant la vie qu'il a menée depuis dix ans, trouve l'occasion de dire qu'après s'être traîné pour chercher sa nourriture, la fatigue lui donne souvent une attaque des plus vives; que dans ce moment sa tête s'égare, qu'il ne voit plus qu'Ulysse, &c. Ainsi, cet accès de douleur, que Sophocle a si heureusement imaginé, devient très-vraisemblable dans mon second acte; et la façon dont il est annoncé ne l'est pas moins dans le premier.

Enfin, il falloit employer le stratagème prescrit par Ulysse. Dans le grec, Néoptolème détaille dans

un long récit l'injure qu'il a reçue. J'ai cru devoir prendre une méthode diamétralement contraire. Le jeune prince, n'obéissant qu'à regret, ne doit pas se complaire dans un récit qui coûte à sa franchise : c'est un fardeau qu'il n'a accepté qu'avec peine, et dont il doit se débarrasser le plus promptement possible; et l'indécision dans laquelle Ulysse l'a laissé, rendoit encore cette briéveté plus nécessaire. Après m'être séparé de Sophocle, je me suis réuni à lui dans la belle prière de Philoctète à Néoptolème. Mes vers ne sont en cet endroit que la traduction libre du grec. Néoptolème, toujours troublé, l'est bien davantage en entrant dans la caverne. Philoctète en ignore la cause; mais le spectateur la sait, et n'ose, en voyant finir l'acte, blâmer entièrement Néoptolème, qui n'est pas encore tout-à-fait coupable à ses yeux.

ACTE II.

Mon second acte devoit commencer par l'accès de douleur de Philoctète. J'ai déjà dit que de la façon dont il étoit annoncé, il devoit paroître naturel. Dans Sophocle, cette scène est courte; il s'en réservoit une autre pour laquelle il gardoit, avec raison, les fureurs et les prières de son héros; c'est la scène où, n'ayant plus ses armes, il se livre au plus affreux désespoir. Celle-ci ne pouvant s'amalgamer dans mon plan, je l'ai refondue avec la première, et l'auteur

grec m'a fourni l'idée de toutes les invocations dans lesquelles le malheureux Philoctète implore la mort. Ce spectacle étoit fait pour émouvoir fortement la sensibilité de Néoptolème ; aussi ne peut-il y résister long-temps. C'est ce moment que j'ai choisi pour faire croire à Philoctète qu'Ulysse étoit devant lui. Cette erreur, à laquelle il a dit qu'il étoit sujet, devient encore plus vraisemblable par le trouble qu'ont dû produire dans son ame des événemens inattendus. Déjà fatigué, il trouve à son retour le fils d'Achille ; il lui raconte ses maux avec l'énergie du malheureux qui souffre ; il demande à rentrer dans sa patrie ; il est exaucé : la commotion que tous ses sens ont dû éprouver, devient une cause naturelle de son attaque, et doit même la rendre plus forte. L'instant où il prend Néoptolème pour Ulysse est déchirant pour ce jeune prince ; et la douceur avec laquelle ce dernier dissipe cet affreux prestige, doit achever de le rendre aussi agréable aux yeux du spectateur, qu'il l'est à ceux de Philoctète. Ce n'étoit-là, pour ainsi dire, que la naissance du rôle. Après avoir plu, Néoptolème devoit intéresser : j'ai cru y parvenir par la confiance avec laquelle Philoctète lui donne ses armes. C'est un coup terrible pour lui ; il se trouve à portée de trahir ce qu'il vouloit aimer ; on lui donne ce qu'il a promis d'enlever : cette position heureuse, que j'ai trouvée dans Sophocle, m'a paru être le moment favorable pour faire briller son

caractère. Depuis qu'il a paru sur la scène, il a toujours été, ou obligé d'immoler sa franchise à son serment, ou effrayé de l'horrible tableau qu'il avoit sous les yeux; il se trouve enfin en liberté; et l'effet d'une longue contrainte est de produire l'agitation que j'ai voulu peindre dans ce monologue.

Ulysse, inquiet de ce retard, vient chercher le prince; et le trouvant encore indécis, lui indique le moyen d'obéir à la patrie, en tirant cependant Philoctète de son désert. Ce mot est pour Néoptolème une lumière inattendue, qui l'éblouit sans l'éclairer; et au moment où il ne peut s'empêcher de la suivre, le cri de Philoctète, qui se réveille, le rend à lui-même; il rentre dans la caverne, quitte Ulysse: celui-ci annonce le seul moyen qui lui reste, et prépare par-là le mouvement brillant qui doit augmenter l'intérêt dans le troisième acte.

ACTE III.

Il n'y avoit plus d'obstacles au départ des deux princes; Philoctète avoit retrouvé quelque force dans son sommeil; sa douleur étoit apaisée; il devoit donc presser Néoptolème de rejoindre ses vaisseaux; c'est aussi par-là que commence mon dernier acte. Mais en même temps c'étoit le moment décisif, où Néoptolème, éprouvant plus de remords, devoit être plus porté à faire l'aveu entier de son projet. Corneille nous

apprend dans *Cinna*, que l'instant qui précède l'exécution, est celui de l'indécision et du trouble :

On ne les sent aussi que quand le coup approche.

Néoptolème les sent, ne peut y résister, s'accuse lui-même, et dévoile le fatal projet. Philoctète indigné se livre à son premier transport; mais un instinct secret le ramène vers le fils de son ami; et dans son noble repentir, il se pardonne à peine de l'avoir soupçonné. Voilà la marche naturelle qui m'a paru appartenir à cette scène, et le plan sur lequel je l'ai travaillée. Néoptolème ne cesse de presser Philoctète; celui-ci refuse obstinément; et c'est au milieu de ces efforts agissant en sens contraire, qu'Ulysse arrive avec les Grecs. L'instant dans lequel il se présente, l'impression que sa vue doit faire sur son ennemi, les trois caractères mis en opposition vis-à-vis l'un de l'autre, m'ont paru devoir produire une scène entièrement nouvelle au théâtre. L'analyse en seroit trop longue; tout y est action. Ceux qui voudroient critiquer le défi, le trouveront en entier dans Sophocle. J'ai pu faire parler des Grecs comme il faisoit lui-même; c'est l'effet du caractère vif et généreux de Néoptolème. Tant qu'Ulysse l'a traité en ami, en égal, il se faisoit violence pour lui résister; mais au moment que celui-ci veut lui faire sentir sa supériorité, la fierté du héros le repousse avec force, et se montre avec toute son éner-

gie. Le défi ne pouvoit se terminer par un combat: il falloit donc faire sortir Ulysse; mais il falloit qu'il sortît sans lâcheté. C'est, je crois, ce qu'il fait en proposant à Néoptolème d'obéir d'abord à la patrie, et de le venir trouver ensuite pour le combat. Il remplit ainsi la loi de l'État avant celle de l'honneur: mais il les remplit toutes les deux, et dans l'ordre qu'elles doivent suivre.

La retraite d'Ulysse laissoit mes deux héros ensemble. Il falloit nécessairement, ou que le ciel vînt les mettre d'accord, ou que l'éloquence de Néoptolème triomphât de la haine de Philoctète. Nous ne sommes plus accoutumés à voir les dieux descendre sur la terre, et se mêler des querelles des hommes. J'ai donc pris l'autre parti. J'ai cru que cette dernière scène pouvoit être la récompense du caractère de mon jeune prince, et de l'état violent où il a été pendant toute la pièce. S'il présente ses moyens avec force; si, en les mettant chacun à leur place, il leur donne le jour le plus favorable; mais sur-tout si le spectateur sort content, s'il voit avec plaisir Philoctète céder, s'il eût été fâché qu'il cédât plutôt, j'aurai atteint le but que je m'étois proposé; et après avoir, avec trois hommes, excité pendant trois actes le trouble, l'attendrissement et l'intérêt, j'aurai encore donné dans mon dénouement l'exemple d'une grande vertu qui finit une grande infortune.

Ma tragédie ainsi décomposée montre à découvert

tous ses ressorts. C'est sur ce squelette que l'on peut voir et juger tous les ligamens qui tiennent la machine. Mon sujet étoit simple. J'ai tâché que l'enchaînement des scènes, que le développement des caractères, que le peu d'événemens qui s'y trouvent, naquissent de cette simplicité même : j'ai regretté de ne pas pouvoir suivre toujours mon modèle; mais j'ai imité de lui tous les vers qui pouvoient entrer dans mon plan. Pour faciliter encore le jugement que l'on peut porter de cette pièce, je vais joindre ici mes réponses à la notice que le *Journal de Paris* en donna en 1786.

Le journal expose quatre doutes :

I. Sur ce que j'ai supposé Néoptolème engagé par un serment, il demande *si le desir de mettre fin à un siége qui avoit déjà duré près de dix années, et de sauver l'armée des Grecs toute entière, n'étoit pas suffisant pour déterminer le fils d'Achille à suivre les conseils d'Ulysse.*

C'est précisément parce que Néoptolème est le fils d'Achille, qu'il m'a semblé que ce desir seul n'étoit pas suffisant pour le déterminer. Ce même desir fut impuissant auprès d'Achille, et ne put le faire sortir de sa tente pour combattre les Troyens; il fallut la mort de Patrocle, pour le porter à faire par désespoir ce qu'il n'auroit jamais fait par réflexion. N'ai-je pas pu, n'ai-je pas dû penser que le motif qui avoit été insuffisant pour conduire le bouillant Achille à

une victoire assurée, le seroit au moins autant pour engager le généreux Néoptolème à trahir un malheureux.

II. Sur ce que Philoctète emmène Néoptolème dans sa caverne, pour y prendre les plantes dont il a besoin, le journal dit *qu'il n'est pas sûr que ce léger intervalle de temps suffise pour passer d'un acte à un autre.*

D'abord, le second acte de Sophocle finit à-peu-près comme mon premier. Philoctète entre avec Néoptolème dans la caverne : que ce soit pour y prendre des plantes, ou pour montrer au jeune prince son arc et ses flèches, cela revient au même pour le temps. Philoctète sort au commencement du troisième acte, et dès les premiers mots il annonce l'accès de sa douleur. C'est absolument la même marche que dans ma pièce. La seule différence que j'y voie, c'est que, dans Sophocle, le chœur remplit l'intermède par quatre strophes; et c'est ce que nos mœurs n'admettent plus.

Mais, d'ailleurs, un acte n'est-il pas fini, lorsque les acteurs qui sont en scène ont une raison plausible de la quitter? Y a-t-il des lois au théâtre qui fixent la durée d'un entr'acte? La vraisemblance d'une action n'est-elle pas d'autant mieux gardée, que cette durée est moins longue? Et s'il faut tomber dans un des deux excès, ne vaut-il pas mieux ne donner à un entr'acte que la durée réelle qu'il

a à la représentation, que de lui en donner une qui doit occuper au moins plusieurs heures? Nous avons certainement au théâtre de très-bonnes pièces, dans les entr'actes desquelles se passent des actions fort longues. Mais elles auroient un mérite de plus, si les entr'actes pouvoient supposer un temps plus court. Une tragédie est la représentation d'une action; et l'illusion est entière, quand l'action véritable ne dure effectivement que le temps de la représentation.

Enfin je demanderai s'il n'est pas naturel de croire que ce Philoctète, qui retrouve le fils de son ami, et qui vient de lui faire tant de questions, s'arrête un moment avec complaisance pour lui montrer le réduit affreux où il a souffert pendant dix ans, et qu'il est prêt à quitter par les soins de Néoptolème. Lui-même, voyant sa caverne pour la dernière fois, ne doit-il pas la voir avec quelque plaisir? Ce sentiment n'est-il pas dans le cœur de l'homme? N'est-il pas de plus conforme aux mœurs antiques? Ne le trouvons-nous pas dans Sophocle, et, d'après lui, dans Fénélon, lorsque Philoctète, avant de partir, dit un adieu assez long à l'antre, aux nymphes, au rivage, au promontoire, etc.

III. Sur ce que j'ai renvoyé au second acte l'accès de fureur de Philoctète, le journal demande *pourquoi j'ai donné tant d'étendue à un tableau si douloureux, et même si dégoûtant.*

1.° Je ne crois pas que ce tableau douloureux

soit dégoûtant : je le crois attachant ; c'est le délire de la douleur. Mais je doute qu'à la représentation il y eût beaucoup de vers à retrancher. Peut-être faudroit-il supprimer l'endroit où Philoctète arrache une partie des lambeaux qui couvrent sa plaie ; encore ce vers,

J'en consacre le reste aux autels des furies,

a-t-il toujours fait un effet terrible sur les théâtres de société où la pièce a été représentée.

2.° Cet accès ne dure pas au total plus d'un quart-d'heure ; et ce que j'en ai dit dans mon analyse, paroît le justifier entièrement.

3.° Enfin on demande pourquoi j'ai donné tant d'étendue à ce tableau, et j'ai déjà répondu à cette question. C'étoit de l'embarras même où se trouveroit Néoptolème, qu'il falloit faire sortir l'intérêt que je voulois répandre sur son rôle : il m'a semblé que, pour y parvenir, le plus sûr moyen étoit de le rendre témoin de l'accès de Philoctète. Cette idée ne m'appartient pas ; je me fais gloire de l'avoir prise dans Télémaque. Voici ce que M. de Fénélon fait dire à Philoctète en parlant de Néoptolème : « Je » remarquai sur son visage tout ensemble la com- » passion et l'embarras : il fut touché de voir avec » quelle peine et quelle lenteur je me traînois ; les » cris perçans et douloureux dont je faisois retentir » les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur. »

Pour que ce tableau fît une vive impression sur Néoptolème, il falloit nécessairement lui donner quelque étendue; et je doute que l'accès de douleur en ait beaucoup plus dans ma pièce que dans celle de Sophocle. Il finit à ce vers :

Souffrira plus tranquille et mourra plus content.

Encore toute cette tirade, ainsi que les douze vers qui la précèdent, tient-elle moins à l'accès de Philoctète, qu'à l'erreur qui lui a fait voir Ulysse sous les traits de Néoptolème.

IV. En reconnoissant que le dénouement de Sophocle ne convient pas à notre scène, le rédacteur blâme celui que j'y ai substitué. Voici ce qu'il dit :

Philoctète se laisse fléchir sur ce que Néoptolème lui représente qu'il sera bien plus grand en n'étant pas vengé : je vais, lui dit-il, sur ce rocher dresser un autel à l'oubli des injures. Est-il bien naturel que ce motif de l'oubli des injures ait subitement un aussi grand pouvoir sur l'ame d'un homme à qui l'on a fait souffrir des maux inouis pendant dix ans?

1.° La question est tournée de manière que quiconque n'aura pas lu la pièce, doit croire que Philoctète ne se rend qu'après que Néoptolème lui a dit qu'il alloit dresser un autel à l'oubli des injures : or c'est positivement le contraire; ce vers n'est dit par Néoptolème qu'après que Philoctète s'est rendu, et

dans le moment d'enthousiasme où est et où doit être le jeune prince.

2.° Ce n'est pas, ce me semble, l'oubli des injures que Néoptolème propose réellement à Philoctète ; c'est la gloire qu'il aura à servir ceux qui l'ont outragé. Il lui montre l'orgueil, et non la vertu du pardon.

Pardonner par principe est une vertu réservée à la religion chrétienne. De toutes les religions que les hommes ont embrassées, elle est la seule qui ait étendu jusque sur nos ennemis ce commandement sublime : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Cette perfection, que l'homme seul ne pouvoit ni atteindre ni même deviner, tient à l'abnégation de soi-même ; et il n'appartenoit qu'à l'évangile de prescrire cette vertu surnaturelle. Ce n'est donc pas sous ce point de vue que j'ai dû présenter à Philoctète le pardon des injures. Mais j'ai pu et j'ai dû présenter à un grand homme un nouveau genre de grandeur, d'autant plus fait pour le frapper, qu'il étoit peu commun. Tout ce qui élève l'homme au-dessus de son semblable, doit faire sur lui une forte impression : et l'amour-propre qui produit des vertus, est un mobile précieux dont il ne faut pas priver la foiblesse humaine. C'est dans ce sens que j'ai fait parler Néoptolème. L'intention est bien marquée dans plusieurs vers de cette scène.

Pouvant avec cet arc voler à la victoire,
J'ai mieux aimé, j'ai dû vous en laisser la gloire :

Le refuserez-vous?.....
Leur juste repentir en fera vos victimes.
Donnez-nous en l'exemple.....
Que me proposes-tu?
La gloire......
Tout l'univers enfin sur vous seul a les yeux;
Il se rassemble autour du héros qui pardonne.

Cette intention paroît sur-tout dans les deux vers que le critique a indiqués :

Vous serez bien plus grand en n'étant point vengé.
Et je vais.....
.....Dresser un autel à l'oubli des injures.

C'est bien là, ce me semble, l'orgueil du pardon. C'est un triomphe que Néoptolème lui propose. Cet orgueil est dans le cœur humain.

Alzire dit :

J'ai pensé qu'un guerrier.....
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense.

Et le fier Warwick dit lui-même et dit dans sa prison :

Peut-être l'on préfère avec quelque plaisir
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir.

Cette distinction entre l'orgueil et la vertu du pardon me paroît répondre suffisamment aux doutes du journaliste.

Qu'il me soit permis à présent de proposer les miens sur quelques-unes des réflexions du journal.

La résistance de Philoctète n'occupe que deux ou trois scènes ; et la véritable action se trouve ainsi fort étranglée.

Une action qui, dans une pièce en trois actes, commence avec le dernier, occupe les deux premières scènes, et fait tout l'intérêt de la troisième, est-elle donc une action étranglée? Dans Sophocle, dont la pièce est en cinq actes, la résistance de Philoctète ne commence qu'au quatrième acte, au milieu de la seconde scène. A celle-ci succède celle que j'ai imitée entre Ulysse, Philoctète et Néoptolème. A la vérité, l'auteur Grec a terminé l'acte par une scène entre le chœur et Philoctète, où celui-ci s'abandonne à tous ses regrets. J'ai renoncé à cette scène avec d'autant moins de regret, qu'il m'eût fallu mettre un interlocuteur à la place du chœur. Cet interlocuteur ne pouvoit être que Néoptolème ; et ce qu'il auroit dit dans ce moment eût nui à ce qu'il devoit dire dans la dernière scène, qui, au surplus, répond à celle que Philoctète a avec Néoptolème dans le cinquième acte de Sophocle. Ainsi cette résistance, qui, suivant le rédacteur, n'occupe dans mon ouvrage que deux ou trois scènes, n'en occupe qu'une de plus chez Sophocle.

Le desir de sauver ses compatriotes et de terminer ses propres maux, auroit pu le décider à retourner au camp des Grecs : il auroit conservé jusqu'à la fin son vrai caractère.

Je me suis déjà expliqué sur le premier de ces deux motifs par l'exemple d'Achille.

Quant au second, *le desir de terminer ses maux*, on pouvoit tout au plus l'indiquer : mais je demande si l'on peut croire sérieusement qu'il fût noble, et suffisant à employer comme moyen déterminant; et c'est cependant ce qu'il falloit. Je demande quel eût été le plus avili, ou de Néoptolème opposant ce motif à la haine de Philoctète, ou de Philoctète renonçant à sa haine par l'espoir de sa guérison. Loin de penser que celui-ci eût conservé alors son vrai caractère, je crois lui avoir donné sa véritable touche, en lui faisant dire dans cette même scène:

> Je devrois mon bonheur aux monstres que j'abhorre!
> Moi: j'aime mieux cent fois.....
> Quoi, seigneur?
> Vivre encore.

L'amitié qu'il a pour le fils d'Achille et son estime pour la générosité qu'il vient de faire paroître, pouvoient encore le déterminer.

Ces deux derniers moyens ne pouvoient servir que de véhicules : je les ai regardés comme tels.

Néoptolème se sert du premier pour être écouté.

> Eh bien! seigneur, au nom de ce père chéri,
> Si par son souvenir, etc.

Il ne parle du second que par forme de prétérition:

> Ah! peut-être, seigneur, en vous rendant ce gage,
> Ai-je acquis sur votre ame, etc.

Mais moins il s'appesantit sur la générosité dont Philoctète vient d'être témoin, plus il acquiert de droits sur lui : c'est en parlant peu d'un bienfait, qu'on impose à celui qui l'a reçu, l'obligation de l'apprécier et de le reconnoître.



PERSONNAGES.

PHILOCTÈTE, prince grec.

NÉOPTOLÈME, fils d'Achille.

ULYSSE, roi d'Ithaque.

GRECS.

La scène est dans l'île de Lemnos.

Le théâtre doit représenter le lieu le plus désert et le plus sauvage : dans le fond, la mer; sur le devant de la scène, plusieurs rochers, dans l'un desquels est la caverne de Philoctète. Le devant de ces rochers doit être pratiqué de façon qu'on puisse s'y asseoir.

L'habillement de Philoctète doit être conforme à sa situation; il doit avoir un pied enveloppé avec des lambeaux de toile ensanglantés, disposés de manière qu'il ne les arrache pas tous, quand il les expose aux yeux de Néoptolème, dans le second acte. Sa démarche doit être pénible; en un mot, ses gestes, son visage, ses cris, tout doit présenter l'expression vraie de la douleur.

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, NÉOPTOLÈME, GRECS.

ULYSSE.

INTRÉPIDES guerriers, enfin le ciel propice
Dans Lemnos, avec vous, fait aborder Ulysse.
Regardez ces déserts; jamais aucun humain
N'y trouva d'un ami la secourable main :
Des monstres inconnus au reste de la terre
Sont les seuls habitans de ce lieu solitaire.
Cependant c'est ici qu'à souffrir condamné,
Gémit depuis dix ans un prince infortuné;
Que, trahi par les siens et par la Grèce entière,
Philoctète mourant, couché sur la poussière,
Vit dans le désespoir, ou cherche à se venger.
Je plains son triste sort..... Je viens pour le changer.

(A Néoptolème).

Vous allez avec moi servir la vertu même :
Seigneur, c'est un emploi fait pour Néoptolème;
Réparer l'injustice, en faisant un heureux,
Est un droit que je garde à son cœur généreux.

(Aux Grecs).

Auprès de mes vaisseaux, amis, allez m'attendre.

(A Néoptolème).

Vous, seigneur, demeurez.

SCÈNE II.

ULYSSE, NÉOPTOLÈME.

NÉOPTOLÈME.

Je ne puis vous comprendre.
Quoi, seigneur, nos soldats entourent Ilion,
Et, redoublant d'efforts pour sa destruction,
Menacent, et bientôt vont partager leur proie;
Cependant, loin du camp, loin des remparts de Troie,
Sous un ciel étranger, Ulysse vient chercher
Celui dont sans rougir il ne peut approcher ?
Lorsqu'au milieu des Grecs, témoins de la blessure
Dont ce prince paya son généreux parjure,
Au loin il exhaloit un air empoisonné,
C'est vous qui, sur ces bords, l'avez abandonné :
Pourquoi donc aujourd'hui, troublant son infortune,
Lui venez-vous offrir une vue importune?

ULYSSE.

J'accomplis des destins les décrets absolus.
Apprenez que, sans lui, nos soins sont superflus.
Tel est l'arrêt du sort : le Troyen intrépide
Ne peut être vaincu qu'avec les traits d'Alcide.
Cet arc inévitable, et qui fut, dans ses mains,
L'effroi, le protecteur, le vengeur des humains,
Hercule, en périssant, par une erreur cruelle,
A laissé ce trésor à son ami fidèle.
Voilà ce que je viens chercher en ce moment;
Aux pieds d'Agamemnon j'en ai fait le serment.
Je sais que Philoctète, aigri par la misère,
Sans doute, en me voyant, frémiroit de colère;
Un plus jeune guerrier, dont l'aimable fierté
Du pur sang de Thétis nous peint la majesté,
L'arrachant malgré lui de ce séjour funeste,
Doit seul le rendre aux vœux d'un peuple qu'il déteste;
Et ce peuple aujourd'hui vous apprend, par ma voix,
Que c'est sur vous, seigneur, qu'il a fixé son choix.

NÉOPTOLÈME.

Je me sens honoré des bontés de la Grèce,
Et je dois y répondre en tenant ma promesse;
J'ai juré d'obéir, j'en accomplis la loi;
Je cours à Philoctète.... Ah! seigneur, ah! pour moi,
C'est un double plaisir, c'est une double gloire,
Alors qu'à tous les Grecs j'assure la victoire,
De pouvoir, à-la-fois, dans ce jour de bonheur,
Servir l'humanité, mon pays et l'honneur.

ULYSSE.

Modérez cette ardeur, dont l'excès m'inquiète :
Avant de lui parler, connoissez Philoctète.
Profondément gravé par la main du malheur,
Un long ressentiment remplit seul tout son cœur;
Il hait Agamemnon : un prince respectable,
Pour cet infortuné n'est plus qu'un roi coupable.
Sa haine, dans les Grecs retrouvant des bourreaux,
Voudroit les voir vaincus, ou mourant sous les eaux;
Et vous pouvez juger que le seul nom d'Ulysse,
Pour cette ame indignée est un nouveau supplice.
Soyez-en sûr : s'il peut découvrir nos desseins;
S'il sait que d'Ilion le sort est dans ses mains,
Et que j'ai, dans Lemnos, guidé votre jeune âge,
Nos efforts seront vains : craignez tout de sa rage.
Rien ne pourra le vaincre; il va nous échapper;
Pour l'entraîner enfin, vous devez le tromper.

NÉOPTOLÈME.

Moi, seigneur,... le tromper!

ULYSSE.

Un cœur tel que le vôtre,
Sans doute, à ce mot seul, doit souffrir plus qu'un autre:
Je le sais; mais l'État nous appelle aujourd'hui,
Et tout autre motif disparoît devant lui.
Seigneur, écoutez-moi : le temps presse, et peut-être
Philoctète en ces lieux va bientôt reparoître.
Allez à sa rencontre, et, sans plus différer,
En plaignant son destin, paroissez l'ignorer.

Accompagnez ses pas; nommez-lui votre père;
Mais sur-tout ajoutez qu'une juste colère
Vous sépare à jamais du fier Agamemnon;
Qu'irrité contre nous, vous quittez Ilion;
Qu'Ulysse osa lui-même insulter à vos larmes,
Et d'un père chéri vous arracher les armes;
Et que, nous dévouant à la fureur des flots,
Vous fuyez notre camp pour rentrer dans Scyros.
Flatté d'y revenir avec Néoptolème,
Philoctète aussitôt se livrera lui-même.

NÉOPTOLÈME.

Que me proposez-vous, ô ciel? j'en ai frémi :
D'un si lâche détour mon cœur est ennemi.
Au milieu des combats incapable de craindre,
Je ne sais point trahir, je n'ai jamais su feindre;
Et je ne croyois pas venir chercher, seigneur,
La première leçon de cet art séducteur.

ULYSSE.

Mon conseil vous déplaît : je sens que ce langage
A droit d'effaroucher votre noble courage.
Mais de notre devoir vous savez le lien;
La patrie a parlé, je n'écoute plus rien.
Ce qu'elle a commandé fût-il illégitime,
Je lui dois mon honneur pour première victime;
Et vous avez enfin, avant que de partir,
Aux yeux de tout le camp, promis de m'obéir.

NÉOPTOLÈME.

Ne me rappelez pas ce fatal avantage

Que vous donne sur moi le serment qui m'engage.
Entouré de guerriers, les jugeant tous par moi,
Je crus aveuglément pouvoir donner ma foi;
Et par cette promesse, en m'enchaînant d'avance,
Vous avez su du moins prévoir ma résistance.
Mais quand même, seigneur, docile à votre voix,
Je feindrois aujourd'hui pour la première fois,
Philoctète surpris se défiera peut-être
D'un jeune homme, d'un Grec, qu'il ne peut reconnoître.
L'infortune aisément s'abandonne au soupçon.
Qui lui garantira ma naissance et mon nom?

ULYSSE.

Qui, seigneur? tous vos traits; cette voix noble et fière,
Ce front où brille encor l'ame de votre père:
Il vous croira sans peine, et ses yeux attendris
Vont pleurer sur Achille en embrassant son fils.
De l'homme infortuné tel est le caractère;
Au milieu de ses maux, isolé sur la terre,
Quelquefois soupçonneux, enclin à tout haïr,
Il croit que l'univers s'unit pour le trahir:
Mais souvent, en secret, son ame solitaire
S'ébranle pour sortir d'un vide involontaire.
Que le fils d'un ami s'offre alors devant lui,
Son cœur s'ouvre aussitôt pour conter son ennui.
Contrainte si long-temps, sa confiance extrême
S'épanche en liberté près d'un autre lui-même;
Et, répandant ses pleurs au sein de l'amitié,
Il semble de sa peine adoucir la moitié.

(Il se retourne).

Mais j'entends des soupirs.. Seigneur,.. quelqu'un s'avance:
C'est lui-même ; je dois éviter sa présence.
De la Grèce en vos mains j'ai remis le secret,
Et je vous connois trop pour en être inquiet.

NÉOPTOLÈME dans le plus grand trouble.

Vous triomphez.... Eh bien! puisque le ciel l'ordonne,
Je vais trahir.... celui que le ciel abandonne;
Par des discours trompeurs l'entraîner sur mes pas :
Je parlerai du moins; mais je ne réponds pas
Que mon front, dans cet art heureusement novice,
Ne laisse, en rougissant, démêler l'artifice.

(Il accompagne Ulysse jusqu'au fond du théâtre; pendant ce temps, Philoctète paroît de l'autre côté, sur le devant de la scène, et se traîne lentement auprès de sa caverne. Il dit les premiers mots dans la coulisse).

SCÈNE III.

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME.

PHILOCTÈTE.

Mort, exauce mes vœux; je t'appelle toujours;
Tu m'as assez long-temps refusé ton secours.
Ma foiblesse, en tremblant, t'adresse sa prière :
Ah! quand permettras-tu que ce soit la dernière?

NÉOPTOLÈME, à part.

Quel spectacle!.... Pourrai-je..... Avançons; je le doi.
Que ce moment, ô ciel! est pénible pour moi!

PHILOCTÈTE.

Me trompé-je ? Quel bruit vient ici me surprendre ?
Je croirois.. Non, grands dieux ! je ne puis m'y méprendre..
C'est la voix d'un humain....

(En se retournant, il aperçoit Néoptolème).

Hélas ! depuis long-temps
Ce son plein de douceur n'a point frappé mes sens.

NÉOPTOLÈME, à part.

Tous les miens sont troublés.

PHILOCTÈTE.

Qui que vous puissiez être,
O vous, que mon aspect doit étonner peut-être,
Venez, approchez-vous, ne vous effrayez pas :
C'est la douleur qui parle et qui vous tend les bras.
Je ne sais, mais déjà votre heureuse présence
M'a rendu quelque force, a calmé ma souffrance.

(Pendant les deux derniers vers, Néoptolème le fait asseoir à l'entrée de sa caverne.)

NÉOPTOLÈME.

J'ignore quel destin a pu vous accabler;
Mais, en vous abordant, j'ai vu vos pleurs couler.
Il suffit; et toujours cette main bienfaisante
Se plut à soutenir l'humanité souffrante.

PHILOCTÈTE.

Je le crois.... Mais qui peut vous conduire en ces lieux?
Quel est votre pays ?... Si j'en croyois mes yeux,
Sans doute à cet habit je devrois le connoître?

NÉOPTOLÈME.

C'est en Grèce, il est vrai, que le sort me fit naître.

PHILOCTÈTE.

Vous, dans la Grèce... vous!... Ah! que viens-je d'ouïr!
Je n'ai que trop acquis le droit de la haïr.
Mais ne le craignez point; je ne saurois l'étendre
Jusque sur un mortel si sensible et si tendre:
Je veux, vous séparant de ce peuple odieux,
Ne voir qu'un bienfaiteur envoyé par les dieux.

NÉOPTOLÈME, à part.

Hélas!

PHILOCTÈTE.

Ce nom si saint me permet l'espérance :
Dites quel est le sang qui vous donna naissance.

NÉOPTOLÈME.

Le sang des demi-dieux, et celui des héros;
J'en ai reçu le jour dans les murs de Scyros,
Et d'Achille mon père....

PHILOCTÈTE.

Achille! ô ciel!

NÉOPTOLÈME.

Lui-même.

PHILOCTÈTE.

Se pourroit-il qu'ici voyant Néoptolème!...
Cher Achille!... Souffrez.... oui, voilà tous ses traits...
Son regard... Dieux plus doux, vous comblez mes souhaits.
Seigneur, un malheureux, même avant qu'il se nomme,
Doit trouver un ami dans le fils d'un grand homme.

NÉOPTOLÈME.

A mon cœur étonné que ces transports sont chers!
Pourquoi demeurez-vous dans ces tristes déserts?
Vous souffrez; je le vois : sur votre front auguste
Sont marqués tous les traits d'une infortune injuste.

PHILOCTÈTE.

Peux-tu le demander, fils d'Achille?... Ah! pour moi
C'est un malheur de plus d'être ignoré de toi.
Quoi! mon sort, ma blessure, et sur-tout ma retraite....
On ne t'a donc jamais parlé de Philoctète.

NÉOPTOLÈME.

Philoctète!

PHILOCTÈTE.

Oui, seigneur, vous voyez devant vous
Celui qui du destin épuisa tous les coups;
C'est-là qu'abandonné, trahi par des perfides,
J'appris à détester Ulysse et les Atrides;
C'est-là que, sans appui, sans espoir, sans secours,
Je compte en frémissant l'éternité des jours.
La trahison des Grecs ne m'a laissé qu'à peine
Quelques voiles usés, vil rebut d'une haine
Qui, pour mieux me tromper, respectoit mon sommeil.
Peins-toi, si tu le peux, ce funeste réveil;
Esclave, ami, soldat, tout fuyoit le rivage;
Tout m'abandonnoit seul dans une île sauvage.
Sans soupçonner d'abord ce complot odieux,
Je crus que mes esprits trompoient encor mes yeux :
J'appelle, mais en vain; la voix de la victime

Se répète, s'étend, tombe et meurt dans l'abîme.
Je promène par-tout des regards pleins d'effroi;
Je ne rencontre plus que la misère et moi.
C'est alors qu'abattu, cédant à tant d'alarmes,
Je cherchai vainement à répandre des larmes :
Mon sang étoit déjà glacé par ces horreurs,
Et mes yeux desséchés me refusoient des pleurs.
Je sentois cependant une morne vengeance,
Dans mon cœur indigné, s'amasser en silence,
Jusqu'à ce que son poids, secondant mes efforts,
Rendit enfin mes sens à leurs premiers transports.
Je maudis tous les Grecs, les Troyens, la lumière;
J'accusois tous les dieux, et la nature entière.
Quoique jamais, mon fils, je n'eusse su haïr,
Au ciel même en ce jour j'eusse appris à punir.
Ce desir dévorant brûle et nourrit mon ame;
Je ne vis que par lui, j'ai besoin de sa flamme.
Le désespoir, les cris, la haine, la fureur,
Se disputent sur moi les restes du malheur.
De la rage des Grecs tout semble être complice.
Tout, jusques à cet antre, ajoute à mon supplice;
Je m'y traîne, en rampant, pour terminer mon sort,
Et j'y trouve un tombeau, sans y trouver la mort.

NÉOPTOLÈME.

Et comment jusqu'ici, seul, foible et sans défense,
Avez-vous conservé votre triste existence?

PHILOCTÈTE, en montrant ses armes.

Voilà ce qui soutint mes jours désespérés;

Ce bienfait d'un héros, ces traits chers et sacrés,
Je ne les quitte point. Sitôt que ma blessure
Laisse quelque relâche aux tourmens que j'endure,
Gravissant ces rochers avec un long effort,
Aux habitans des bois je vais donner la mort;
Et ce que je rencontre expire sous mes armes.
Ah! souvent mon retour est suivi de mes larmes.
Cette marche m'épuise, et son pénible excès
Ramène tous mes maux, en redouble l'accès.
De mon ame aussitôt le désespoir s'empare;
Mon esprit agité m'abandonne et s'égare :
J'appelle à mon secours les enfers et les cieux;
Tout est sourd et muet; tout fuit devant mes yeux.
Dans l'univers entier, juge de mon supplice,
Philoctète mourant ne trouve plus qu'Ulysse....
Je le vois, je lui parle.... Une froide sueur
De mes sens épuisés exhale la fureur;
Mais quand ma main est prête à frapper sa victime,
Le barbare m'échappe, et se rit de son crime.
Trompé dans ses efforts, mon courroux impuissant
M'annonce ma foiblesse en me désabusant.
Sans force, sans couleur, je tombe sur la pierre,
Et le sommeil alors vient fermer ma paupière :
Souvent même, souvent sur ce lit de douleur,
Les ombres de la nuit prolongent mon erreur;
Et, de mes foibles sens troublant encor le reste,
Placent à mes côtés l'objet que je déteste.
Tel est, mon fils, tel est le sort d'un malheureux

Qui meurt depuis dix ans dans un supplice affreux,
Qui maudit chaque jour les débris de son être,
Dont à peine les cris font encor reconnoître,
Sous des traits décharnés, le spectre d'un humain.
Vous avez pu le voir, grands dieux! et votre main
Ne punit pas, protége Ulysse et les Atrides!...
Soyez justes enfin, écrasez ces perfides.

NÉOPTOLÈME, à part.

Dieux! son état me rend mon devoir plus cruel!
Immole-toi, mon cœur, aux volontés du ciel.

PHILOCTÈTE.

Mais pourquoi t'éloigner? tu parles avec peine;
Aurois-tu pour les Grecs désapprouvé ma haine?

NÉOPTOLÈME.

Moi! seigneur.... Ah! je dois plutôt la partager;
Vous n'êtes pas le seul qu'ils osent outrager;
Victime, comme vous, d'une vile injustice,
Je n'ai que trop appris....

PHILOCTÈTE avec vivacité.

Que t'a fait cet Ulysse?
Que t'ont fait tous ces chefs?... apprends-moi leurs forfaits;
Dis : rien ne me surprend; je crois tout.... Je les hais.

NÉOPTOLÈME.

Méprisant d'un héros la volonté dernière,
Ils m'ont ravi, seigneur, les armes de mon père.

PHILOCTÈTE.

Achille!.. auroit-il pu?.. Ciel! qu'entends-je?.. Il est mort!

NÉOPTOLÈME.

Au milieu des combats il a fini son sort.

PHILOCTÈTE.

Achille, ô mon ami!... Je t'afflige, pardonne;
Il mérita mes pleurs, l'amitié les lui donne.
Magnanime guerrier, tu meurs pour ton pays :
Voilà ta récompense; on outrage ton fils.
Dis-moi quel insolent porta ses mains profanes....

NÉOPTOLÈME.

Ulysse.

PHILOCTÈTE.

Lui!.... d'Achille il insulte les manes.

NÉOPTOLÈME.

Les Grecs le secondoient.

PHILOCTÈTE.

Je les reconnois là.

NÉOPTOLÈME.

En reproches plaintifs ma rage s'exhala.

PHILOCTÈTE.

Mais de quel œil Ajax vit-il cette injustice?

NÉOPTOLÈME.

Hélas! s'il eût vécu, jamais leur artifice
N'eût osé.....

PHILOCTÈTE.

Ciel! Ajax; le sang de Télamon,
L'exemple de l'armée et l'honneur de son nom....

NÉOPTOLÈME.

Tous les cœurs généreux ont gémi sur sa perte.

PHILOCTÈTE.

Sans doute Diomède et le fils de Laërte....

NÉOPTOLÈME.

Haïs, mais redoutés, tous deux vivent encor.

PHILOCTÈTE, après un silence.

J'avois un vieil ami, ce vertueux Nestor,
Dont souvent aux conseils l'ame inflexible et pure
A de ces hommes vils confondu l'imposture....

NÉOPTOLÈME.

Nestor vit malheureux; il a perdu son fils.

PHILOCTÈTE.

Antiloque?

NÉOPTOLÈME.

Il n'est plus.

PHILOCTÈTE.

Ah ! grands dieux, qu'ai-je appris!
Du moins le compagnon et l'ami de ton père,
Patrocle...

NÉOPTOLÈME.

Est au tombeau, moissonné dans la guerre
A la fleur de ses ans. Nos plus braves guerriers
Ont péri, comme lui, sous des traits meurtriers.

PHILOCTÈTE.

Ainsi le sort, toujours constant à me poursuivre,
N'a pas épargné ceux qui méritoient de vivre.

NÉOPTOLÈME.

Pour moi, je quitte un camp où je ne veux plus voir
L'iniquité des chefs égaler leur pouvoir;

Et je vais, si le ciel remplit mon espérance,
Attendre, dans Scyros, l'instant de la vengeance.

PHILOCTÈTE.

Ah! si mes yeux pouvoient en être les témoins!...
En les voyant périr, je les haïrois moins.
Mais tu vas, me dis-tu, rentrer dans ta patrie,
Néoptolème?... Hélas! si ton ame attendrie
A gémi sur mon sort, sur les tristes revers
D'un prince délaissé, perdu dans l'univers,
De grâce, emmène-moi, mon fils. Mon infortune,
Je ne le sais que trop, doit paroître importune;
Chacun, à mon aspect, fuit ou tremble d'effroi:
Mais plus le trait est beau, plus il est fait pour toi.
Jette-moi sur la proue, à la poupe, n'importe,
Où tu voudras enfin; pourvu qu'on me supporte,
Je suis content: mon cœur ne demande plus rien.
J'irai, je rejoindrai mon père.... Au nom du tien,
Au nom de ses exploits, de sa mort, de ta mère,
De tout ce que jamais tu chéris sur la terre;
Dirai-je au nom des dieux, protecteurs immortels
De la douleur plaintive aux pieds de leurs autels,
Ne te refuse pas à la voix suppliante
Qu'élève à tes genoux la vertu gémissante.
Fils des dieux, souverain, ton sort est éclatant:
Pour éprouver le mien, il ne faut qu'un instant.
La fortune te rit; mais c'est l'écueil du sage:
Voilà, voilà le temps d'en faire un noble usage.
Le plus beau droit, mon fils, que donne la grandeur,

Crois-moi, c'est de pouvoir secourir le malheur.

NÉOPTOLÈME, avec peine.

J'en connois tout le prix en sauvant Philoctète.

(A part).

Au-devant de mes coups de lui-même il se jette :
Fatal serment!...

PHILOCTÈTE.

Eh quoi! tu parois hésiter?

NÉOPTOLÈME.

Non.... Sortons de cette île....

PHILOCTÈTE.

Avant de la quitter,
Daigne entrer un moment dans ma caverne obscure :
Là sont des végétaux, présens de la nature,
Dont la nécessité me découvrit l'effet,
Et dont plus d'une fois j'éprouvai le bienfait;
Je veux t'en charger; viens.

(Néoptolème, près d'entrer, s'arrête; Philoctète, voyant son trouble et en ignorant la cause, lui dit :)

Ton ame trop sensible
Se trouble en approchant de ce repaire horrible :
Depuis que tous les jours j'y rentre pour gémir,
Je ne l'ai point encore entrevu sans frémir.

(Ils entrent tous les deux).

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME.

PHILOCTÈTE.

Allons, mon digne ami; la céleste puissance
T'envoya sur ces bords pour sauver l'innocence;
De cet auguste emploi ton bras peut s'honorer.
Enfin je n'ai plus rien, grands dieux! à desirer;
Et je vais, grâce aux soins que ta bonté me donne,
Retrouver mon pays, mon père et ma couronne.
Conduis mes pas tremblans.

NÉOPTOLÈME.

Appuyez-vous sur moi;
Venez.

(Philoctète s'arrête, et par ses mouvemens exprime le commencement de son attaque).

Mais qu'avez-vous, et qu'est-ce que je voi?

PHILOCTÈTE.

Mon ami, c'en est fait : une atteinte nouvelle
A rouvert ma blessure et la rend plus cruelle.
Ah!... Ah!...

(Il tombe assis à l'entrée de la caverne).

NÉOPTOLÈME effrayé.

Où suis-je?

PHILOCTÈTE.

Ciel, témoin de son effroi,
Je t'en conjure, arrête, arrête, épargne-moi!
Regarde ce guerrier : son ame généreuse
Se flattoit de changer ma solitude affreuse;
Et c'est dans ce moment que vous pourriez, grands dieux
D'un spectacle de sang épouvanter ses yeux.

NÉOPTOLÈME.

Seigneur, ne pensez point...

PHILOCTÈTE.

Impute à ma foiblesse
La pardonnable erreur d'un soupçon qui te blesse.
Je n'espère qu'en toi : toi seul es mon recours....
Lève-moi; de ton bras prête-moi le secours....

(Il se relève avec effort, et fait quelques pas appuyé sur Néoptolème).

Je te connois, mon fils; oui, ton cœur m'est fidèle :
Ami de la vertu, tu dois t'armer pour elle.
Ah!... je ne puis.

(Il tombe).

NÉOPTOLÈME.

Venez.

PHILOCTÈTE.

Ce terrible poison
Me brûle, me consume, égare ma raison....
Qu'on me donne la mort!... O toi, l'effroi des ombres

Viens, Tisiphone, viens dans mes cavernes sombres;
Apporte tes serpens, aiguise leur fureur :
Je veux les exciter à déchirer mon cœur.
Tu ne m'écoutes pas, implacable furie;
Ta cruauté jouit en me laissant la vie.

NÉOPTOLÈME.

Cher Philoctète.....

PHILOCTÈTE.

Eh bien!

NÉOPTOLÈME.

Reprenez vos esprits.
Souffrez que dans mes bras....

PHILOCTÈTE.

Accourez à mes cris,
Vous qu'en ces lieux encore ont épargnés mes armes;
Venez, monstres cruels, voyez, voyez mes larmes;
Ou plutôt, venez tous pour m'arracher le jour;
J'ai depuis trop long-temps troublé votre séjour.
Vengez-vous aujourd'hui; dévorez votre proie;
Dans un sang corrompu baignez-vous avec joie;
Et vers vos antres sourds retournant à grands pas,
Portez à vos enfans cet horrible repas.

NÉOPTOLÈME.

Seigneur....

PHILOCTÈTE.

Tout m'abandonne... O désespoir!... ô rage!..
A chaque instant, ami, je souffre davantage.

NÉOPTOLÈME.

Que ne puis-je moi-même?...

PHILOCTÈTE.

Et vous, dieux tout-puissans!
Méritez par ma mort le nom de bienfaisans :
A l'excès des tourmens faites que je succombe;
Dans le fond d'un rocher ouvrez-moi donc la tombe.
J'ai supporté dix ans le sort le plus cruel;
La victime à la fin est digne de l'autel.
Jupiter, arme-toi pour me réduire en poudre....
L'infortune a le droit de réclamer la foudre.
Frappe, frappe; j'attends.

NÉOPTOLÈME.

O moment plein d'effroi!

PHILOCTÈTE.

Quoi! la nature entière est donc sourde pour moi?
Où trouver un refuge? Incomparable Hercule,
Toi dont je fus l'ami, dont j'eusse été l'émule,
Si jadis ton bûcher, allumé par mes mains,
Conduisit jusqu'au ciel le plus grand des humains,
Prends donc pitié du moins du triste Philoctète;
Embrase autour de lui son aride retraite;
Consume un malheureux avec ce feu sacré,
Et rends-moi le bonheur que je t'ai procuré.

NÉOPTOLÈME à part.

Grands dieux! sur son état mon ame est attendrie.
Faut-il donc?... Non.... jamais.

PHILOCTÈTE.

C'est en vain que je prie;
Le tartare, le ciel, tout, jusqu'à l'amitié,
Me refuse en ce jour un regard de pitié....
Quels supplices!.. Ah dieux!... Quoi! mes tourmens redoublent
Je brûle, je me meurs... et mes regards se troublent.
Mon cœur anéanti, brisé par la douleur,
Renaît à chaque instant pour en sentir l'horreur.

NÉOPTOLÈME.

Ah! daignez...

PHILOCTÈTE.

Mortel, fuis : évite mon approche;
Laisse-moi me traîner au pied de cette roche.

(Il s'y traîne, l'embrasse avec force, et dit :)

La voilà... je la tiens.

NÉOPTOLÈME.

Arrêtez.

PHILOCTÈTE.

Que dis-tu?
C'est-là que le malheur enchaîna la vertu.

NÉOPTOLÈME.

Un seul moment, du moins, écoutez ma prière.

PHILOCTÈTE.

Laisse-moi : je voudrois soulever cette pierre.
Au refus de mon bras, rocher, ébranle-toi;
Voûtes, entr'ouvrez-vous, tombez, écrasez-moi.

NÉOPTOLÈME.

Philoctète!

PHILOCTÈTE.

Va-t-en.

NÉOPTOLÈME.

Moi, seigneur.

PHILOCTÈTE.

Oui, te dis-je.

NÉOPTOLÈME à part.

Sans savoir mon dessein, ma présence l'afflige;
Son cœur est contre moi déjà prêt à s'aigrir....
N'importe : il est à plaindre, il faut le secourir.

(Haut).

Prince, rassurez-vous; apaisez ces alarmes;
Calmez, calmez vos sens en répandant des larmes :
Pleurez auprès de moi; je pleure à vos genoux;
Je ne pourrai jamais me séparer de vous.

PHILOCTÈTE, hors de lui-même.

Qu'entends-je? quelle voix est vers moi parvenue?
Dieux! écartez l'objet qui paroît à ma vue...
C'est Ulysse.... c'est lui.... cet infame imposteur
Viendra donc jusqu'ici contempler mon malheur?

NÉOPTOLÈME.

Eh quoi?

PHILOCTÈTE.

Ta barbarie est-elle enfin contente?

NÉOPTOLÈME.

O ciel!

PHILOCTÈTE.

Mes maux sans doute ont passé ton attente?

J'en ai souffert d'affreux : mais, dans mon désespoir,
Rien n'égala jamais l'horreur de te revoir.

NÉOPTOLÈME.

Ouvrez les yeux, sortez d'une erreur si funeste.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi m'as-tu laissé des jours que je déteste?
C'est un bienfait barbare et trop digne de toi :
Il venoit de ta main, il fut cruel pour moi.

NÉOPTOLÈME.

Ah!

PHILOCTÈTE.

De l'humanité la voix plaintive et tendre
Dans ton ame jamais ne put se faire entendre.
Fuis-moi : va chez les Grecs raconter mes douleurs;
S'ils sont hommes encore, ils verseront des pleurs.
Mais avant de partir, viens, de ta main impure,
Arracher l'appareil qui couvre ma blessure.

(Il arrache une partie des lambeaux qui sont sur sa plaie, et les jette aux pieds de Néoptolème.)

A la tête du camp expose ces lambeaux :
Ce spectacle effroyable est fait pour des bourreaux.
J'en consacre le reste aux autels des furies.
Divinités du Styx, vautours des cœurs impies,
Puissiez-vous, sur les Grecs levant un bras vengeur,
Épuiser, ranimer, lasser votre fureur :
Égalez, s'il se peut, les supplices aux crimes.
Que des flots irrités ils deviennent victimes;
Que je puisse, à mon gré, de leurs débris épars,

Assouvir lentement mes avides regards;
Qu'un jour plus pur alors à mes yeux se déploie;
Qu'il prolonge son cours, pour prolonger ma joie :
Philoctète, au milieu de ce tableau sanglant,
Souffrira plus tranquille, et mourra plus content.

NÉOPTOLÈME à part.

Dieux justes! contre moi vous lui donnez des armes.
Je ne puis résister à ses cris, à ses larmes :
Rendez-lui sa raison, ôtez-lui son erreur;
Chaque mot qu'il m'a dit a déchiré mon cœur.

(Haut.)

L'ardeur d'une vengeance, hélas! trop légitime,
Vous fait à chaque instant voir Ulysse et son crime.
Mais désabusez-vous, seigneur; ce n'est pas lui
Qui vient à votre état insulter aujourd'hui.
Regardez-moi du moins, daignez me reconnoître.
Je souffre autant que vous, et plus encor peut-être :
Les dieux, touchés enfin de vos longues douleurs,
Ont daigné me choisir pour essuyer vos pleurs;
Jalouse d'un tel soin, ma main est toute prête.
Vous n'avez, sur la plage où le sort vous arrête,
A ce triste abandon pu vous accoutumer :
Votre cœur isolé sent le besoin d'aimer.
Laissez-moi recueillir ce sentiment sublime,
Bonheur que la vertu fait naître de l'estime.
Ranimez-vous, seigneur, répondez sans effroi;
La sainte humanité vous implore avec moi.

PHILOCTÈTE.

Ah! quel dieu bienfaisant tout-à-coup me réveille !
Sa voix céleste et douce a frappé mon oreille....
C'est toi.... Voilà mon sort.... il fait frémir.... hélas!
Si tu ne l'avois vu, tu ne le croirois pas.
Philoctète à tes yeux rougit de son délire;
Je sens que je succombe; à peine je respire:
Le sommeil peut lui seul ranimer mes esprits,
Et rendre quelque force à mes sens affoiblis.
Je vais me retirer au fond de mon asile;
Reposant près de toi, je serai plus tranquille.

NÉOPTOLÈME.

Puis-je vous suivre?

PHILOCTÈTE.

Non, daigne rester ici,
Et garde-toi sur-tout de quitter ton ami.
Le promets-tu?

NÉOPTOLÈME.

Seigneur, j'atteste le ciel même....

PHILOCTÈTE.

Il suffit : sur un mot j'en crois Néoptolème.

(Prêt à rentrer, il s'arrête, et dit :)

Ah! quand pourrai-je au moins acquitter dignement
Un si noble bienfait?... Dès ce même moment,
Pour prix de son grand cœur, et par reconnoissance,
Je lui dois aujourd'hui l'honneur de ma défense.
Oui, pendant mon sommeil, voudras-tu l'accepter?

Ces flèches, que mon bras ne peut plus supporter,
Prends-les.

NÉOPTOLÈME troublé.

Moi ! non, seigneur..... ah ! que m'osez-vous dire?
Ces armes.....

PHILOCTÈTE.

Siéront bien au prince que j'admire;
Hercule les porta : sans les déshonorer,
Le fils d'Achille ici peut encor s'en parer.

NÉOPTOLÈME.

Ah !

PHILOCTÈTE.

Tu vois quel dépôt l'amitié te confie....

NÉOPTOLÈME.

Grands dieux!....

PHILOCTÈTE.

C'est te donner cent fois plus que ma vie.

NÉOPTOLÈME.

Non, gardez ce trésor : seigneur, épargnez-moi...

PHILOCTÈTE.

Oui, mon fils, c'en est un, et bien digne de toi.

NÉOPTOLÈME.

Dois-je.....

PHILOCTÈTE.

C'en est assez; respecte ma foiblesse.

(Il lui donne son arc; il ôte son carquois, le lui remet et dit:)

Charge de ce carquois ta superbe jeunesse;
Et si de mes douleurs le spectacle hideux

Ne t'a pas inspiré l'horreur d'un malheureux,
Viens donc à l'amitié, de tes soins satisfaite,
Montrer Néoptolème embrassant Philoctète.

(Il lui tend les bras : Néoptolème ne peut cacher son trouble et semble hésiter.)

Tu balances.....

NÉOPTOLÈME.

Seigneur.... je tombe entre vos bras.

PHILOCTÈTE.

Je te laisse.

NÉOPTOLÈME.

Souffrez.....

PHILOCTÈTE.

Non, ne suis point mes pas.

SCÈNE II.

NÉOPTOLÈME seul.

Arrêtez : c'en est fait, il m'échappe..... et me laisse
Ses armes, mon devoir, mon trouble, ma foiblesse...
Attendri par ses pleurs, partageant son ennui,
J'oubliois mes sermens, je ne voyois que lui....
Toi, qui du haut des cieux peut-être nous contemples,
Dont j'aimois les leçons, et suivois les exemples,
Achille, fais sur moi descendre ta vertu,
Prête un bras secourable à ton fils abattu;
Viens m'éclairer enfin : mon ame déchirée
Frémit des attentats dont elle est entourée.

Quoi ! trahir Philoctète ou trahir mon pays !
Que dois-je faire ? O ciel ! juge entre eux : j'obéis.
Insensé, qu'as-tu dit ? Le sort impénétrable
N'a-t-il pas prononcé l'arrêt irrévocable ?
Un oracle te parle, et tu peux hésiter ?
Adore, et soumets-toi ; rien ne doit t'arrêter :
Va, cours, vole ; les dieux te donnent la victoire.
Les dieux voudroient un crime... Ah ! je ne le puis croire.
Dans le fond de mon cœur j'entends l'humanité ;
C'est le plus sûr oracle, il doit être écouté ;
Je ne suivrai que lui..... Cependant ma patrie
A reçu ma promesse ; elle m'attend, me crie :
« Foible et perfide enfant, peux-tu braver ma loi ?
» Tu m'appartiens ; ton être est tout entier à moi :
» Tu m'as voué ta vie en prenant la couronne..... »
Je t'ai promis.... mon sang et je te l'abandonne ;
Mais je ne puis trahir la nature et ma foi ;
Et je suis homme enfin avant que d'être roi.
Ce mot l'emporte.... Allons, et, dans ce jour d'alarmes,
Ressemblons au héros dont je porte les armes.

(Il met le carquois et s'appuie sur l'arc.)

Hercule, avec ces traits, qu'il rendoit immortels,
En dépit du ciel même obtenoit des autels.

(Après un moment de silence :)

Où suis-je ? qu'éprouvé-je ? Un charme involontaire
Me fait déjà sentir leur pouvoir salutaire :
Ils furent de tout temps l'espoir du malheureux ;
Ils sont dignes de moi ; je serai digne d'eux :

L'héroïsme, la foi, l'humanité m'enflamme;
Et ce noble dépôt semble élever mon ame.
Allons..... Que vois-je, ô ciel!

SCÈNE III.

NÉOPTOLÈME, ULYSSE.

ULYSSE.

Que faites-vous, seigneur?
A peine j'ai des Grecs arrêté la fureur.
Le soldat inquiet vouloit, malgré moi-même,
Venir jusqu'en ces lieux chercher Néoptolème:
De crainte et de foiblesse il osoit l'accuser;
Ce que je vois suffit pour me désabuser.
Les voilà donc enfin ces armes invincibles,
Du malheur d'Ilion présages infaillibles:
La Grèce vous les doit; c'est le prix de vos soins:
Venez; du fils d'Achille on n'attendoit pas moins.

NÉOPTOLÈME.

Achille, jeune encor, déjà couvert de gloire,
Qui s'ouvroit, à vingt ans, le temple de mémoire,
Ne savoit point, seigneur, trahir l'infortuné;
Il l'aimoit, et ne l'a jamais abandonné.

ULYSSE.

D'où vient?.....

NÉOPTOLÈME.

Je crois avoir sa valeur en partage;

Mais j'en reçus encore un plus noble héritage:
Formé par les leçons d'une divinité,
Il m'a transmis sur-tout sa générosité;
Il m'en demande compte, et je dois le lui rendre.

ULYSSE.

Que diroit-il plutôt, s'il pouvoit nous entendre?
Oui, prince, pardonnez : une invisible main
Aux bords du Simoïs a tranché son destin;
Et lorsqu'on enleva, par ce coup téméraire,
A nous un grand exemple, à vous un digne père,
Chacun des Grecs, brûlant d'un courage nouveau,
Sur les remparts troyens lui promit un tombeau.
Voilà, seigneur, voilà le dessein où nous sommes:
Ce n'est qu'en les vengeant qu'on pleure les grands hommes.
Achille veut du sang; vous pouvez le verser.
Roi, fils, et citoyen, devez-vous balancer?

NÉOPTOLÈME.

Accablé de douleurs, les yeux baignés de larmes,
Philoctète à moi seul a confié ses armes:
Tranquille et sans défense, il compte sur ma foi;
Ses jours, dès ce moment, sont plus sacrés pour moi.

ULYSSE.

Seigneur, je les respecte; et mon unique envie
Est de servir l'État en conservant sa vie.
Mais puisque dans ce jour son aveugle courroux
Refuse de nous suivre et de vaincre avec vous,
Cette arme nous suffit; je sens que mon courage,
Aussi bien que le sien, en saura faire usage.

Sensible toutefois aux larmes d'un héros,
Vous pouvez le conduire aux rives de Scyros;
Mon cœur même en secret en aura quelque joie,
Et nous vous attendrons au pied des murs de Troie.

NÉOPTOLÈME.

Hélas ! qu'ai-je entendu? quel espoir? ah ! seigneur,
Fidèle à ma patrie, autant qu'à mon honneur,
Je pourrois.... Non, je vois votre cruelle adresse;
Vous voulez abuser ma crédule jeunesse :
Ce cœur sans art, toujours noble avec vérité,
S'est fait voir à vos yeux dans sa simplicité;
N'allez pas le tromper.

ULYSSE.

Cet indigne artifice,
Plus que Néoptolème, aviliroit Ulysse.
Mais, non; rassurez-vous, seigneur; c'est un soldat
Qui défend près de vous l'intérêt de l'État:
Sans détour, sans adresse, il n'a rien qu'il déguise
La cause de l'honneur se plaide avec franchise.
Partons; il en est temps : aux pieds de nos autels
Vous avez entendu la voix des immortels.
Le ciel parle; obéir est notre loi suprême;
Et peut-être aujourd'hui Philoctète lui-même,
Quand il vous confioit cet arc, son seul espoir,
Aux volontés des dieux cédoit sans le savoir;
Il suivoit du destin la secrète influence.

NÉOPTOLÈME *ébranlé.*

Non; il suivoit son cœur, l'aveugle confiance

Que lui donnoient les pleurs qu'il m'avoit vu verser :
Garans de ce dépôt, faut-il en abuser ?

ULYSSE.

Le ciel vous le commande ; il se charge du reste.

NÉOPTOLÈME.

Ah ! c'est toujours un crime, et mon cœur le déteste.

ULYSSE.

De la patrie en pleurs entendez donc la voix.

NÉOPTOLÈME.

Je ne l'entends que trop : je respecte ses droits ;
Je cherche, mais en vain, à me défendre d'elle.

ULYSSE.

Venez, suivez mes pas ; la Grèce vous appelle.

NÉOPTOLÈME.

L'infortune m'attend ; et je vais la tromper !

ULYSSE.

Le Troyen à nos coups ne peut plus échapper.

NÉOPTOLÈME s'éloignant du rocher.

J'abandonne un ami.

ULYSSE.

Vous vengerez un père.
Tous les Grecs béniront une tête si chère.
Leur triomphe est à vous : ne perdez point de temps.

(Néoptolème s'éloigne, et suit Ulysse.)

PHILOCTÈTE, du fond de sa grotte.

Néoptolème.....

NÉOPTOLÈME.

O ciel !

PHILOCTÈTE.

Viens, mon fils; je t'attends.

NÉOPTOLÈME.

Ah ! grands dieux, je le vois, votre bonté propice
Veut m'arrêter du moins au bord du précipice.
(A Ulysse, qui veut l'arrêter :)
Cruel, tous vos discours sont ici superflus.

ULYSSE.

Voulez-vous ?....

NÉOPTOLÈME.

Laissez-moi; je ne vous connois plus.
(Il entre dans la grotte.)

SCÈNE IV.

ULYSSE seul.

Tu ne me connois plus!... Ah! jeune téméraire,
Tu connoîtras bientôt jusqu'où va ma colère.
Attendri par ses pleurs, va, cours les essuyer;
Il me reste la force, et je vais l'employer.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME.

PHILOCTÈTE.

Oui, ma force renaît; je suis prêt à te suivre;
Au fils de mon ami, sans crainte je me livre.

NÉOPTOLÈME.

Ah dieux!

PHILOCTÈTE.

De tes soldats j'entends déjà les cris;
Ils t'attendent : partons, rejoignons-les, mon fils.
Remène Philoctète aux lieux de sa naissance,
Et juge par mes pleurs de ma reconnoissance.

NÉOPTOLÈME.

(A part.)

Votre reconnoissance!... Ah! traître, que fais-tu?...
De combien de remords ton cœur est combattu!

PHILOCTÈTE.

Tu parles de remords? ils sont faits pour le crime.
Quand ta voix adoucit le destin qui m'opprime,
Quand tes bras, secourant la foiblesse des miens,
Vont rendre Philoctète à ses concitoyens,
Goûte ces plaisirs vrais, cette volupté pure,
Que l'aspect d'un bienfait répand sur la nature.

NÉOPTOLÈME.

Non, seigneur; c'en est trop : non, daignez arrêter
L'effusion d'un cœur que je dois respecter.
Jusques au fond du mien, ah ! si vous pouviez lire...

PHILOCTÈTE.

J'y verrois la vertu régnant dans son empire.

NÉOPTOLÈME à part.

Il aime son erreur; je ne puis l'en tirer:
Il le faut cependant, dussé-je en expirer.

PHILOCTÈTE.

Mais un trouble mortel est peint sur ton visage:
Qu'attends-tu donc encor pour quitter ce rivage?
Tu ne me réponds pas..... que dois-je soupçonner?

NÉOPTOLÈME.

Tout.

PHILOCTÈTE.

Mon fils, qu'as-tu dit? tu veux m'abandonner?

NÉOPTOLÈME.

Moi ! seigneur... je voudrois... non, gardez-vous de croire
Que d'un trait si honteux je souille ma mémoire.
C'est à d'autres desseins qu'on veut me réserver...
Je tombe à vos genoux; je ne puis achever.

PHILOCTÈTE.

Que vais je apprendre? hélas!

NÉOPTOLÈME

Quand vous m'allez connoître,
Vous voudrez me haïr, me mépriser peut-être;
Mais (cette grâce est due à ma sincérité)

Jugez, par les remords dont je suis agité,
Ce que souffre mon ame, et combien elle achète
Le détestable droit de trahir Philoctète.
Il est vrai qu'entraîné par les plus forts sermens,
Près de vous, malgré moi, j'ai feint quelques momens;
Mais je n'ai pu long-temps être autre que moi-même;
Je redeviens encor, je suis Néoptolème.
Je vous trompois, seigneur, je ne le cache pas:
Ce n'est point à Scyros que je porte mes pas.
Par cet espoir flatteur, je voulois vous séduire;
Et c'est au camp des Grecs que je vais vous conduire.

PHILOCTÈTE.

Cruel, au camp des Grecs! se peut-il?..... et c'est toi!

NÉOPTOLÈME.

Un moment, sans courroux, seigneur, écoutez-moi.

PHILOCTÈTE.

Que veux-tu m'annoncer? qu'écouterois-je encore?
Rends-moi cette arme, ingrat; ta main la déshonore.

NÉOPTOLÈME.

Hélas! à vous trahir les dieux m'ont condamné:
Je vous plains, je frémis; mais je suis entraîné.

PHILOCTÈTE.

Homme lâche et trompeur, vil artisan du crime,
Qui caches tes noirceurs sous un front magnanime,
Après t'être joué de ma crédulité,
Repais de mes fureurs ton inhumanité;
Si tu l'oses encor, que ton bras homicide
Traîne sur tes vaisseaux le compagnon d'Alcide:

Reste cadavéreux, infect, objet d'horreur,
J'irai de ton triomphe augmenter la splendeur;
Ces membres tout sanglans manqueroient à ta gloire;
Ils doivent à tes Grecs attester ta victoire.
Grands dieux! je fus dix ans éloigné des humains;
La vertu dans mon cœur, et cet arc dans mes mains,
Je vivois, je souffrois plus que la mort peut-être;
Auprès de moi du moins je n'avois point de traître.
Un mortel se présente, il veut changer mon sort;
Mon ame à ses discours se livre avec transport.
Ah ! pouvois-je oublier qu'élève des Atrides,
Il devoit distiller leurs venins parricides!
O ciel ! sous tant de coups suis-je assez abattu?
Rends-moi ma solitude..... ou rends-lui sa vertu.
Cruel, en te voyant me couvrir de tes larmes,
J'ai cru que tu pouvois en connoître les charmes :
Et même, en ce moment, si terrible pour moi,
Je ne sais quel instinct me ramène vers toi;
Je voudrois de ma haine accabler un barbare.....
Je sens que, malgré moi, mon cœur en est avare.
Que le tien par mes cris se laisse enfin frapper:
Le fils du grand Achille est-il fait pour tromper?
Non, je le vois, ton ame, encor naïve et pure,
Se décèle à mes yeux par un secret murmure.
Dans de lâches complots on t'avoit entraîné;
Mais répands une larme, et tout est pardonné.
Achève; remets-moi cette arme mémorable;
Excuse des transports, fruits d'un sort déplorable,

Et sois sûr en ce jour que mon plus grand regret
Est d'avoir cru ton cœur capable d'un forfait.

NÉOPTOLÈME.

Arrêtez, arrêtez! tant de bonté m'accable :
Reprenez ce courroux justement implacable;
Reprenez-le : frappez; je l'aime mieux, seigneur,
Que la tendre amitié qui fait rougir mon cœur.
Mais enfin du destin telle est la loi cruelle :
Envers l'État, ou vous, je dois être infidèle;
Sans cet arc, à jamais défendus par le sort,
Les remparts des Troyens braveront notre effort :
Vous le rendre, seigneur, c'est trahir ma patrie;
Et le garder, hélas! c'est vous ôter la vie.

PHILOCTÈTE.

Que viens-tu me parler du Grec et du Troyen?
Je ne les connois point. Ils ne te sont plus rien;
Tu n'es qu'un homme ici; témoin de ma misère,
Tu n'as d'autre devoir que de sauver ton frère.

NÉOPTOLÈME.

Ah! plutôt accordez, dans ce fatal moment,
Mon honneur et mes vœux, mon cœur et mon serment;
Que le Grec satisfait triomphe avec vos armes;
Et venez dans Scyros oublier vos alarmes.

PHILOCTÈTE.

Voilà donc le projet de ta lâche pitié!
Offert par la vertu, reçu par l'amitié,
Ce bienfait consolant dans mon malheur extrême,
M'a souvent tenu lieu de mon ami lui-même :

C'est le dernier présent qu'un demi-dieu mortel
Me fit sur le bûcher qu'il changeoit en autel.
Et tu veux m'en priver, et les armes d'Alcide
Feroient aux champs troyens triompher un Atride!
Non, jamais!... Rends-les moi : par un dernier effort,
Je demande à tes pieds mes flèches ou la mort.
Vois donc du désespoir l'ineffaçable ouvrage
Gravé sur tous mes traits par dix siècles de rage;
La nature frissonne à cet aspect affreux :
Mais je suis ton semblable, et je suis malheureux.
Néoptolème.....

NÉOPTOLÈME, attendri, s'éloigne avec peine.

Où suis-je? hélas!

PHILOCTÈTE.

Néoptolème,
Tu t'attendris; ton cœur combat contre toi-même :
Tu me fuis..... mais d'où vient ce mouvement soudain?
Un noir pressentiment a passé dans mon sein.
Ah dieux! se pourroit-il que je revisse encore....
Oui; ce trouble m'annonce un monstre que j'abhorre...
Ulysse.....

SCÈNE II.

NÉOPTOLÈME, PHILOCTÈTE, ULYSSE, GRECS.

PHILOCTÈTE se retournant et apercevant Ulysse.

Le voilà..... Je ne me trompois pas.....
O ciel! lance ta foudre, ou daigne armer mon bras.

ULYSSE aux Grecs.

Attendez le signal, et restez en silence.

(A Philoctète.)

Oui, seigneur, oui, c'est moi, dont la noble assurance
Pour le bien de l'État ose braver vos coups:
Je sais ce que je dois attendre auprès de vous;
Mais Ulysse ne veut, à son devoir fidèle,
Que servir la patrie, ou s'immoler pour elle.

PHILOCTÈTE, après un silence.

Sans tomber à mes pieds, tu parois devant moi!
Méprisable imposteur, ame vile et sans foi,
As-tu donc oublié que ta perfide adresse
Sur ce même rivage a trahi ma foiblesse?
Fuis, traître, éloigne-toi, tu fatigues mes yeux;
Je sens que ta présence a profané ces lieux:
Déjà l'air est moins pur; le soleil qui m'éclaire
Semble, en s'obscurcissant, partager ma colère;
Et ne t'étonne pas s'il veut fuir loin de toi;
Dès qu'il te vit paroître, il pâlit avec moi.
Et pourquoi me viens-tu chercher dans ma retraite?
Ne suis-je pas toujours ce même Philoctète
Dont la plaie effroyable, et les cris pleins d'horreur,
Répandoient, disois-tu, la mort et la terreur?
Ai-je éteint dans mes sens le feu qui me dévore?
Ne vois-tu pas mon sang prêt à jaillir encore?
Je suis tel aujourd'hui que j'étois autrefois.
Mais, non; je te trompois : depuis que je te vois,
Je ressens plus mes maux, je frémis sous leur chaîne;

Il semble que ta vue alimente ma haine.
Oui, dans mon triste état, si j'eus quelque desir,
Ce fut de vivre encor, pour avoir le plaisir
De compter tes tourmens, savourer tes souffrances,
Sur ton sein déchiré calculer mes vengeances.
De ce juste avenir l'espoir consolateur
Me faisoit quelquefois oublier ma douleur.
Ah ! grands dieux, exaucez un vœu si légitime !
Je ne vous charge pas d'immoler la victime :
Je me croirois puni si son sang odieux
Ne couloit par mes mains, ne couloit sous mes yeux.

ULYSSE.

Philoctète, quittez ce farouche langage;
Vous savez, je le vois, quel serment nous engage;
Et, par Néoptolème instruit de mon dessein,
Vous connoissez aussi les ordres du destin :
Ne suffit-il donc pas, seigneur, à votre gloire,
Que les Grecs de vous seul attendent la victoire?
Quel triomphe plus beau pouvez-vous demander?
Ce prince fut chargé de vous persuader;
Et sans doute.....

PHILOCTÈTE.

Poursuis : il est digne d'Ulysse
Sur un jeune guerrier d'employer l'artifice;
De jeter dans un cœur ouvert et généreux
Le venin de la fraude, et cet art dangereux
Qui, par la trahison, mène à l'ingratitude,
Et dont ta politique a fait une habitude.

Ne crois pas cependant que sa crédulité
Ait étouffé dans lui la générosité :
Pour t'échapper, cruel, son cœur fut son asile.
Néoptolème encore a les vertus d'Achille ;
Même en t'obéissant, il souffroit près de moi :
Ses remords sont à lui, mais son crime est à toi.
Regarde-le du moins ; rougis de ton ouvrage.
Abattu, repentant, honteux de son outrage,
Expirant sous les coups dont il perça mon cœur,
De ce combat, sans doute, il sortira vainqueur :
Je crois voir la vertu le couvrir de ses armes.....
Viens dans mes bras, mon fils, viens m'apporter tes larmes.

(Néoptolème passe du côté de Philoctète, et veut se jeter dans ses bras ; Ulysse l'arrête avec force.)

ULYSSE.

Téméraire, arrêtez : songez que, par ma voix,
Tous les Grecs réunis vous prescrivent des lois ;
Et, possesseur d'un bien que le ciel nous demande,
Venez, obéissez : c'est l'État qui commande.

NÉOPTOLÈME.

Barbare ! ah ! c'en est trop : tant de férocité
Brise tous mes liens, et me rend ma fierté.
Quand l'honneur doit parler, crois que Néoptolème
Ne recevra jamais de loi que de lui-même :
Ce n'est pas toi du moins que j'irois consulter ;
(Mettant la main sur son cœur.)
Mais ce guide est le seul que je veuille écouter.

Eh ! de quel droit ici viens-tu parler en maître ?
Ai-je fait le serment d'être cruel ou traître ?

(Il défait son carquois, et dit, d'un ton fier et tranquille :)

L'amitié me remit ce dépôt précieux,
Et je vais dans ses mains le remettre à tes yeux.
De tes Grecs irrités cours soulever la rage :
Qu'ils viennent, ils verront ce que peut mon courage...
D'Achille encor peut-être on doit craindre le nom ;
Il faisoit autrefois trembler Agamemnon.

(Il remet les armes à Philoctète.)

ULYSSE à Néoptolème.

Si quelqu'un doit trembler, insensé, c'est vous-même.

(Aux Grecs.)

Soldats, qu'on le saisisse : oui, lui, Néoptolème.

PHILOCTÈTE prêt à percer Ulysse de ses flèches.

Arrêtez, malheureux : arrêtez, ou ma main
Va punir à l'instant son orgueil inhumain.

(Néoptolème fait ses efforts pour retenir Philoctète.)

ULYSSE aux Grecs.

Avancez.

PHILOCTÈTE.

L'osez-vous ?

NÉOPTOLÈME à Philoctète.

Dans le sang d'un perfide
Voulez-vous donc souiller les traits du grand Alcide ?
Non, gardez-les, seigneur, laissez-moi seul agir ;
D'un combat inégal nous aurions à rougir.

(A Ulysse.)

Ulysse, d'un seul mot je puis t'ôter la vie;
Je veux plus noblement qu'elle te soit ravie.
Écarte ces soldats, dont tu fais des bourreaux;
Montre-toi digne au moins de combattre un héros.
Pour t'oser résister je n'ai point d'autre titre:
Ne prenons entre nous que ce fer pour arbitre.

(Il tire son épée.)

ULYSSE en faisant autant.

Il plaît à ma valeur, et j'aime à l'accepter;
Mais n'est-il rien ici qui nous doive arrêter?
Envoyés tous les deux, d'après notre promesse,
Notre premier devoir est de servir la Grèce:
Obéissez d'abord à la loi de l'État,
Et, votre égal alors, je vous suis au combat.

(Aux Grecs.)

Venez, amis; laissons l'imprudent qui m'outrage
Exhaler à loisir son fastueux courage.

(A Néoptolème.)

D'une jeunesse altière espérant le retour,
Je veux bien vous donner jusqu'à la fin du jour;
Mais, ce moment passé, je pars, sans rien entendre:
Choisissez; je suis prêt, et je vais vous attendre.

(Il sort avec les Grecs.)

SCÈNE III.

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME.

PHILOCTÈTE.

Ah ! mon fils, ton langage est celui d'un guerrier;
Oui, ton cœur à mes yeux a paru tout entier:
Tu ne m'as point trompé; dans ta noble colère
J'ai reconnu ton sang, j'ai cru revoir ton père.

NÉOPTOLÈME.

Eh bien ! seigneur, au nom de ce père chéri,
Si, par son souvenir, Philoctète attendri
Crut dans les traits d'un fils retrouver son image,
A m'écouter ici c'est lui qui vous engage.

PHILOCTÈTE.

Fuyons loin de Lemnos.

NÉOPTOLÈME.

C'est tout ce que je veux.

PHILOCTÈTE.

Où vas-tu me conduire?

NÉOPTOLÈME.

Où l'ordonnent les dieux.

PHILOCTÈTE.

Il n'en est point pour moi.

NÉOPTOLÈME.

Ce discours les offense;
Redoutez leur pouvoir; cédez à mon instance:

Les Grecs, d'un tel bienfait justes admirateurs
Seront.....

PHILOCTÈTE.

Mes ennemis.

NÉOPTOLÈME.

Non, vos libérateurs:

PHILOCTÈTE.

Je devrois mon bonheur aux monstres que j'abhorre!
Moi! j'aime mieux cent fois......

(Un silence.)

NÉOPTOLÈME.

Quoi, seigneur?

PHILOCTÈTE.

Vivre encore.

NÉOPTOLÈME.

D'une si sombre horreur tous mes sens ont frémi.

PHILOCTÈTE.

Va, sers le fils d'Atrée.

NÉOPTOLÈME.

Eh! je sers un ami.

PHILOCTÈTE.

Tu le trahis, cruel!

NÉOPTOLÈME.

Je le rends à lui-même.
En croirez-vous toujours un désespoir extrême?
Loin d'ajouter encore au trouble où je vous vois,

Ah ! de Néoptolème entendez donc la voix.
Ce n'est plus ce guerrier qu'indignoit l'artifice,
Qui, le glaive à la main, faisoit pâlir Ulysse:
Sensible et généreux, c'est l'ami le plus vrai;
De son zèle déjà vous avez vu l'essai.
Ah! peut-être, seigneur, en vous rendant ce gage,

(Il lui montre les flèches.)

Ai-je acquis sur votre ame un secret avantage;
Peut-être qu'à l'instant, maître de vos destins,
Quand je tenois ici vos armes dans mes mains,
En m'immolant moi-même à votre confiance,
J'ai mérité de vous au moins quelque croyance:
Mais je ne prétends point faire valoir ces droits;
L'honneur seul m'inspiroit, et j'ai suivi ses lois.
Pouvant, avec cet arc, voler à la victoire,
J'ai mieux aimé, j'ai dû vous en laisser la gloire.
La refuserez-vous, quand je viens vous l'offrir?
Oubliez tous les maux qu'on vous a fait souffrir;
C'est la patrie en pleurs qui parle et qui vous prie.
Les Grecs vous ont trompé; je sais leur barbarie:
Vous leur devez sans doute un éternel courroux;
Seigneur, c'est pour cela qu'il faut les sauver tous.
Leur juste repentir en fera vos victimes;
Redoublez de vertus pour couvrir tous leurs crimes.

PHILOCTÈTE, qui commence à se troubler.

La haine est dans mon cœur.

NÉOPTOLÈME.

Il la faut étouffer :
Ce n'est qu'en combattant que l'on peut triompher.

PHILOCTÈTE, avec effort.

Jamais.

NÉOPTOLÈME.

Dès aujourd'hui.

PHILOCTÈTE.

Vois donc ce que j'endure

NÉOPTOLÈME.

N'importe.....

PHILOCTÈTE.

Un tel effort est-il dans la nature ?

NÉOPTOLÈME.

Donnez-nous-en l'exemple.

PHILOCTÈTE.

Ils m'ont trop outragé

NÉOPTOLÈME.

Vous serez bien plus grand de n'être point vengé.

PHILOCTÈTE, dans le plus grand trouble.

Où suis-je ? ses discours, son ton noble et sincère,
Ont déjà..... laisse-moi..... Laisse-moi ma misère.

NÉOPTOLÈME.

Rendez-vous.

PHILOCTÈTE.

Je ne puis.

NÉOPTOLÈME.

Vous combattez en vain.
Pour la dernière fois ouvrez-moi votre sein.
Je veux, de ce grand jour vous montrant tous les charmes,
Au fond de votre cœur aller chercher vos larmes.
Ne vous détournez pas : daignez plutôt, seigneur....

PHILOCTÈTE, *vivement ému.*

Que me proposes-tu ?

NÉOPTOLÈME.

La gloire et le bonheur.
Oui, la postérité, ce juge si sévère,
Les princes, les États, la Grèce toute entière,
Hercule votre ami, les mortels et les dieux,
Tout l'Univers enfin sur vous seul a les yeux ;
Il se rassemble autour du héros qui pardonne :
Voyez-vous la vertu préparer sa couronne ;
Elle approche, elle attend, elle est à vos genoux.

(*Il se met à genoux.*)

Dites, J'ai pardonné ; la victoire est à vous.

PHILOCTÈTE.

Tu triomphes, mon fils ; ta vérité m'entraîne.
Mon ame auprès de toi ne peut garder sa haine ;
Je n'en ai plus.

NÉOPTOLÈME, *avec enthousiasme.*

Grands dieux ! descendez tous des cieux,
Descendez, dieux puissans ! oui, je vais à vos yeux,

Gravant sur ce rocher son nom et ses blessures,
Y dresser un autel à l'oubli des injures;
Et j'en veux faire un temple où la divinité
Pour grand-prêtre une fois aura l'humanité.

PHILOCTÈTE.

Néoptolème?

NÉOPTOLÈME.

Eh bien! vous jouissez.... Votre ame
Partage mon transport, et l'ardeur qui m'enflamme.
Viens, mon ami.... Seigneur, pardonnez-moi ce nom,
De ce premier moment excusez l'abandon:
Heureux de vous aimer, heureux de vous le dire,
Je ne songe..... Embrassez l'ami qui vous admire.

PHILOCTÈTE.

Oui, tu l'es mon ami : tu me l'as bien fait voir;
En faisant mon bonheur, tu m'apprends mon devoir.
Mon cœur, depuis long-temps comprimé par la haine,
Fermentoit dans sa rage et respiroit à peine :
Aujourd'hui, dégagé de ces liens affreux,
Il s'ouvre avec plaisir, il goûte un calme heureux.
Je crois voir tous ces chefs, qui craignoient ma vengeance,
Tomber à mes genoux, admirer en silence;
Et moi-même, étonné de ma sérénité,
Planant au-dessus d'eux avec tranquillité.
C'est à toi que je dois cette nouvelle vie :
Tes conseils resteront dans mon ame ravie;
J'en connois la grandeur, et je vais, mon cher fils,

Jouir de ton bienfait en servant mon pays.

NÉOPTOLÈME.

Allons trouver les Grecs : ils verront avec joie
La fin de vos malheurs, et la prise de Troie.
Vous n'avez plus à craindre un destin ennemi,
Et vous suivez les dieux dans les bras d'un ami.



ALFRED,

TRAGÉDIE

ANALYSE
D'ALFRED.

J'AI toujours pensé que c'étoit, pour un ouvrage dramatique, un mérite de plus que de mettre en scène un grand législateur, un grand homme, un grand roi. La postérité s'est accordée pour donner ces trois titres à Alfred; et c'est ce qui m'a inspiré l'idée de choisir une époque de sa vie pour en faire une tragédie. Ce choix présentoit beaucoup de difficultés, que je suis loin d'avoir surmontées. Je me suis fixé à l'époque où Alfred, vaincu par les Danois, voyant son royaume envahi, ses sujets privés de tout le bien qu'il leur avoit déjà fait et qu'il vouloit leur faire encore, trouve, dans son courage et dans son génie, les moyens réparateurs qui doivent lui donner la victoire et le délivrer de ses ennemis. Il m'a semblé que nulle autre époque de la vie d'Alfred ne m'offroit autant d'avantages que celle-ci. Mais comment tirer de cette époque un sujet qui pût s'accommoder au

théâtre, et dans lequel Alfred, malheureux, devoit être aussi grand et aussi intéressant qu'Alfred victorieux? Pour arriver à ce but, j'ai été obligé de supposer des faits antérieurs, dont j'avois absolument besoin pour compléter la fable entière de l'ouvrage. Je puis avoir erré dans la supposition de quelques-uns de ces faits, mais je crois qu'aucun d'eux n'est invraisemblable; et cela me suffisoit.

Qu'Alfred, connoissant les devoirs et les dangers de la royauté, veuille élever son fils loin des prestiges dont elle est entourée; qu'il lui fasse donner une éducation sévère; qu'il lui laisse ignorer son rang jusqu'à ce que ce jeune prince se soit rendu digne de le remplir; que cette vie retirée mécontente un jeune homme plein d'une ardeur bouillante, et qui rougit de se voir inactif, pendant que mille exploits, mille événemens guerriers sont proclamés de toute part; que, dans cet âge où l'on agit plus qu'on ne réfléchit, il veuille se soustraire à un genre de vie qui l'importune; qu'il échappe à ses surveillans; qu'il aille dans cette Scandinavie, dont les fiers guerriers remplissoient alors l'Europe du bruit de leurs armes et de l'éclat de leurs triomphes; que, mêlé parmi eux, il y soit tout-à-coup distingué par sa valeur, par son activité, par cet instinct, ce besoin de la gloire, qui le travaille sans cesse; que, promptement élevé aux premiers grades, il fixe l'attention d'un roi barbare, pour qui de pareils hommes sont de vrais trésors;

que, devenu promptement son général de confiance, il la justifie par ses victoires ; que la fille de ce monarque préfère à tous les partis qui peuvent se présenter, le jeune et vaillant guerrier, préférence dont le roi lui-même lui a donné l'exemple : tout cela étoit, je le sais, nécessaire pour l'ordonnance antérieure de ma tragédie ; mais dans tout cela il n'y a rien absolument qui choque la vraisemblance. Les fastes des peuples du Nord à cette époque sont remplis d'aventures de ce genre ; et c'étoit assez pour que j'en fisse la base de celle que devoit développer ma tragédie.

Je voudrois pouvoir justifier de même la marche de toutes les scènes. Il y en a trois, dans les deux premiers actes, qui pourront paroître trop longues ; mais, outre l'exposition qu'elles devoient contenir, et dont je devois rejeter une partie dans le second acte, il falloit qu'elles donnassent une idée juste du caractère des principaux personnages, tels que je les avois conçus.

Vozénie exprime avec passion son amour pour Zaruskar. C'est pour la première fois que son cœur s'ouvre à ce sentiment ; elle l'éprouve pour un jeune héros qui a fait l'admiration de l'armée ; elle a le bonheur de voir ce sentiment approuvé par son père : elle le découvre à sa confidente avec un abandon, une force d'expression, que quelques femmes ont blâmés. Je leur ai répondu que dans une jeune

Scandinave, qui voit son amour couronné par la politique et la gloire, cet amour ne doit pas être jugé d'après ce qu'on en exigeroit au centre de la civilisation, et dans une cour où l'ambition et l'intrigue compteroient de grands succès. Heureuse du sentiment qu'elle éprouve, Vozénie ne songe point à compasser avec son amie le récit qu'elle lui en fait. L'amour de Vozénie devoit, dans le courant de la pièce, mettre Zaruskar aux plus grandes épreuves. Cet amour lui a déjà fait oublier son devoir, en le conduisant en Angleterre à la suite du monarque qui veut en faire la conquête. Il falloit donc que ce fût une passion très-forte; sans quoi, elle manquoit son effet.

Emporté par cette passion, Zaruskar est venu attaquer et a vaincu ses compatriotes; mais le moment même de son triomphe est celui où il doit le plus ressentir le crime qu'il a commis : il en est accablé lorsqu'il entre sur la scène; il ne peut encore prendre sur lui de le faire connoître à son amante : mais il en dit assez pour exciter son inquiétude; et dans ce qu'il lui dit, se présentoit naturellement l'occasion de parler d'Alfred, d'en faire l'éloge, de comparer la grandeur réelle de son règne avec celle du vainqueur qui vouloit lui arracher la couronne et la vie. Il n'en falloit pas davantage pour troubler le cœur d'une amante sensible, qui, dans le moment de son bonheur, se voit tout-à-coup exposée à des

anxiétés dont elle ne peut deviner la cause. Dans les reproches que Zaruskar fait aux Danois, j'ai placé celui de l'horrible coutume d'offrir aux dieux, après la victoire, des sacrifiçes humains. Ce mot suffit pour que Vozénie laisse entrevoir combien elle déteste cette coutume, et qu'elle ne désespère pas de la faire abolir. Zaruskar sort sans avoir pu prendre sur lui de dire son secret tout entier; mais ce qu'il a dit suffit pour jeter dans le cœur de Vozénie les plus effrayantes alarmes.

A la fin du premier acte, le spectateur connoît donc bien le caractère d'Éric, la grandeur d'Alfred, la force de l'amour de Vozénie : il ne connoît encore Zaruskar que par quelques mots qui annoncent son remords; mais qui font présager que ce remords va peut-être devenir un obstacle à l'hymen qui se préparoit.

ACTE II.

Le moment de la célébration approche, et ne permet plus à Zaruskar de laisser dans le doute sa royale amante : il lui apprend son sort, ou du moins ce qu'il en sait; car il ne sait encore autre chose, sinon qu'il est Anglais. Vozénie, prête à faire tous les sacrifices, lui fait observer que, s'il quitte Éric dans ce moment, il expose l'Angleterre à la vengeance d'un vainqueur irrité, et qu'il ne fera qu'aggraver les maux de sa patrie. L'arrivée d'Éric suspend la fin de cette scène, mais pour lui donner encore plus d'action et d'in-

térêt. Prêt à unir les deux amans, il dévoile à Zaruskar ses nouveaux projets de guerre; il lui en dit les motifs, et se trouve conduit à faire lui-même d'Alfred un éloge qui déchire l'ame de Zaruskar : il sort sur l'avis qu'on lui donne qu'un envoyé d'Alfred veut lui parler; mais il annonce que ce sera inutilement, et qu'Alfred aimera mieux mourir que de subir la loi de son vainqueur.

Ce mot ramène Zaruskar à ses justes remords; il veut aller trouver Éric, et lui faire un aveu sincère. Vozénie lui objecte les dangers auxquels il expose sa patrie; dangers que leur hymen seul peut détourner. Les motifs qu'elle lui présente font quelque impression sur lui; mais il ne peut consentir à un hymen dont la fête seroit célébrée par le meurtre des prisonniers anglais : cette idée seule le révolte. Vozénie ne songe pas à la combattre; mais, sans rien lui promettre, elle lui demande de s'en rapporter à elle et de ne rien faire sans l'avoir revue. La suspension est donc naturelle; et les deux amans se séparent sans avoir la certitude, mais avec quelque espoir de voir leur destinée changer avec celle de l'Angleterre.

ACTE III.

L'histoire nous dit qu'Alfred, après avoir rassemblé une armée dans les forêts, vint, déguisé en mendiant, observer le camp des ennemis. Ce fut dans cette visite qu'il prépara ses moyens d'attaque,

en profitant d'une fête que les Danois célébroient à raison de leur victoire. J'ai conservé cette dernière circonstance, qui convenoit très-bien à mon sujet. Le costume d'un souverain déguisé en mendiant ne pouvoit être adopté dans une tragédie : j'ai supposé qu'il vient lui-même sous le nom de son ambassadeur. Déjà connu, dans les deux premiers actes, par l'éloge qu'en ont fait Zaruskar et Éric lui-même, il achève de se faire connoître au commencement du troisième acte, dans la scène avec Nelson. Cette scène est courte ; mais tout ce qu'il y exprime annonce un grand caractère, et les sentimens d'un prince qui se sent la force de lutter avec le malheur : quelques mots qu'il dit à la fin, suffisent pour faire voir qu'il est toujours occupé de la perte de son fils, et que, dans sa vague inquiétude, il est toujours prêt à le chercher parmi les jeunes gens qu'il aperçoit.

Éric arrive avec tout l'orgueil d'un vainqueur barbare. Alfred s'explique avec la dignité d'un monarque que l'infortune n'a point abattu. Quelques auteurs ont dit, et, d'après eux, Voltaire a répété qu'Alfred avoit eu l'idée de découvrir, dans le Nord, le passage tant de fois cherché depuis ce temps. Cette découverte, à quelque époque qu'elle eût été faite, auroit donné de grands avantages aux puissances septentrionales qui s'en seroient emparées les premières. C'est ce que j'ai fait valoir dans le traité offert par Alfred. Éric repousse avec dédain une idée de poli-

tique qu'il n'étoit pas en état de comprendre; il annonce le sort qu'il réserve au roi d'Angleterre, et permet à son député de rester dans le camp pour y assister à la fête qui doit avoir lieu. Cette permission, conforme à l'orgueilleuse confiance d'un vainqueur enivré de ses triomphes, donne à Alfred, pour rester dans le camp, un motif dont j'avois besoin.

Dans la scène d'Alfred avec son fils, l'intérêt se développe graduellement. La reconnoissance est ce qu'elle devoit être entre deux personnages qui s'étoient vus souvent pendant plusieurs années: le jeune homme est dans le plus grand trouble; mais Alfred veut, avant tout, assurer le succès de l'attaque qu'il médite; il donne, pour le soir même, un rendez-vous à Zaruskar; et lorsque celui-ci veut l'interroger, il le confond par ces mots,

Respecte mon silence:
Songe que tu n'as plus les droits de l'innocence.

ACTE IV.

Vozénie ouvre cet acte en demandant à son père la grâce des prisonniers. Pressé par elle, Éric croit échapper à cette demande en la soumettant à Zaruskar; il ne doute pas de son refus: Vozénie, au contraire, sûre d'avoir ainsi obtenu ce qu'elle a demandé, s'applaudit de cet heureux succès, et ne peut pas prévoir l'embarras dans lequel elle se sera mise elle-

même, en rendant Zaruskar maître du sort de ses concitoyens.

Vozénie s'abandonnoit au sentiment de la joie, quand Alfred paroît. Quelques personnes m'ont reproché de l'avoir mise en scène avec lui. J'observe qu'ils ne se cherchent point; c'est une rencontre fortuite. Alfred se présente pour le rendez-vous qu'il a donné. Vozénie sortoit; heureuse encore du triomphe qu'elle vient de remporter sur son père, elle ne tente pas de retenir l'effusion du sentiment qui l'occupe : elle ajoute à son bonheur en le racontant; mais la manière dont elle le raconte, indique à Alfred ce qui se passe dans le cœur de Vozénie, et peut-être dans celui de son fils. Vozénie sort; elle n'a dit dans cette scène que ce qu'elle devoit dire; elle n'a parlé de Zaruskar que pour annoncer que le sort des prisonniers anglais est entre ses mains.

Alfred voit arriver son fils, veut lui donner le moyen de réparer son crime, lui dévoile le secret de sa naissance, porte le plus grand trouble dans l'ame du jeune prince, et le quitte en lui disant ce vers terrible :

Donne-moi cette nuit la victoire ou la mort.

L'extrême agitation de Zaruskar se manifeste dans le monologue qui termine le quatrième acte : mais il conserve encore quelque espoir de ramener Éric,

et c'est, en effet, par-là que commence le cinquième acte.

ACTE V.

Zaruskar presse Éric d'accepter le traité; Éric s'en indigne : il en résulte entre eux un mouvement de fierté dont Éric pouvoit s'irriter; mais le pardon même qu'il accorde à Zaruskar, oblige celui-ci de dire qu'il ne peut prendre part à une fête dont un massacre doit être le prélude. La réponse d'Éric porte son trouble au plus haut point, en lui ôtant la dernière ressource qui lui restoit pour retarder la célébration de son hyménée.

Il ne peut se dissimuler que, pendant ce temps, Alfred approche avec son armée; qu'il lui a promis le secret; que la perte des Danois se prépare. Vozénie arrive en ce moment, croyant le calmer par l'annonce qu'elle a à lui faire.

Il me semble que j'ai bien saisi l'excès de son trouble dans les mots entrecoupés de cette scène : il est prêt à dire tout; il se retient au moment de prononcer le mot fatal.

Son dernier vers,

> Songe à ton père, et moi je défendrai le mien,

laisse Vozénie dans les plus grandes alarmes; elle s'y abandonne avec toute la tendresse filiale, mais en même temps avec toute la passion d'une amante.

Éric a rencontré Zaruskar qui sortoit; il impute

ce mouvement inattendu à ce qui vient de se passer entre eux : il le ramène; et, par-là, se trouvent en scène les trois personnages qui devoient être réunis au moment de la catastrophe.

Sulek entre avec précipitation au milieu de la cérémonie religieuse du mariage; il annonce qu'Alfred est déjà dans le camp avec son armée. Éric sort, en disant à Zaruskar, *viens partager mon sort;* celui-ci reste. Cela seul dévoile à Vozénie le secret qu'il étoit obligé de lui cacher : elle voit la défaite des Danois; son père abandonné par eux, et veut que Zaruskar aille le défendre. A peine ce prince est-il parti, que, voyant le désordre et la confusion de toute l'armée danoise, elle ne doute plus de la mort de son père; elle en doute encore moins sur le rapport de Télaïre; elle veut se tuer, lorsque Sulek annonce l'issue du combat, et l'arrivée des trois personnages qui tenoient les spectateurs en suspens. Alfred use de la victoire en grand homme; il n'exige d'Éric d'autre traité que celui qu'il lui a déjà proposé : il a sauvé l'Angleterre, ses vœux sont remplis. Éric reçoit avec reconnoissance, mais avec noblesse, les bienfaits de son vainqueur, et n'est point avili par une supériorité à laquelle il rend hommage.

Les mots qu'Alfred a entendus de Vozénie, dans le quatrième acte, lui ont fait connoître l'ame généreuse de cette princesse; et Zaruskar voit son bonheur comblé par son union avec elle.

On m'a fait, contre la première scène du cinquième acte, une objection qui peut être fondée, mais que je crois pouvoir affoiblir par quelques réflexions. Éric, a-t-on dit, ne parle pas à Zaruskar d'une manière assez dure pour le déterminer à partir, surtout dans le moment où va se célébrer son alliance avec Vozénie. Il faut se pénétrer de l'état dans lequel doit être l'ame de Zaruskar, tout occupé de ce qu'Alfred va faire, plus disposé à l'aller trouver, qu'à laisser ou entretenir Éric et Vozénie dans l'erreur : un reproche qui, dans d'autres instans, feroit peu d'effet sur lui, doit en faire beaucoup dans celui-ci. Au milieu des déchiremens qu'il éprouve, le moindre prétexte peut devenir pour lui un motif entraînant; d'ailleurs, par la scène qui suit avec Vozénie, on voit évidemment que ce n'est pas ce motif seul qui le fait partir : Éric ne peut pas, sans doute, lui en supposer d'autres ; mais le spectateur ne peut s'y méprendre, quand il lui entend dire :

Pour ne point abuser de l'hymen qu'on prépare.

Une objection générale peut être faite au rôle de Vozénie; c'est qu'elle a trop d'élévation, trop de sensibilité dans l'ame, pour le siècle et la nation où elle vivoit; mais j'ai pu supposer que c'est précisément cette élévation et cette sensibilité qui lui ont gagné le cœur de Zaruskar. Ce prince, élevé avec soin dans des sentimens qui n'étoient pas ceux des habitans de

la Baltique, a été remarqué par Vozénie; et c'est de la conformité de leurs ames qu'est né leur amour réciproque : tout ce qu'il voyoit en elle a dû même le flatter d'autant plus, que c'étoit un plus grand contraste avec tout ce qu'il voyoit autour d'elle : ce contraste n'est pas impossible ; c'étoit assez pour que je m'en emparasse, s'il devoit répandre plus d'intérêt sur mon sujet.

PERSONNAGES.

ÉRIC, roi de Danemarck.

VOZÉNIE, sa fille.

ZARUSKAR, général de l'armée danoise.

ALFRED, roi d'Angleterre.

SULEK, officier danois.

NELSON, officier anglois.

TÉLAÏRE, confidente de Vozénie.

LE GRAND PRÊTRE.

PRÊTRES.

SOLDATS DANOIS.

SOLDATS ANGLOIS.

La scène est en Angleterre, dans le camp des Danois.

Au milieu du théâtre est un autel; sur les côtés sont plusieurs arcs de triomphe figurés avec des guirlandes de fleurs et des feuilles de laurier.

ALFRED,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VOZÉNIE, TÉLAÏRE.

TÉLAÏRE.

Madame, quels objets étrangers en ces lieux
Étonnent à-la-fois et captivent mes yeux?
Ces guirlandes, ces arcs suspendus sur nos têtes,
Cet autel, tout enfin annonce quelques fêtes.
Votre père, il est vrai, vainqueur de toutes parts,
A vu les fiers Anglais déserter leurs remparts,
Et porter loin de lui leur honte et leurs alarmes;
Mais venir, voir et vaincre est le sort de ses armes.
Simple dans son bonheur, jusques à cet instant,
Toujours il dédaigna cet éclat insultant
Dont, aux yeux des vaincus, un vainqueur ordinaire

Étale avec orgueil la pompe sanguinaire;
Et, par-tout de lauriers, de gloire environné,
Jamais le grand Éric n'en parut étonné.

VOZÉNIE.

Tu ne te trompes pas : c'est ainsi que mon père
Est annoncé, connu, craint par toute la terre.
Mais un autre intérêt nous occupe en ce jour,
Et ce triomphe enfin est celui de l'amour.

TÉLAÏRE.

De l'amour?.... aujourd'hui?... Se pourroit-il, madame?
Eh! qui, sous nos drapeaux osant cacher sa flamme,
Demanderoit ici la fille d'un grand roi?

VOZÉNIE.

Zaruskar.

TÉLAÏRE.

Ciel!

VOZÉNIE.

Crois-tu qu'il soit digne de moi?

TÉLAÏRE.

Eh quoi! cet étranger, sans parens, sans patrie,
Qui pour le Danemarck a quitté la Hongrie,
Dont le nom, la naissance, inconnus en tous lieux....

VOZÉNIE.

Compte donc ses vertus, et non pas ses aïeux.

TÉLAÏRE.

Madame.....

VOZÉNIE.

Télaïre, il luit ce jour prospère

Où mon cœur peut aimer de l'aveu de mon père,
Où je puis à la fin, sans crainte, sans détour,
Te nommer le mortel digne de mon amour.
Sans doute il m'en coûtoit, crois-le, ma Télaïre,
Pour te cacher les feux que Zaruskar m'inspire;
Mais, aux ordres d'Éric soumise avec regret,
Comme il l'avoit prescrit, j'ai gardé son secret.

TÉLAÏRE.

J'apprends avec respect l'amour de Vozénie;
Et dès qu'à votre main sa main doit être unie,
Zaruskar me paroît digne d'un pareil choix :
Mais enfin, qui vous dit qu'il est du sang des rois?

VOZÉNIE.

Sa valeur, sa vertu, tout fait assez connoître
Qu'il est né souverain, ou du moins fait pour l'être :
Quand même, Télaïre, un destin trop cruel
Eût tiré Zaruskar du sang d'un vil mortel,
Je voudrois réparer cette injustice extrême:
Il est roi par son cœur, il est grand par lui-même.
Quel qu'il soit, il sera l'ouvrage de ses mains.
Je le mets au-dessus de tous ces souverains
Qu'un aveugle hasard chargea d'une couronne,
Et qui, jetés par lui sur les marches d'un trône,
Y traînent leur orgueil dans les bras du repos.
J'ai refusé des rois; je voulois un héros.

TÉLAÏRE.

Ainsi, quand ce guerrier, à la fleur de son âge,

Remplissoit nos États du bruit de son courage,
Il étoit en secret inspiré par l'amour.

VOZÉNIE.

Tu sais dans quel moment il parut à la cour:
Frédéric étoit mort, et mon malheureux père,
Arrosant de ses pleurs le tombeau de mon frère,
Pour comble de douleurs, voyoit, dans son ennui,
Le trône sans soutien, et l'État sans appui.
Zaruskar arriva : sa superbe jeunesse
Devant le grand Éric parut avec noblesse.
« Seigneur, dit-il, je viens briguer à vos genoux
» La faveur de mourir et de vaincre avec vous;
» Ne me demandez pas le sang qui m'a fait naître;
» Mon cœur est pur et fier : c'est assez me connoître. »
Mon père le relève, et le mène aux combats.
C'est-là qu'au lieu de suivre, il devançoit ses pas,
Et que, portant par-tout la mort et l'épouvante,
Il étonnoit Éric et passoit son attente.
Éric, avec transport, me venoit quelquefois
Raconter ses vertus, sa fierté, ses exploits:
Ce roi, privé d'un fils qu'il regrette sans cesse,
Sembloit vouloir pour lui retrouver sa tendresse;
Et déjà, partageant un si juste desir,
Sa fille à l'écouter trouvoit quelque plaisir.
Mon père, oui, tu le sais, le premier trait de flamme
Fut lancé par ta main, et pénétra mon ame;
C'est un bonheur de plus, dans mes vœux satisfaits,
Que mon amour encor soit un de tes bienfaits :

Et sous un joug si doux quand tu m'as asservie,
Une seconde fois tu m'as donné la vie.

TÉLAÏRE.

Sans doute vous saviez que, régnant sur son cœur....

VOZÉNIE.

Je ne m'en flattois pas : non, ce jeune vainqueur
Ne remarquera point, me disois-je à moi-même,
Les regards, les soupirs d'une femme qui l'aime;
Et, du soin de sa gloire occupé tout entier,
Le myrte dans ses mains fera place au laurier.
Toi-même, ainsi que moi, tu t'y serois méprise :
Mais aussi, conçois-tu quelle fut ma surprise,
Quand un jour je le vois se jeter à mes pieds,
N'osant lever sur moi ses yeux de pleurs mouillés,
Me soumettre ses vœux, sa gloire et sa vaillance,
Trembler sur son destin, et l'attendre en silence.

TÉLAÏRE.

Eh bien!

VOZÉNIE.

Une autre eût vu peut-être avec orgueil
Ce guerrier redoutable esclave d'un coup-d'œil :
Moi, je vis Zaruskar, et mon ame enflammée
Jouissoit, s'enivroit du bonheur d'être aimée.
Je voulus vainement lutter contre mon cœur,
Et d'un discours sévère affecter la rigueur,
Dans mes yeux attendris il lisoit le contraire :
« Seigneur, lui dis-je enfin, je dépends de mon père;
» Obtenez son aveu, Vozénie est à vous. »

Il se lève aussitôt, il quitte mes genoux,
Il vole près d'Éric : là, d'un front magnanime,
Qu'ennoblissoit encor le beau feu qui l'anime,
Lorsqu'il est assez fier pour m'oser demander,
Mon père est assez grand pour m'oser accorder.

TÉLAÏRE.

Mais qui donc retarda cet heureux hyménée?

VOZÉNIE.

Prêt à fondre dès-lors sur la France étonnée,
Mon père alloit guider dans ces riches climats
Tout un peuple échappé de nos vastes États.
Zaruskar le suivit : et moi (l'amour extrême
Ne craint rien) je briguai, j'obtins l'honneur suprême
De partir avec eux. Pour la première fois
Je parus dans le camp de nos braves Danois;
J'y marchai sans terreur : cette pompe guerrière
Sembloit à mes regards n'être point étrangère;
J'accompagnois par-tout mon père et mon amant;
Enfin (tu ne peux pas juger d'un tel moment)
J'ai vu mon Zaruskar, tout rayonnant de gloire,
Couronné devant moi des mains de la victoire,
Et mon père attendri lui dire avec transport :
« Éric, de toi, mon fils, veut un dernier effort;
» L'Angleterre t'attend : qu'une même journée
» Assure ma conquête et ce grand hyménée. »
Il part : l'Anglois bientôt tombe ou fuit devant lui;
Et, triomphant par-tout, il m'épouse aujourd'hui.

TÉLAÏRE.

Je crois à peine encor ce que je viens d'entendre;
Mais ce fier Zaruskar doit aussi me surprendre.

VOZÉNIE.

Lui?

TÉLAÏRE.

Ne devroit-il pas sentir mieux son bonheur,
Avec empressement rechercher cet honneur;
Et, depuis le combat qui fixe sa fortune,
L'avez-vous vu, fuyant une pompe importune......

VOZÉNIE.

Près des soldats blessés, ce guerrier généreux,
En leur donnant ses soins, les rend moins malheureux:
Au milieu des hasards il guide leur courage;
Sur leur lit de douleur sa bonté les soulage;
Et, brave sans effort, fier sans férocité,
Sa valeur n'ôte rien à son humanité.

TÉLAÏRE.

Madame, je ne sais quel chagrin le dévore;
Mais depuis quelques jours, et ce matin encore,
Sombre, pensif, chargé de quelque ennui secret,
Il sembloit dans ce camp demeurer à regret;
J'ai même dans ses yeux cru remarquer.....

VOZÉNIE.

Arrête:
Vois dans tous ces objets mon bonheur qui s'apprête;
Vois Zaruskar..... On vient; si c'étoit lui! grands dieux!

SCÈNE II.

VOZÉNIE, TÉLAÏRE, SULEK.

VOZÉNIE.

Que veux-tu ?

SULEK.

Zaruskar, qui m'envoie en ces lieux,
Vous demande, madame, un entretien.

VOZÉNIE.

Qu'il vienne.
Courez.

SCÈNE III.

VOZÉNIE, TÉLAÏRE.

VOZÉNIE.

Peut-il douter, hélas ! qu'il ne l'obtienne ?
Quoi ! lorsque rien ne peut, rien ne doit l'arrêter,
C'est lui qui, devant moi, craint de se présenter !
Il connoît Vozénie ; il sait..... Ah ! Télaïre,
Je rappelle en tremblant ce que tu viens de dire :
Je verrois..... vils soupçons, fuyez, fuyez ; et toi,
Respecte Zaruskar, respecte auprès de moi
Un guerrier, un héros que j'adore, qui m'aime,
Qui, par mille dangers..... Ah ! le voici lui-même.

SCÈNE IV.

VOZÉNIE, ZARUSKAR, TÉLAÏRE.

(Zaruskar a l'air pensif, et s'arrête au fond du théâtre.)

VOZÉNIE.

Eh! seigneur, oubliez la contrainte du rang :
Je hais les préjugés de l'orgueil et du sang;
Récompense promise à la valeur guerrière,
Je vous donne la main, et j'ose en être fière.
Le ciel à vos destins va m'unir en ce jour;
Couronner la vertu, c'est ennoblir l'amour.

ZARUSKAR, d'un ton de contrainte.

Madame, pardonnez; ce cœur qui vous adore
Ne peut de vos bienfaits se croire digne encore;
Je sais que Zaruskar, charmé de vos appas,
Même en les obtenant, ne les méritoit pas.
Je combattois pour vous : ma gloire est votre ouvrage;
Le charme de vos yeux soutenoit mon courage.
Quand c'est de votre main qu'on attend des lauriers,
Que faut-il donc de plus pour créer des guerriers?

VOZÉNIE.

Qu'à ces traits Zaruskar se fait bien reconnoître!
Je le retrouve tel que je l'ai vu paroître:
Grand dans ses actions, simple dans ses discours,
Tout parle de sa gloire; il l'ignore toujours.
Mais (la vive tendresse est souvent inquiète)
Je lis sur votre front une langueur secrète:

D'où vient.....

ZARUSKAR.

Ah!

VOZÉNIE.

Ce soupir confirme mes soupçons:
Je vois votre douleur; j'en saurai les raisons.
Seigneur, vous ne pourrez, à Vozénie en larmes,
Refuser le secret qui cause ses alarmes.

ZARUSKAR.

Vozénie, ah! jamais, croyez-en ma douleur,
Vous ne régnâtes plus dans le fond de mon cœur.....
Si ce feu, pour qui seul et par qui je respire,
N'avoit pris sur mes sens un si puissant empire,
S'il ne m'eût fait manquer à ce que je me doi,
S'il m'eût un seul moment laissé maître de moi,
Serois-je demeuré chez un peuple sauvage,
Qui ne vit que de sang, de meurtre, de ravage;
Qui se fait un honneur, dans sa férocité,
D'immoler son semblable avec tranquillité?
Croyez-vous qu'insensible aux horreurs de la guerre,
J'eusse suivi par-tout les pas de votre père,
Et qu'enfin, sur ces bords descendant avec lui,
J'eusse pu, contre Alfred, lui prêter mon appui?
Non : ce fameux Alfred, ce roi digne de l'être,
Que tout héros doit plaindre, et doit aimer peut-être,
Loin de me voir jamais ajouter à ses maux,
M'eût vu, sans hésiter, voler sous ses drapeaux

VOZÉNIE.

Vous, seigneur ! quel motif vous eût fait entreprendre....
A votre amante au moins ne pouvez-vous l'apprendre ?

ZARUSKAR *se reprenant.*

L'honneur seul de servir sous le plus grand des rois
N'eût-il donc pas suffi pour décider mon choix.
Oui, quand Alfred parut dans les lieux où nous sommes
Le peuple étoit barbare ; il y créa des hommes :
L'esclave gémissoit à la glèbe enchaîné ;
Il se releva libre, et parut étonné.
La loi régna par-tout : le monarque lui-même
Voulut, non abaisser la dignité suprême,
Mais restreindre ses droits, mais fixer ses devoirs,
A la seule équité soumettre ses pouvoirs.
La nature a trop tôt créé cette grande ame :
On méconnoît Alfred ; l'avenir le réclame ;
Il l'attend, il l'appelle, il l'envie aujourd'hui
A ce siècle de fer qui n'est pas fait pour lui.

VOZÉNIE.

Est-ce dans ce moment que vous devez le plaindre ?
Quand, s'il eût triomphé, nous avions tout à craindre,
Quand notre hyménée.....

ZARUSKAR.

Oui, c'est lorsque le destin
L'accable par des coups qui partent de ma main,
Lorsque j'ai pu m'armer contre un roi que j'admire.....
Jusque dans ma pensée, ah ! si vous pouviez lire,

Vous verriez que ce cœur, qu'on croit si généreux,
N'étoit.....

VOZÉNIE, *après un moment de silence.*

Vous vous taisez, seigneur?

ZARUSKAR.

Ah, malheureux!

VOZÉNIE.

Vous! je n'aurois pas cru que, dans cette journée,
Zaruskar devant moi plaignît sa destinée.

ZARUSKAR.

Vous ne m'entendez pas, et je n'ose parler.
Il est des vérités qu'on craint de révéler;
Il est des criminels.....

VOZÉNIE.

Ciel!

ZARUSKAR.

Pourquoi votre père
Ne prend-il pas d'Alfred l'auguste caractère?
Ah! qu'il règle sur lui son règne et son pouvoir:
Quoi! sans les imiter, Éric a-t-il pu voir
Ces utiles travaux, ce gouvernement sage,
De ces nouvelles lois l'imposant assemblage;
Ce jury qui, par-tout et par un seul moyen,
Maintient la liberté du dernier citoyen,
Et rend le souverain, quoi qu'il veuille entreprendre,
Foible pour opprimer, tout-puissant pour défendre;
Ce code bienfaisant, qui force avec douceur
Un peuple encor barbare à faire son bonheur;

Ces réglemens enfin, où chaque mot indique
Un grand législateur, un profond politique.
Voilà quel est Alfred, quel est l'homme immortel
A qui l'humanité doit dresser un autel.
Et cependant je suis le drapeau sacrilége
D'un ramas de brigands qu'a vomis la Norwége;
J'attaque cet Alfred, et mon bras criminel
Se souille, en triomphant, d'un opprobre éternel.
Je combats pour Éric; je choisis pour mon maître
L'ennemi des vertus qu'il ne sait pas connoître:
Chacun de ses lauriers est un de mes forfaits,
Et je frémis des maux que ma victoire a faits.

VOZÉNIE.

Seigneur, à ce regret, à ce juste murmure,
Je reconnois l'élan d'une ame noble et pure.
Vous blâmez des Danois l'affreuse dureté;
Vous détestez sur-tout cette férocité,
Cette haine barbare, abus du vrai courage,
Qu'on appelle valeur dans un pays sauvage;
Votre vertu frémit du sacrifice affreux
Où coule, au nom du ciel, le sang des malheureux,
Que des prêtres bourreaux, cruellement profanes,
Osent offrir aux morts pour apaiser leurs manes.
Ah! (croyez-en les pleurs que souvent je versai)
Leur sort fait mon tourment : hier même j'osai
Solliciter Éric d'abolir un usage
A la publique horreur dévoué d'âge en âge.
Je n'ai pu suivre, hélas! cet entretien heureux;

Mais quelque jour enfin, j'espère que tous deux,
Oui, vous, par votre exemple, et moi par ma prière.
Nous pourrons adoucir mon pays et mon père.
La sainte humanité, parlant par notre voix,
Viendra de ses bienfaits enrichir le Danois.
Ce peuple gardera la fierté qui l'honore;
Mais, sans cesser d'être homme, il sera brave encore.
Voyez le ciel propice applaudir aux doux nœuds
Que nous allons former sous ce présage heureux:
Un si beau changement dut orner votre histoire;
Et vous me permettrez d'en partager la gloire,
Pour que nos noms, qu'ici l'amour va réunir,
Des vertus à jamais offrent le souvenir.

ZARUSKAR.

Des vertus! moi!

VOZÉNIE.

Pourquoi vous étonner?

ZARUSKAR.

Madame,
Pourroit-il être encor des vertus pour mon ame!
De quel front oserois-je apporter aux autels......

VOZÉNIE.

Eh! seigneur!

ZARUSKAR.

On a vu de coupables mortels,
Après de vains efforts pour s'éloigner du crime,
Frémir, et reculer sur le bord de l'abîme.....
Adieu.

VOZÉNIE.

Que faites-vous ?

ZARUSKAR.

Je fuis.

VOZÉNIE.

Qui ?

ZARUSKAR.

Le remord.

VOZÉNIE.

L'amour.....

ZARUSKAR.

N'en parlez plus à qui cherche la mort.

(Il sort.)

SCÈNE V.

VOZÉNIE, TÉLAÏRE.

VOZÉNIE.

Arrêtez, arrêtez !.. Ah, cruel !..... Télaïre,
As-tu bien entendu ce qu'il a pu me dire :
Ne parlez plus d'amour..... Zaruskar ! et de quoi
Veux-tu donc que mon cœur s'occupe auprès de toi ?
En parlant de combats, je parle de ta gloire ;
En plaignant les vaincus, j'embellis ta victoire ;
Tu me tiens lieu de tout : le plus pur sentiment
A côté de mon père a placé mon amant ;
Et tu renoncerois..... Horrible inquiétude !

Non, je ne puis rester dans cette incertitude.
(A Télaïre.)
Va, cours, va, suis ses pas; dis-lui que je l'attends:
Dis que de son retour il presse les instans;
Qu'il vienne retrouver la triste Vozénie:
Dis que lui seul, hélas! peut me rendre à la vie,
Ou que lui seul, s'il faut renoncer à le voir,
Peut m'apprendre à remplir ce funeste devoir.
(Télaïre sort.)

SCÈNE VI.

VOZÉNIE, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Madame, Éric vous mande : à l'armée étonnée
Il a lui-même appris votre auguste hyménée,
Et veut que vous veniez recevoir près de lui
Les honneurs que chacun doit vous rendre aujourd'hui.

VOZÉNIE.

Je vous suis, il suffit..... Allons, cachons mes larmes;
Peut-être j'en crois trop de frivoles alarmes.
Zaruskar, quand j'osai te préférer aux rois,
Je ne m'attendois pas à pleurer sur mon choix.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VOZÉNIE seule.

Ah! fuyons ces honneurs, évitons ces hommages,
Des vœux des courtisans importuns témoignages;
Ces éloges, tribut qu'un lâche adulateur
Prodigue à notre rang, et paie à la grandeur.
Périsse le premier qui, bassement coupable,
A ces frivoles soins condamna son semblable;
Symboles de l'orgueil, fruits de la vanité,
Dont souvent, dont toujours rougit la vérité!
Et cet empressement, quand il seroit sincère,
Vaut-il de Zaruskar la confiance entière?
Voilà ce que je veux, tout le reste n'est rien:
Son cœur devroit-il donc se taire auprès du mien?
Mais quel heureux destin auprès de moi l'envoie?

SCÈNE II.

VOZÉNIE, ZARUSKAR.

ZARUSKAR, dans le fond.

Non, ne balançons plus, il faut que je la voie;
Allons.

VOZÉNIE.

On vous cherchoit : je voulois vous parler;
e ne puis, sans frémir, seigneur, me rappeler
Un discours qui, tantôt, alarmoit ma tendresse;
Seul vous pouvez calmer le trouble qui m'oppresse.

ZARUSKAR.

C'est l'objet qui m'amène. Assez et trop long-temps
Vozénie ignora mes secrets sentimens;
Vingt fois, dans le dessein de rompre le silence,
Madame, je cherchai votre auguste présence;
Et vingt fois, malgré moi, constant à vous tromper,
Je retins un aveu qui vouloit m'échapper.
Mais enfin je rougis d'avoir pu me contraindre;
Près de ce qu'on estime il faut parler sans craindre :
Je le dois à moi-même, à vous, à votre cœur;
Je l'ai trouvé toujours vrai, simple avec grandeur;
Et quand pour moi, peut-être, il n'est plus de refuge,
C'est lui qu'entre nous deux je viens prendre pour juge.

VOZÉNIE, à part.

Qu'entends-je !

ZARUSKAR.

Zaruskar vous dira ce qu'il est,
Ce qu'il croit être au moins; et pour prix du secret
Que je vais révéler, je ne veux qu'une grâce;
Vous seule dicterez ce qu'il faut que je fasse.
Des ombres de la nuit mon sort environné
Me cache dans quel rang, de quel sang je suis né;
Mais un instinct secret, qui ne nous trompe guère,

Me promet un destin au-dessus du vulgaire.
Nourri dans un séjour tranquille et retiré,
De fidèles amis dès l'enfance entouré,
Leurs préceptes, leurs soins, en formant ma jeunesse,
Ont de mon ame altière adouci la rudesse:
Ils m'instruisoient souvent dans les devoirs des rois;
Et, de l'humanité faisant valoir les droits,
M'ont dit ce qu'un mortel doit à l'Être suprême,
Ce qu'il doit à son frère, et sur-tout à lui-même.
Mon père quelquefois, pour hâter mes succès,
Venoit encourager mes timides essais.
Je m'informois en vain de ce qu'il pouvoit être;
Tout ce qui m'entouroit sembloit le méconnoître.
Huit ans sont écoulés, depuis que, dans ces lieux,
Pour la dernière fois il parut à mes yeux.
Avec regret déjà ma jeunesse enchaînée
Venoit de parvenir à sa douzième année:
Quelque soin qu'on eût pris d'en modérer l'ardeur,
Le desir de combattre avoit rempli mon cœur.
Des héros conquérans si je lisois l'histoire,
Mon ame frémissoit du besoin de la gloire.
Je croyois quelquefois à ces braves guerriers,
Dans mes transports jaloux, arracher leurs lauriers;
Vainement pour les suivre, et pour porter les armes,
J'employai près d'un père et prières et larmes;
Il me prit dans ses bras et me dit en pleurant:
« Mon fils, une autre gloire, un autre sort t'attend; »
Comme s'il eût voulu dès-lors me faire entendre

Qu'à des titres plus grands j'avois droit de prétendre.
De ce cruel refus justement irrité,
J'osai franchir les murs où j'étois arrêté;
A tous mes surveillans dérobant ma retraite,
La faveur de la nuit la rendit plus secrète:
Je partis; je courus de climats en climats,
Et toujours triomphant je vins dans vos États.
Sous les glaces du Nord l'amour sembloit m'attendre;
Ce fut lui qui, pour vous, me fit tout entreprendre:
J'ai porté la terreur jusque chez les Français;
Ce n'étoit pas assez; par un autre succès
Je devois mériter la main de Vozénie:
L'Angleterre est vaincue.....

VOZÉNIE.

Eh bien!

ZARUSKAR.

C'est ma patrie.

VOZÉNIE.

Ah! seigneur, qu'ai-je appris!.....

ZARUSKAR.

Le crime de vos yeux:
Je rougis, mais trop tard, d'un amour odieux;
Lorsqu'ils pouvoient de moi faire un héros peut-être,
Rougissez des attraits qui n'en ont fait qu'un traître.

VOZÉNIE.

Devez-vous m'imputer......

ZARUSKAR.

Le trouble de mes sens

Doit m'excuser sans doute en ces cruels momens;
Mais vous seule aviez pris ce pouvoir sur mon ame:
Occupé de vous seule, aveuglé par ma flamme,
Je venois dans ces lieux pour y trouver ce jour,
Le prix de ma valeur, l'espoir de mon amour;
J'y trouve le remords. A sa voix redoutable,
Il tombe le bandeau qui me rendoit coupable;
Je ne vois que la mort, le crime autour de moi.
Tout ce que je rencontre ajoute à mon effroi.
Ces murs, voisins du camp, aujourd'hui sans défense,
Étoient l'asile obscur où croissoit mon enfance:
C'est-là que je pouvois, moins connu des humains,
Lever en paix au ciel mes innocentes mains.
Dans le combat sur-tout mon ame intimidée,
De tous ses attentats s'est retracé l'idée.
J'en frémissois, madame, et dans chaque ennemi
Je croyois voir tomber mon père ou mon ami:
Je cherchois à périr, mais en vain; la victoire
Me souilloit malgré moi d'une honteuse gloire;
Tandis que par les siens Alfred abandonné
Cédoit à son destin sans en être étonné,
Et, du grand homme encor gardant le privilége,
Avoit dans son malheur ses vertus pour cortége.
Plus il paroissoit grand, plus je dois ressentir.....
Vous ne blâmerez pas ce juste repentir,
Princesse; et, de mon sort par moi-même informée,
Peut-être avec raison de mon trouble alarmée,
Songez que je ne puis abandonner ces bords

Sans réparer ma faute à force de remords,
Et sans offrir au moins, pour calmer leur murmure,
Mon sang à mon pays, mes pleurs à la nature.

VOZÉNIE.

Ce que je viens d'apprendre a frappé mes esprits;
Seigneur, d'un tel aveu je connois tout le prix :
Quelque étonnant qu'il soit, votre noble franchise
A parler sans détour m'invite et m'autorise.
Sans retracer ici mes feux et mes sermens,
Daignez vous rappeler, seigneur, que dès long-temps
De hâter notre hymen mon ame étoit jalouse.
Renoncer au bonheur de me voir votre épouse,
C'est un effort bien grand; mais je sens qu'aujourd'hui
Mon cœur, s'il le falloit, seroit plus grand que lui.
Croyez-vous, en rompant une union si chère,
Assurer le repos, la paix de l'Angleterre?
Abandonnez Éric, j'y consens; loin de vous,
Seule, j'aurai du moins le plaisir pur et doux
D'avoir pu rappeler la vertu dans votre ame;
Les Anglais, en plaignant ma malheureuse flamme,
Béniront Zaruskar, et diront chaque jour:
« Son remords fut aussi l'ouvrage de l'amour. »
Mais pouvez-vous, seigneur, présumer que mon père
Apprendra ce départ sans frémir de colère?
Par de cruels conseils déjà trop excité,
Bientôt vous le verrez encor plus irrité,
Au desir de combattre ajoutant la vengeance,
Écraser ce pays du poids de sa puissance;

Dévaster l'Angleterre, et, si j'ose achever,
Vous vous perdez enfin, sans pouvoir la sauver.
Ne vaudroit-il pas mieux.... On vient, je crois l'entendre;
C'est Éric.

ZARUSKAR.

Ciel !

VOZÉNIE.

Au nom de l'amour le plus tendre,
Et pour votre bonheur autant que pour le mien,
Contraignez-vous de grâce, et ne révélez rien.

ZARUSKAR.

Vous le voulez ! heureux si mon ame troublée
Peut cacher la douleur dont elle est accablée.

SCÈNE III.

ÉRIC, ZARUSKAR, VOZÉNIE, LES CHEFS DE L'ARMÉE, qui se rangent d'un côté du théâtre, et LES PRÊTRES, qui se rangent de l'autre.

ÉRIC, aux Danois.

Oui, braves compagnons de mes travaux heureux,
Oui, dans une heure ici je les unis tous deux.
(Aux prêtres.)
Pontifes de nos dieux, rendez-nous-les propices;
Offrez-leur en mon nom de pompeux sacrifices.
(A un officier.)
Appelez mes soldats, et faites-leur savoir

Qu'ils peuvent venir tous; que chacun d'eux peut voir
Le bonheur du guerrier que par-tout on renomme,
Et comment un grand roi récompense un grand homme.

SCÈNE IV.

ÉRIC, ZARUSKAR, VOZÉNIE, GARDES dans le fond.

ÉRIC.

(à Zaruskar.)

Mes enfans (car ce nom désormais est le tien)
Jouissez d'un bonheur qui doit faire le mien :
Voici le jour heureux où ma fierté sauvage
Croit, en se l'attachant, honorer le courage.
Écoutez-moi : je veux, près d'un moment si doux,
Que mes desseins secrets ne le soient plus pour vous.
L'âge avance; ces mains qui semoient les alarmes,
Trembleront avant peu sous le fardeau des armes :
Je sens, après trente ans du règne le plus beau,
Que la loi du destin me rappelle au tombeau.
Un fils, jeune, comblé des dons de la nature,
Digne par sa valeur de sa grandeur future,
Déjà me promettoit un avenir heureux;
Je l'ai perdu, le ciel a trompé tous mes vœux :
Mais non; il les exauce, il a daigné m'entendre;
Ce fils, cher Zaruskar, il veut bien me le rendre;
Je le retrouve en toi; tu vas prendre aujourd'hui
Le rang qu'à mes côtés je réservois pour lui.
Deviens de mon pouvoir l'heureux dépositaire;
Sois le chef des Danois et l'effroi de la terre;

Mes sujets désormais te suivront aux combats;
Ils s'enorgueilliront du nom de tes soldats;
Et dans tous les pays témoins de ta victoire,
S'établiront sans trouble à l'ombre de ta gloire.

ZARUSKAR.

Je reconnois Éric à ces vastes projets.
Il me nomme à vingt ans pour guider ses sujets:
Je pourrois m'effrayer de cet honneur insigne;
Mais, fier d'un pareil choix, je dois en être digne.
Cependant (pardonnez : ah ! sans doute, seigneur,
Lorsque de vos desseins je combats la grandeur,
Mon inexpérience en ce moment m'abuse;
Mais c'est de la jeunesse et le sort, et l'excuse)
Pourquoi faut-il qu'errant de climats en climats,
Sans cesse un peuple armé sorte de vos États;
Que, toujours combattant, et prêt à tout détruire,
Il aille, peu touché des maux qu'il doit produire,
Troubler l'Europe entière, et vouer au trépas
De paisibles humains qui ne l'offensent pas?
Pourquoi....

ÉRIC.

Cher Zaruskar, apprends à mieux connoître
Le peuple dont un jour tu dois être le maître.
Accablé de travail sous un ciel rigoureux,
Le sol, toujours ingrat, souvent manque à ses vœux:
Là le cultivateur, père, et pleurant de l'être,
Chasse ou ne peut nourrir le mortel qu'il fit naître;
Malheureux agricole, il en fait un soldat.

Tel fut de tous les temps le sort de ce climat :
Prodigue en d'autres lieux, et là toujours avare,
Pour l'habitant du Nord la nature est barbare.
Regarde dans l'histoire ; et quand Rome autrefois,
Indigne d'en donner, reçut enfin des lois,
Qui vengea l'univers, et vint les lui prescrire ?
Les Scythes, nos aïeux, qui, dans ce vaste empire,
Des rivages du Don accourant à grands pas,
Sur des fleuves glacés apportoient le trépas.
Chaque siècle depuis en rappelle la preuve :
Le midi de l'Europe en fit sur-tout l'épreuve,
Et souvent par le nord surpris et dévasté,
Par des colons du nord fut enfin habité.
Danois, Germains, Saxons, tout suivit cet usage ;
Leurs rois l'ont maintenu ; leur politique sage
A senti qu'il falloit toujours porter loin d'eux
Un peuple actif, armé, mais féroce et nombreux...
Tel est aussi le plan qu'un père te propose ;
Préjuge les effets dont je t'apprends la cause.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SULEK.

SULEK.

Député par Alfred, seigneur, en cet instant
Un guerrier se présente à la porte du camp ;
Il demande à vous voir : on l'entoure, on l'arrête.

ZARUSKAR, à part.

Ciel !

SULEK.

Et tremblant déjà de perdre sa conquête,
Plus d'un soldat murmure et craint que cet Anglais,
Introduit devant vous, ne propose la paix.

ÉRIC.

Il murmure ! à l'instant je lui ferai connoître
Qu'il est fait pour servir, non pour juger son maître.
(A Sulek.)
Allez ; que, dans le camp par vos soins introduit,
Aux yeux de son vainqueur, cet Anglais soit conduit.

SCÈNE VI.

ÉRIC, VOZÉNIE, ZARUSKAR.

ZARUSKAR.

Seigneur, puis-je espérer du moins......

ÉRIC.

J'ai dû t'entendre.
Je sais à quel triomphe ici tu peux prétendre ;
Tu l'obtiendras ; Éric ne veut pas l'arrêter :
Par de trop grands exploits tu l'as su mériter ;
Ou s'il faut qu'à mes lois l'Angleterre se rende,
Je veux lui vendre cher la paix qu'elle demande ;
Et son prince immolé, son peuple dans mes fers,
Du bruit de ma vengeance instruiront l'univers.

ZARUSKAR.

Ainsi.....

ÉRIC.

Mais ne crains point; malgré son infortune,
Ce grand Alfred, ce roi, dont le nom m'importune,
Dont le génie écrase, en ses hardis desseins,
La vulgaire grandeur de tant de souverains,
Ne consentira point à son ignominie:
Plutôt que de se rendre, il donneroit sa vie;
Et déjà contre toi combattant, mais en vain,
Je crois le voir défait et mourant par ta main.

SCÈNE VII.

VOZÉNIE, ZARUSKAR.

ZARUSKAR.

Et mourant par ma main! vous l'entendez, madame,
Le pronostic affreux qui fait frémir mon ame.
Est-ce là cette paix que m'offre l'avenir!
Quand au prix de mon sang je voudrois l'obtenir,
Éric, par ses refus, m'assure des victimes;
Pour me récompenser, il me promet des crimes,
Et, d'un succès nouveau menaçant Zaruskar,
Enfonce dans mon sein et tourne le poignard.

VOZÉNIE.

Savoit-il.....

ZARUSKAR.

Vous m'aviez ordonné le silence.

Que j'ai souffert, ô ciel! de mon obéissance,
Sur-tout lorsque, cédant aux droits de la vertu,
Votre père lui-même admiroit son vaincu,
Portoit à son grand nom un envieux hommage,
Et rendoit, malgré lui, ce royal témoignage.
Ah! peu s'en est fallu que, bravant son courroux,
Par un entier aveu.....

VOZÉNIE.

Seigneur, que dites-vous?

ZARUSKAR.

Ce que dicte à mon cœur un repentir sincère;
Ce qu'un sujet ingrat dut et peut encor faire.
Il en est temps, j'y cours......

VOZÉNIE.

Arrête!

ZARUSKAR.

Laissez-moi!

VOZÉNIE.

Ah! si, par cet aveu, tu n'exposois que toi,
Je te dirois, va, cours, vole où l'honneur t'appelle:
Tu mourras repentant, ou tu vivras fidèle.
Mais ton roi, ton pays, dans ce danger affreux,
Ont-ils.....

ZARUSKAR.

Éric pour moi peut être généreux.

VOZÉNIE.

Mais il est entouré par des guerriers barbares
Qui vivent de carnage; et si tu leur déclares

Que, né d'un sang anglais, désormais tu ne peux
Demeurer dans leur camp ni combattre avec eux;
Que tu dois, s'il le faut, arrêter leur conquête;
Qui te dit qu'à l'instant, faisant voler ta tête,
A ton pays ouvert ils n'enleveront pas
Le secours qu'il a droit d'attendre de ton bras?
Tu sais trop à quel point leur rage est intrépide;
C'est un torrent fougueux, dont la course rapide
Ne connoît point d'obstacle, ou les renverse tous.
Un peuple consterné soutiendra-t-il leurs coups?
Ah! s'il est un moyen de sauver ta patrie,
Crois-en, cher Zaruskar, les pleurs de Vozénie,
C'est notre hymen, c'est lui; j'ai cet orgueil au moins:
Souffre que son bonheur soit le fruit de mes soins.
Mon père, après t'avoir admis dans sa famille,
Ne pourra refuser et son gendre et sa fille,
Quand tous deux à ses pieds ils feront retentir
Les cris de la nature et ceux du repentir.
Vainement, au milieu d'un accord aussi tendre,
Quelques féroces voix pourroient se faire entendre:
Je veux les étouffer par mes accens vainqueurs,
Chasser la barbarie et fléchir tous les cœurs.
Déjà, tu l'as pu voir, depuis que la fortune
A fixé chez Éric ta vertu peu commune,
Il s'adoucit; souvent (quel triomphe pour toi!)
Je l'ai vu te parler plus en ami qu'en roi.
Il admire, il chérit ton sensible courage.
Ah! poursuis, Zaruskar; sois fier de ton ouvrage:

Poursuis, et nous verrons le grand Éric changé,
Abjurant dans nos bras un affreux préjugé,
Cherchant une grandeur et nouvelle et plus pure,
Ramené par l'hymen au vœu de la nature.

ZARUSKAR.

Qu'un aussi bel espoir a droit de me flatter!
Dans le trouble où je suis, que j'aime à l'écouter!
Je sens moins ma douleur, en cherchant à vous croire.
Mais, quand j'ose en secret prétendre à cette gloire,
Un obstacle plus grand s'oppose à tous nos vœux.

VOZÉNIE.

L'amour n'en connoît point.

ZARUSKAR.

Dans ces jours désastreux,
Vous savez les horreurs que la coutume apprête,
Par quels assassinats on doit souiller la fête.
Croyez que Zaruskar ne souffrira jamais,
Quand il a dans ses fers vu tomber des Anglais,
Que de leur sang encor nourrissant sa furie,
Le vainqueur s'en abreuve avec ignominie;
Et que des malheureux.....

VOZÉNIE.

Mais si de ces mortels
La grâce t'attendoit aux pieds de nos autels;
Si, dans l'instant qui doit t'unir à Vozénie,
Quelque dieu bienfaisant les rendoit à la vie......

ZARUSKAR, *vivement.*

Il deviendroit le mien, et mon cœur près de vous

S'ouvriroit à l'espoir d'un avenir plus doux.
Mais comment......

VOZÉNIE.

C'est à moi que tu dois t'en remettr[e]
De peur de te tromper, je ne veux rien promettre....
L'ambassadeur anglais va sans doute arriver;
Je ne puis, dans ces lieux, ni ne dois me trouver.

ZARUSKAR.

Je laisse entre vos mains mon honneur en otage:
Songez qu'il m'est bien cher.

VOZÉNIE.

Il me l'est davantage.
J'ai ta parole; adieu : quand je compte sur toi,
Je sais ce que ton cœur doit attendre de moi.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED, NELSON.

NELSON.

Eh! seigneur, jusqu'ici qu'osez-vous donc chercher?

ALFRED.

Viens, Nelson; sur mes pas crains-tu donc de marcher?

NELSON.

Hélas! à la terreur si mon ame se livre,
Ce n'est point pour mes jours: trop heureux de vous suivre,
Je mourrois sans regret pour le plus grand des rois.
Votre ordre m'appeloit près du camp des Danois:
C'étoit, m'écriviez-vous, là que devoit se rendre
Le député d'Alfred, que je devois l'attendre.
J'y viens; et cependant vous seul y paroissez.
Ce ministre de paix.....

ALFRED.

Tu le vois.

NELSON.

Vous osez
Arriver sous ce nom, vous, Alfred, vous, mon maître.
Ah! malgré cet habit, qui pourroit méconnoître

Des préjugés grossiers le hardi destructeur,
La gloire de son siècle, et le roi créateur
Qui de la nuit des temps a tiré l'Angleterre?

ALFRED.

Laisse un moment le bien qu'Alfred eût voulu faire;
Laisse tous les travaux qu'il a pu préparer;
Parle des maux qu'il souffre et qu'il veut réparer.

NELSON.

Vos soldats ont sur vous déjà versé des larmes.
Au bruit de votre mort, ils ont repris les armes;
Et, se la reprochant, dans un nouveau combat,
Vouloient venger leur roi, leur honneur et l'État.

ALFRED.

Si, malgré moi, Nelson, j'ai conservé la vie,
C'est que les jours d'Alfred sont tous à sa patrie.
Je ne vis que pour elle; et mon sang est un bien
Dont je dois rendre compte à chaque citoyen.
Succombe qui voudra sous le sort qui l'outrage;
Je souffre, et je vivrai : voilà le vrai courage.

NELSON.

Mais comment aux vainqueurs avez-vous échappé?

ALFRED.

Peu touché de mes maux, de mon peuple occupé,
J'ai traversé des bois pour éviter ma perte:
Une chaumière alors à mes yeux s'est offerte.
Là vivoit, cher Nelson, un de ces habitans
Par leurs frères cruels méconnus trop long-temps,
Esclaves condamnés par la triste indigence

A pourvoir aux besoins de la riche indolence,
Qu'au nombre des sujets on craignoit de compter,
Mais qu'à leur rang enfin mes lois ont fait monter.
Je n'ai pas devant lui redouté de paroître:
« Bon vieillard, ai-je dit, tu ne peux me connoître;
» Sauve ton roi, c'est lui qui, dans l'adversité,
» Te demande du pain et l'hospitalité. »
A ces mots, tout en pleurs de joie et de tristesse,
Il tombe à mes genoux, les embrasse, les presse,
Appelle autour de moi sa femme, ses enfans;
Je me vois entouré d'êtres reconnoissans.....
O sujets vertueux! ô moment plein de charmes!
Pour les récompenser je les couvre de larmes;
Je recueille auprès d'eux le fruit que j'ai semé,
Et, vaincu, je jouis du plaisir d'être aimé.
C'est avec leurs secours, c'est dans cette retraite
Que j'ai su préparer ma vengeance secrète;
Et vingt mille soldats, cachés dans ces forêts,
N'attendent que mon ordre et déjà sont tout prêts.

NELSON.

Pourquoi, s'il est ainsi, retarder davantage?
De la sécurité tout offre ici l'image;
Et les Danois.....

ALFRED.

Malheur à qui, pour se venger,
Ose risquer un sang qu'il eût pu ménager!
Ce n'est point à ce prix que je cherche la gloire:
Alfred sait préférer la paix à la victoire......

Non que je vienne ici, par un traité honteux,
Acheter le vil droit de vivre malheureux,
Reconnoître le meurtre, approuver le ravage,
Enchaîner mes sujets et moi dans l'esclavage,
Et renoncer pour eux à ce droit éternel
Dont le ciel fit à l'homme un présent solennel,
Qu'aucun homme ne peut ni céder, ni proscrire,
Et contre qui le temps ne peut jamais prescrire.
Je viens défendre, auprès d'un vainqueur orgueilleux,
Les droits de l'Angleterre et ceux de mes aïeux;
Lui proposer la paix, et, sans crainte, sans ruse,
L'embrasser s'il accepte, ou vaincre s'il refuse.

NELSON.

Puisse par le succès votre espoir couronné
Montrer que de vos maux le cours est terminé!
A la fortune, hélas! sans doute il doit suffire,
Seigneur, d'avoir soustrait un fils à votre empire.

ALFRED.

Ami, s'il n'eût trahi ma tendresse et mes soins,
A côté de son père il auroit pu du moins
Trouver, dans les malheurs, la leçon grande et rare
Dont, pour les fils des rois, le ciel est trop avare.

NELSON.

Ne serez-vous jamais informé de son sort?
Que fait-il? où vit-il?

ALFRED, *mettant la main sur son cœur.*

Il est là...... C'est ma mort.
Chaque jeune guerrier que le sort me présente,

Me retrace d'un fils l'image attendrissante;
Et tout à l'heure encore, en entrant dans ces lieux,
Un jeune homme attentif sur moi fixoit les yeux.
Nelson, j'ai cru revoir l'infortuné que j'aime;
Je voulois lui parler : je me trompois moi-même;
Et, quoique sans espoir, certain de mon malheur,
Je sentois du plaisir à rester dans l'erreur.

NELSON.

Seigneur, l'illusion dont votre ame est la proie
A sans doute.....

SCÈNE II.

ALFRED, ÉRIC, OFFICIERS DANOIS.

(Les Danois se rangent au fond du théâtre.)

ÉRIC, s'avançant sur la scène, dit à Alfred:

Est-ce toi qu'ici ton maître envoie?

ALFRED.

Oui, seigneur.

ÉRIC.

Que veut-il? sans secours, sans soldats,
Croit-il encor pouvoir défendre ses États?
Les armes à la main je soumets l'Angleterre,
Et son roi ne doit plus qu'obéir et se taire.

ALFRED.

Jusqu'à ce que son sceptre ait passé dans vos mains,
Je puis exécuter ses ordres souverains.

C'est mon devoir au moins; et vous verrez peut-être,
Par le traité qu'ici va vous offrir mon maître,
Qu'un monarque vaincu peut encor dans son cœur
Concevoir des projets dignes de son vainqueur.

ÉRIC.

Parle.

ALFRED.

Vous connoissez nos États et les vôtres:
Daignez considérer ce qu'ils sont près des autres.
Chez vous un sol ingrat et de neige couvert
Éprouve les rigueurs d'un éternel hiver:
Placés par la nature aux bornes de l'Europe,
Dans un espace étroit la mer nous enveloppe.
Qu'opposeront, seigneur, le Danois et l'Anglais
Aux coups des Espagnols, aux efforts des Français?
Unis, ils ne pourroient résister qu'avec peine;
Et, s'ils ne le sont pas, leur ruine est certaine.
Mais, lorsque contre nous tout semble concourir,
Un élément nous reste, il le faut conquérir.
Libre à tous les humains, la mer attend un maître:
Le moment est venu, paroissons, osons l'être.
Vainement, dans ce siècle, une aveugle fureur
Ne connoît que le fer, le carnage et l'horreur;
Tôt ou tard il faudra que l'Europe éclairée
Rougisse des erreurs dont elle est entourée.
Un jour l'expérience, unie à la raison,
Donnant aux souverains sa tardive leçon,
Ils verront que toujours la force de leurs armes

Doit repousser, mais non répandre les alarmes;
Que, le luxe toujours suivant les potentats,
Le commerce peut seul soutenir leurs États.
Quel avantage alors pour vous, pour l'Angleterre,
D'avoir su deviner le besoin de la terre!
Riche de l'or du monde, et du ciel le plus pur,
L'Inde à tous nos desirs offre un gain toujours sûr;
Alfred veut y frayer une route nouvelle,
Et l'Europe par lui va se rapprocher d'elle.
Oui, déjà ses vaisseaux, dirigés vers le nord,
Lui promettent au pôle un plus facile abord:
Secondez-le, seigneur, et de l'Asie entière,
Seul, ouvrez le chemin au reste de la terre.
Bientôt tous ces voisins, si jaloux de vos droits,
Pour voguer sur vos mers viendront prendre vos lois;
Et l'Anglais, le Danois, dominateurs des ondes,
Sous leur empire heureux uniront tous les mondes.

ÉRIC.

Quel frivole avenir viens-tu me présenter?
Par ces présages vains crois-tu donc m'arrêter?
Et que m'importe à moi cette grandeur future,
Qu'à deux peuples rivaux déjà ta voix assure?
De quel droit un vaincu, prêt à porter mes fers,
Voudroit-il avec eux enchaîner l'univers?
Tombe de ces projets la grandeur chimérique!
Combattre est mon bonheur, vaincre est ma politique;
Je n'en connois point d'autre.

ALFRED.

Et quel est notre sort?

ÉRIC.

Pour l'Anglais, l'esclavage.

ALFRED.

Et pour Alfred?

ÉRIC.

La mort.

ALFRED.

S'il pouvoit par sa mort délivrer sa patrie,
J'ose croire qu'Alfred vous donneroit sa vie;
Et, laissant ses sujets libres et plus heureux,
Il périroit content en périssant pour eux.
Mais voir, à son trépas, l'Empire britannique
Tomber anéanti sous un joug tyrannique......
Le dernier des Anglais en seroit irrité :
Et ce peuple ne vit qu'avec la liberté.
Le ciel à vos drapeaux accorda la victoire,
Il est vrai; mais enfin, seigneur, pouvez-vous croire
Que par un seul combat tout un peuple abattu
Renonce à son monarque et manque à sa vertu?
Connoissez mieux l'Anglais; c'est le rival de Rome;
Il triomphe en héros, ou sait mourir en homme.
Au dernier désespoir craignez de le porter;
Prévenez-en l'effet, et daignez m'écouter:
On a vu quelquefois des vainqueurs.....

ÉRIC, *avec menace.*

Téméraire,

Qui jusque dans mon camp viens braver ma colère,
On ne t'a donc pas dit qu'Éric peut, d'un coup-d'œil,
Renverser à ses pieds et briser ton orgueil.

ALFRED, *faisant effort sur lui-même.*

Personne ne connoît, seigneur, mieux que moi-même,
Le respect que l'on doit à la grandeur suprême;
Mais, pour l'honneur des rois et leur félicité,
J'ai cru qu'on leur devoit aussi la vérité.
Je plains le souverain qui cherche à s'en défendre.
Toujours prêt à la suivre et digne de l'entendre,
Alfred, dans ses États, craint, mais bien moins qu'aimé,
A ce langage vrai m'avoit accoutumé.

ÉRIC, *avec dédain.*

J'épargne ta foiblesse, et d'une telle offense
C'est ma seule fierté qui doit tirer vengeance.
Va, vois, parcours ce camp, je ne crains rien de toi;
Porte tes yeux par-tout: tu diras à ton roi
Qu'on y doit cette nuit célébrer ma conquête,
Et que j'invite Alfred à venir à la fête.

(*Éric se retire avec ses Danois.*)

SCÈNE III.

ALFRED, NELSON.

NELSON.

Quelle arrogance!

ALFRED.

Il croit, trop fier de son bonheur,

Que l'on peut par l'orgueil remplacer la grandeur.

NELSON.

Et c'est Alfred qui peut dévorer cet outrage!

ALFRED.

O mon peuple, pour toi je ferois davantage!
De quelque affront sanglant qu'on cherche à me couvrir,
Souffrant pour mon pays, rien ne peut m'avilir.

(Il se retourne et aperçoit Zaruskar dans le fond.)

Mais je vois ce guerrier dont les traits, la jeunesse,
Affectoient tout à l'heure et trompoient ma tendresse.
Éloignons-nous.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ZARUSKAR, seul, regardant sortir Alfred.

Il sort; eh quoi! dans son ennui,
Mon aspect est-il donc un supplice pour lui?
Auroit-il pénétré le remords qui m'opprime?
Ou plutôt sur mon front auroit-il lu mon crime?
C'est mon concitoyen; il est vaincu par moi;
Et lorsque sur ces bords, triomphant de mon roi,
Je rougis des honneurs qu'on s'empresse à me rendre,
Dans le fond de son cœur en paix il peut descendre;
Sous un remords vengeur il n'est pas abattu,
Et son malheur au moins lui laisse sa vertu.
Je veux l'interroger..... Peut-être de mon père
Apprendrai-je.....

SCÈNE V.

ALFRED dans le fond, ZARUSKAR.

ALFRED.

C'est lui.

ZARUSKAR, se retournant.

Quelle voix étrangère!.....

ALFRED, comme une chose qui lui échappe.

Non, elle ne l'est pas.

ZARUSKAR.

O ciel! que dites-vous?
J'ai cru..... Se pourroit-il, seigneur?

ALFRED, à part, baissant la visière de son casque.

Contraignons-nous.

ZARUSKAR.

Votre voix, dites-vous, ne m'est pas étrangère.

ALFRED.

Jeune homme, réponds-moi : tu parlois de ton père.

ZARUSKAR.

Depuis plus de cinq ans, ce père infortuné
Gémit de mon erreur, aux pleurs abandonné;
J'ai fui ses tendres soins, j'ai causé ses alarmes.
Quoique son souvenir fasse couler mes larmes,
Je n'ose le chercher; mais au moins je voudrois
Savoir si le malheur n'a point changé ses traits,
Si de son fils encor le repentir sincère
Pourroit toucher son ame et fléchir sa colère.

ALFRED.

En devrois-tu douter?..... Je vois bien que ton cœur
Du nom de père encor méconnoît la douceur.
Espère tout du tien; ton repentir t'honore:
Mais son nom?....

ZARUSKAR.

Je ne sais.

ALFRED.

Son état?

ZARUSKAR.

Je l'ignore.
Élevé loin de lui dans un lieu retiré,
A savoir son secret j'ai long-temps aspiré;
Jamais.....

ALFRED.

Tu le sauras.

ZARUSKAR.

Que faut-il que j'espère?

ALFRED.

Aujourd'hui, si tu veux, tu peux revoir ton père.

ZARUSKAR.

Vous le connoissez donc, seigneur?.... Ah! pardonnez....
Mais à ces mots si doux tous mes sens entraînés.....
De quel œil l'aborder?... Que lui dire? N'importe:
Je vole à ses genoux; la nature l'emporte;
Il oublîra ma faute en me tendant les bras.

ALFRED, ne pouvant cacher son trouble.

Tu dis trop vrai, cruel!

ZARUSKAR.

Je ne me trompois pas:
Oui, sans doute, oui, c'est vous.... Quelle joie imprévue!...
Mais ce casque baissé vous dérobe à ma vue :
Daignez.....

ALFRED, regardant autour de lui.

Si l'on venoit.....

ZARUSKAR.

Non, ne redoutez rien.

ALFRED.

Ingrat!

ZARUSKAR.

Que votre cœur s'ouvre encor pour le mien.
De ce moment si beau m'envîrez-vous les charmes?
Laissez sur votre fils, laissez couler vos larmes.

(Il tombe aux pieds d'Alfred.)

ALFRED.

Eh oui! tu l'es ce fils : trop long-temps irrité,
Je ne te dois ici que ma sévérité;
Mais mon cœur se refuse à ma juste colère,
Et t'en met à l'abri sous le pardon d'un père.

(Il le relève et l'embrasse.)

Mais que dois-je penser de tout ce que je vois?
Et que fais-tu, mon fils, dans le camp des Danois?
Serois-tu leur captif?

ZARUSKAR.

Seigneur.....

ALFRED.

Parle sans craindre;
Quand je t'ai pardonné, je suis prêt à te plaindre.
En quels lieux étois-tu lorsqu'un sort rigoureux
T'a mis entre les mains de ces brigands heureux?
Par quel raffinement, quel surcroît de furie,
T'ont-ils rendu témoin des maux de ta patrie?
Il t'en a dû coûter de voir, dans ce danger,
Expirer des Anglais sans pouvoir les venger.

(Zaruskar, fondant en larmes, veut parler à son père et ne le peut pas; Alfred continue.)

Tu te tais..... Je sens bien que cette affreuse image
Dut, en glaçant tes sens, irriter ton courage;
Mais tout espoir encor n'est pas perdu pour nous;
Et peut-être.....

(Zaruskar, sans parler, se jette aux genoux de son père.)

Pourquoi tomber à mes genoux?

ZARUSKAR.

Vous m'arrachez le cœur.

ALFRED.

Dieu! que va-t-il me dire?

(Il lui tend les bras pour le relever.)

Viens, mon fils.

ZARUSKAR.

Votre fils! non, c'est-là qu'il expire.

ALFRED.

Apprends-moi tes malheurs, parle.

ZARUSKAR.

Moi!

ALFRED.

Je le veux.

ZARUSKAR.

Ah, seigneur!... Ah, mon père!....

ALFRED.

Eh bien!

ZARUSKAR.

Je ne le peux.

ALFRED.

Et tu peux bien troubler, par ce triste silence,
Le moment de plaisir que m'a fait ta présence!

ZARUSKAR, se relevant.

Seigneur, la renommée aura pu quelquefois
Vous parler d'un guerrier, fameux par ses exploits,
Que porta près d'Éric l'erreur de son jeune âge.

ALFRED.

Oui, j'ai rendu justice à son rare courage:
On dit de plus qu'il est humain et généreux;
Et je vois avec peine un caractère heureux
Attaché par caprice à ce roi sanguinaire,
Qui croit se rendre illustre en dévastant la terre.

ZARUSKAR.

Eh bien! si ce vainqueur, dont le dieu des combats
A fait voler le nom jusque dans vos États,
N'étoit qu'un fugitif dont l'ardente jeunesse
D'un père respectable eût trahi la tendresse......

ALFRED, à part.

Ciel!

ZARUSKAR.

Si de la patrie oubliant le lien,
Il étoit fils ingrat et mauvais citoyen;
Si contre l'Angleterre.....

ALFRED.

Ah, dieux!

ZARUSKAR.

Osant combattre,
Il s'étoit réservé la gloire de l'abattre......

ALFRED.

(Avec un geste menaçant.)

Qu'entends-je! tu pourrois!... Jamais... Éloigne-toi.

ZARUSKAR.

Non, frappez.....

ALFRED.

Que viens-tu chercher auprès de moi?

ZARUSKAR.

La mort.

ALFRED.

Je le devrois, mais un fils.....

ZARUSKAR.

Un parjure,

ALFRED.

Veux-tu......

ZARUSKAR.

N'écoutez pas la voix de la nature :
Ah ! quoique dans son cœur il n'ait pu l'abjurer,
Zaruskar a perdu le droit de l'implorer.

ALFRED.

Eh bien! barbare, eh bien! apprends donc à ton père
L'art cruel d'étouffer une voix aussi chère ;
Et près d'un criminel que je puisse aujourd'hui
Rompre le nœud fatal qui m'unit avec lui.
Ce n'étoit pas assez de quitter ta patrie ;
Tu veux que par tes mains elle soit asservie,
Que père, amis, parens... Ah! le nom de ton roi,
Le nom d'Alfred a dû parvenir jusqu'à toi !
Tu n'as pas ignoré l'état de son empire,
Les lois qu'avec mesure il a soin de prescrire ;
Où, ménageant l'esprit de ses foibles sujets,
Calculant leur raison et suivant leurs progrès,
Sa prudente lenteur les mène à la lumière,
Dont l'éclat imprévu blesseroit leur paupière ;
Certain que par le temps l'homme enfin éclairé
Cueille le fruit tardif d'un bonheur assuré.
Quoi ! d'un peuple naissant l'intéressante image,
Son amour pour son roi, ce volontaire hommage,
Qui, dans des jours de sang trop long-temps méconnu,
Reparoît pour Alfred..... rien ne t'a retenu ?
Et lorsque Zaruskar, plus qu'un autre peut-être,
Eût dû s'enorgueillir de servir un tel maître,
Tu viens, dès ta jeunesse au crime accoutumé,

Combattre un souverain qui vouloit être aimé.
Je ne te parle pas de sa juste vengeance;
C'est d'un pareil forfait la digne récompense:
Mais songe à sa douleur, s'il lui faut voir jamais
L'Angleterre tomber sous les coups d'un Anglais.
Prends sa place un moment; tu sentiras peut-être
Ce que souffre un bon roi quand il rencontre un traître.
Tu ne me réponds pas?

ZARUSKAR.

Voulez-vous m'accabler?
Voulez-vous.....

ALFRED.

D'un seul mot je te ferois trembler.

ZARUSKAR.

Qui pourroit à mon crime en ajouter un autre?
Seroit-ce...... Instruisez-moi de mon sort et du vôtre.

ALFRED, d'un ton sévère.

L'Angleterre en mes mains a mis ses intérêts:
Je dois mes premiers soins à ces desseins secrets;
Dans un camp odieux voilà ce qui m'amène.
Tu peux trahir ta foi, je garderai la mienne.
J'offrois la paix, Éric ne veut pas l'accepter;
Mais je le forcerai peut-être à m'écouter.
Je ne t'en dis pas plus : avant que la nuit sombre
Sur tes arcs de triomphe ait étendu son ombre,
Ton père, ton honneur, ton devoir et ton roi,
Dans ce camp même, ici, t'attendront avec moi.

ZARUSKAR.

Souffrez.....

ALFRED.

Retire-toi, respecte mon silence :
Songe que tu n'as plus les droits de l'innocence.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIC, VOZÉNIE, TÉLAÏRE.

VOZÉNIE.

A fléchir votre cœur je ne puis donc prétendre·
Mon père.....

ÉRIC.

Laisse-moi; je ne veux rien entendre;
Tous ces lâches captifs ont voulu fuir la mort:
Objet de nos mépris, ils méritent leur sort.

VOZÉNIE.

A quel destin affreux m'avez-vous réservée?
Quoi! jusque sur l'autel de carnage abreuvée,
Il faut que le moment qui doit combler mes vœux
Soit un moment d'horreur pour tant de malheureux,
Et des Anglais sur moi que le sang rejaillisse!.....
Non, mon cœur ne peut pas suffire à ce supplice;
Mon père, il se soulève.....

ÉRIC.

Ingrate!

VOZÉNIE.

Ah! pardonnez:

Reprenez tous les biens que vous m'avez donnés;
Reprenez cet époux que sa vertu suprême,
Parmi tant de rivaux, fit choisir par vous-même.
Ce dernier sacrifice est le plus grand de tous:
Il reçut mes sermens, je le tenois de vous.
Mon ame entre vous deux partageant son hommage,
Du bonheur le plus pur s'étoit formé l'image;
Mais enfin, pour jouir de ma félicité,
Je n'aurai pas du moins trahi l'humanité.
Écoutez-la, mon père; oui, c'est elle qui crie:
Elle a pris tous les traits d'une fille chérie;
Ah! si l'on doit jamais espérer de ses droits,
C'est quand l'amour heureux fait entendre sa voix.

ÉRIC.

Que me demandes-tu?

VOZÉNIE.

Votre gloire et la mienne.

ÉRIC.

Vaine gloire!

VOZÉNIE.

De vous il faut que je l'obtienne.

ÉRIC.

Je veux sur les vaincus régner par la terreur.

VOZÉNIE.

Ah! devant votre fille abjurez cette erreur.
On redoute par-tout un conquérant sauvage,
Qu'accompagnent toujours la mort et le ravage:
Le plus grand des guerriers n'est plus, s'il est cruel,

Que le vil instrument des vengeances du ciel;
Mais si l'humanité modère sa puissance,
Chacun veut à l'envi jouir de sa présence;
Du plaisir de l'aimer on se fait un devoir;
Et c'est alors qu'il peut compter sur son pouvoir.

ÉRIC.

Malgré tes vains discours, notre usage l'emporte.

VOZÉNIE.

Il faut l'anéantir.

ÉRIC.

Il est ancien.

VOZÉNIE.

N'importe.
Contre un droit éternel on ne prescrit jamais;
Et l'usage ne peut excuser des forfaits.

ÉRIC.

Des forfaits!

VOZÉNIE.

Oui, mon père, oui...

ÉRIC.

Crois-tu....

VOZÉNIE.

Votre fille
Veut à l'horreur publique arracher sa famille.
On dira quelque jour que, par ma fermeté,
J'ai d'un usage affreux éteint l'atrocité:
Cet espoir me suffit, et je n'en veux point d'autre.
Ah! souffrez qu'à mon nom on mêle aussi le vôtre;

A cet honneur sublime, admis ainsi que nous,
Souffrez que Zaruskar le partage avec vous.

ÉRIC.

Eh quoi! penses-tu donc que ce guerrier terrible
Voulût voir?....

VOZÉNIE.

Zaruskar! il porte un cœur sensible;
Ah! je le sais, mon père; et sur-tout aujourd'hui
Il semble craindre......

ÉRIC.

Eh bien! ma fille, c'est à lui
Que je veux confier le sort de nos victimes.

VOZÉNIE.

A lui! vous!..... Pardonnez des transports légitimes:
Je sauve votre honneur, le mien, nos ennemis;
Ce moment d'abandon peut m'être bien permis.
Seigneur, à vos genoux.....

ÉRIC.

Tu te flattes peut-être,
Et Zaruskar bientôt....

VOZÉNIE.

J'ai trop su le connoître;
En régnant sur mon ame, il pensoit comme moi:
De la nature seule en écoutant la loi,
Son cœur pour ces captifs pourroit tout entreprendre;
Jugez si, dans ce jour.......

(Un geste de Télaïre l'arrête; elle se reprend de suite, et dit:)

Cette ame noble et tendre

Pourroit me refuser, jusqu'au pied des autels,
Le plaisir de sauver quelques foibles mortels.

ÉRIC.

Il suffit, Zaruskar sera leur seul arbitre :
Je lui dois cet honneur sans doute à plus d'un titre ;
Et lui seul aujourd'hui, prononçant sur leur sort,
Peut empêcher, hâter, ou suspendre leur mort.

(Vozénie tombe aux genoux de son père et lui baise la main. Éric sort.)

SCÈNE II.

VOZÉNIE, TÉLAÏRE.

VOZÉNIE.

Ah! mes sens sont émus, mes yeux sont pleins de larmes.
Heureux qui de ces pleurs goûte souvent les charmes,
A l'humanité sainte osé prêter sa voix,
Et défend son semblable au tribunal des rois!
Pour ces infortunés le jour encor va luire :
Je ne voyois qu'eux seuls ; oui, sans toi, Télaïre,
J'allois tout révéler : mon bonheur indiscret
Laissoit devant Éric échapper mon secret.

TÉLAÏRE.

Ce secret qu'en mon sein vous daignâtes répandre,
Votre père bientôt ne pourra-t-il l'apprendre?

VOZÉNIE.

Sitôt qu'à mon époux j'aurai donné ma main :

J'avoûrai tout alors; je ne craindrai plus rien.
Viens; il faut l'avertir d'un bonheur qu'il ignore.
Pour tes concitoyens il faut que je t'implore,
Zaruskar..... Ah! sans peine..... On vient.

TÉLAÏRE.

C'est cet Anglais,
Député par Alfred pour proposer la paix.

VOZÉNIE.

Oui, c'est lui, Télaïre : ah! le ciel me l'envoie
Pour adoucir ses maux, et pour combler ma joie.

SCÈNE III.

VOZÉNIE, TÉLAÏRE, ALFRED, NELSON.

VOZÉNIE.

Étranger, que le sort a fait notre ennemi,
Sur vos Anglais captifs Vozénie a gémi :
Ses pleurs ont désarmé son monarque et son père ;
Leur grâce est dans les mains d'un héros, et j'espère
Qu'il va dès aujourd'hui, sensible et généreux,
Consacrer son triomphe, en faisant des heureux.

ALFRED.

Quels droits n'aurez-vous pas à leur reconnoissance?
Madame, la beauté jointe à la bienfaisance
Obtient un double hommage, et la bonté des cieux
Ne peut faire jamais de dons plus précieux.

VOZÉNIE.

J'ai servi l'infortune, et cette jouissance
Suffit seule à mon cœur ; elle est ma récompense.
Zaruskar, ce guerrier, digne d'un pareil choix,
Va m'entendre bientôt; et sans doute à ma voix....

ALFRED.

Zaruskar!

VOZÉNIE.

Oui, c'est lui qu'Éric a rendu maître....

ALFRED.

Madame!... (à part.) Auroit-il donc.....

VOZÉNIE.

Vous le craignez peut-être ;
J'excuse un sentiment naturel au malheur :
Sachez que ses vertus égalent sa valeur.

ALFRED.

Ah, plût au ciel!

VOZÉNIE.

Les nœuds du plus grand hyménée
Vont ce soir même ici fixer sa destinée.

ALFRED.

Lui! qu'entends-je ?

VOZÉNIE.

Il suffit : je n'ai pu, j'en conviens,
Quand je rendois la vie à vos concitoyens,
Résister au plaisir de le dire à vous-même.
D'en parler seulement mon bonheur est extrême.

Jouissez du bienfait; et, pour prix de mes soins,
Jugez mieux Zaruskar, et redoutez-le moins.

SCÈNE IV.

ALFRED, NELSON.

ALFRED.

Cher Nelson!

NELSON.

Je vois tout : son hymen se prépare;
J'en rougis.

ALFRED.

Dans ces lieux! devant moi! le barbare!
Je veux qu'il soit sanglant; et ce dernier excès
Promet à mes desseins un sûr et prompt succès.
Éric, en m'invitant à ton horrible fête,
Tu croyois me braver; va, ma vengeance est prête.
Tu m'y verras : frémis.

NELSON.

Osez-vous espérer
Le secours que Volnex devoit vous procurer?
Aura-t-il pu sitôt.....

ALFRED.

Il vient : tout m'est fidèle;
Tout, excepté mon fils; mon fils seul est rebelle.

NELSON.

Hélas!

ALFRED.

Imite-moi ; renferme ta douleur.
J'ai su mettre à profit jusques à mon malheur.
Sors : va joindre Volnex ; que l'armée en silence,
A l'ombre de la nuit, près de ce camp s'avance.
Qu'on l'entoure avec soin ; sur-tout que le soldat
Attende le signal pour marcher au combat.

NELSON.

Mais Zaruskar.....

ALFRED.

Ici bientôt il doit paroître :
De son sort et du mien je vais le rendre maître ;
Offrir un crime atroce à son cœur combattu,
Et par l'effroi du moins le rendre à la vertu.

SCÈNE V.

ALFRED, ZARUSKAR.

(Zaruskar, en arrivant, se jette aux genoux de son père, qui le relève.)

ALFRED.

Mon fils, relevez-vous : un père vous embrasse;
Dans ses yeux attendris vous voyez votre grâce;
Il faut la mériter.

ZARUSKAR.

Seigneur....

ALFRED.

Écoute-moi :

Je vais te révéler les projets de ton roi;
De toi-même aujourd'hui leur succès va dépendre.
Tu peux tout réparer; l'Anglais peut tout reprendre;
Pour l'honneur de mon fils, j'ai su lui ménager,
Quand on nous croit vaincus, le droit de nous venger.
J'ai pensé qu'il avoit encor l'ame assez haute
Pour sentir, pour haïr, pour effacer sa faute.
Apprends que nos Anglais, moins vaincus qu'effrayés,
De leur fuite aujourd'hui confus, humiliés,
Versent des pleurs de honte et frémissent de rage.
Ils sont prêts à partir : Alfred même, trop sage
Pour vouloir confier au hasard d'un combat
Et le sort de son trône et celui de l'État,
Avoit fait rassembler une seconde armée
Aux fatigues sous lui long-temps accoutumée.
Elle approche, elle arrive : à l'instant mille voix
Demandent à marcher vers le camp des Danois.
Alfred les applaudit, leur répond, les assure
D'un triomphe certain; mais il veut en exclure
Tous ceux qui, succombant à leur lâche terreur,
Ont trahi la patrie, ont oublié l'honneur.
Ils tombent à ses pieds : le dépit et les larmes
Font entendre ces mots : « Ou la mort, ou des armes! »
Le roi sur leur ardeur juge leur repentir,
Et ne veut pas sur-tout la laisser ralentir.
Tels sont les ennemis qu'Éric va voir paroître :
En les reconnoissant, il tremblera peut-être;
Il apprendra du moins, dans cet affreux combat,

Que c'est par les revers qu'on forme le soldat;
Qu'au sein de sa victoire on peut encor l'atteindre,
Et qu'enfin des vaincus sont quelquefois à craindre.

ZARUSKAR.

Alfred! voudroit-il.....

ALFRED.

Oui, mon fils; voici l'instant
Où l'Anglais doit ici revenir triomphant.
Tout est prévu : par-tout un ordre invariable
Va rendre des Danois la perte inévitable;
Et tandis que l'hymen qu'on célèbre en ces lieux
D'un éclat imprudent frappera tous les yeux....

ZARUSKAR.

O ciel!

ALFRED.

Alfred sur vous va fondre avec furie,
Et d'un infame joug affranchir sa patrie.

ZARUSKAR.

Quoi! cette même nuit.....

ALFRED, après un moment de silence.

Je ne demande rien;
Je t'ai dit mon projet, tu peux cacher le tien.
A des crimes nouveaux ton père n'ose croire;
Il a voulu t'ouvrir le chemin de la gloire :
C'est à toi de le suivre.

ZARUSKAR.

O ciel! secourez-moi.
Où suis-je! ou suis-je, hélas!

ALFRED.

Mon secret est à toi :
Tu dois me le garder, et je veux ta promesse.

ZARUSKAR.

Croyez......

ALFRED.

J'ai trop appris à craindre ta foiblesse;
Il me faut un serment.

ZARUSKAR.

Dieux!

ALFRED, lui montrant l'autel.

Et voici l'autel
Où je veux recevoir ce serment solennel :
Jure donc.

ZARUSKAR, troublé.

Non, jamais.....

ALFRED.

Qu'as-tu dit?

ZARUSKAR.

Ah! mon père,
Vous voyez...... Pardonnez mon trouble involontaire :
Mais......

(Un silence.)

ALFRED.

Pendant que ta voix tremble à me l'annoncer,
Je rougis du motif qui te fait balancer.
Quels attentats encor veux-tu donc entreprendre?
Tu n'oses me parler; je vais te les apprendre.

ZARUSKAR.

Vous!

ALFRED.

Écoute, et frémis : ton père abandonné,
Dans un camp de brigands ton honneur profané,
L'Europe injustement par tes mains dépouillée,
Du nom du peuple anglais la majesté souillée,
Ton pays ravagé, prêt à subir ta loi;
Voilà bien des forfaits : c'est encor peu pour toi.
Apprends donc qu'héritier du trône d'Angleterre,
En combattant Alfred, tu combattois ton père.

ZARUSKAR.

Moi, son fils!

ALFRED.

Oui; c'est toi, que mes soins prévoyans
Formoient avec plaisir dès tes plus jeunes ans.
Le trône eût aisément corrompu ton enfance;
J'ai voulu t'entourer d'une heureuse ignorance.
Des amis vertueux veilloient toujours sur toi,
Et, loin des vains honneurs que, dans la cour d'un roi,
La bassesse imagine et que l'orgueil consomme,
Du fils d'un souverain auroient fait un grand homme.
Mes vœux sont-ils trompés? Est-ce ce même fils
Qui devient le plus grand de tous mes ennemis,
Et de qui l'ame enfin peut, sans être attendrie,
Reconnoître son roi, son père et sa patrie?
Réponds, réponds, cruel.....

ZARUSKAR.

Vous, mon roi ! vous ! ô cieux !
Pourquoi donc exposer des jours si précieux ?

ALFRED.

J'ai visité ce camp sans garde , sans défense ;
Je l'ai trouvé par-tout ouvert à ma vengeance :
Mon dessein réussit, je vais l'exécuter.
La fortune a rougi de me persécuter.

ZARUSKAR.

Au combat, à l'instant, je suis prêt à vous suivre :
Coupable et malheureux, je ne crains que de vivre....
Mais Éric de bienfaits m'a toujours accablé.

ALFRED.

C'étoit le prix du crime, et le tien est comblé.

ZARUSKAR.

Le premier des devoirs est la reconnoissance.

ALFRED.

Oui, mais pour le pays qui t'a donné naissance.

ZARUSKAR.

Éric eut mon serment.

ALFRED.

Alfred attend le tien.

ZARUSKAR.

Voulez-vous son trépas?

ALFRED.

Peux-tu vouloir le mien ?

ZARUSKAR.

Trahir, abandonner.....

ALFRED.

Qui?

ZARUSKAR.

Mon ami.

ALFRED.

Ton père.

ZARUSKAR.

Que diront les Danois?

ALFRED.

Que dira l'Angleterre?
Sur-tout si dans les fers elle apprend quelque jour
Que ses malheurs étoient le fruit de ton amour.

ZARUSKAR.

Vous savez.....

ALFRED.

Je sais tout : sens la bonté d'un père
Qui veut bien t'épargner un aveu nécessaire;
Et, sans plus lui parler d'un amour odieux,
Achève ton serment à la face des cieux.

ZARUSKAR.

Alfred!

ALFRED.

Eh bien!.....

ZARUSKAR.

Seigneur, ah! voyez mes alarmes:
Votre fils ne peut plus parler que par ses larmes.
C'est sur ce même autel que ce soir.....

ALFRED.

Je t'entends :
Dieu! rejetez ses vœux, repoussez son encens;
Sous les pas de l'impie entr'ouvrez un abîme,
Dans son énormité montrez-lui tout son crime;
Que le remords, armé de ses serpens hideux,
S'offre à lui pour former ces détestables nœuds;
Et vous, manes des rois que chérit l'Angleterre,
Manes de ses aïeux, soulevez cette terre;
Au moment de l'hymen sortez de vos tombeaux,
Et jusque sur l'autel éteignez ses flambeaux!

ZARUSKAR.

Épargnez.....

ALFRED.

Je t'imite, ame perfide et dure;
Comme toi, de mon cœur j'ai chassé la nature.

(Il fait un geste comme pour lui donner sa malédiction.)

Je te.....

ZARUSKAR, avec un cri.

N'achevez pas.

ALFRED, le repoussant.

Va combler tes forfaits;
Va, mon sceptre pour toi n'est plus fait désormais :
Rampe aux pieds d'un despote, et que cette grande ame
Borne tous ses exploits à servir une femme;
Qu'en rentrant dans ce camp je trouve l'ennemi,
Prévenu par tes soins, dans son poste affermi;
Que, percé de leurs coups, j'assure ta conquête ;

Je veux en charger un de t'apporter ma tête:
Sur cet affreux présent j'attache ton remord;
Et tu ne trouveras, dans ton horrible sort,
Au sein de tes États que des sujets perfides,
Et parmi tes enfans que des fils parricides.
Adieu.

(Il va pour sortir.)

ZARUSKAR, le retenant.

Que me présage un adieu si cruel?
Ah! le ciel m'est témoin.....

ALFRED.

N'atteste point le ciel:
On ne doit pas le craindre en bravant la nature;
Et je te veux au moins épargner un parjure.

ZARUSKAR.

Mon père, je promets.....

ALFRED.

De toi dépend mon sort:
Donne-moi cette nuit la victoire ou la mort.
Choisis.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ZARUSKAR, seul.

Non, demeurez, demeurez..... Il me laisse.
Zaruskar, Zaruskar, étouffe ta foiblesse;
Songe à tous tes devoirs : peux-tu compter pour rien

Les noms de fils, d'Anglais, de roi, de citoyen?
C'est ici la patrie où le ciel te fit naître ;
Le fils du grand Alfred a-t-il un autre maître?
Entends la voix d'un père et son dernier effort :
« Donne-moi cette nuit la victoire ou la mort. »
Mais à qui, juste ciel! faut-il que je la donne?
Je ne puis y penser; ma force m'abandonne.
Vozénie, ou mon père; Éric, ou mon pays;
Éric, qui, tant de fois.... C'est lui que je trahis....
Il me donne sa fille, il remplit sa promesse.
Je vais donc lâchement abuser sa tendresse,
Et, tandis qu'il m'embrasse, enfoncer dans son sein,
A l'ombre de l'hymen, un poignard assassin.
Il tombe en m'accusant.... Non, je ne puis me taire :
Non.... Où vas-tu? commettre un forfait volontaire,
Préparer à ton père un trépas assuré,
Et mériter le nom d'un fils dénaturé.
Chaque instant sous mes pas découvre des abîmes;
Mon cœur, pour en sortir, n'a que le choix des crimes.
Je frémis d'y penser : le ciel juste et vengeur
Me laisse des remords, pour sentir mon malheur.
O vous qui, n'écoutant que des voix criminelles,
Déserteurs des vertus, des leçons paternelles,
Froissez l'ame d'un père et trahissez ses soins,
Par mon horrible sort instruisez-vous du moins;
Évitez les tourmens d'un remords inutile;
Sachez que pour un fils le pardon est facile!
Peut-être, en ce moment, il ne faut qu'un regard.

Malheureux, croyez-moi, n'attendez pas trop tard.

(Pendant cette scène, le jour a commencé à baisser : à ce dernier vers, la nuit est entière, et plusieurs lustres soutenus par des guirlandes de fleurs descendent au-dessus de l'autel.)

Mais déjà le jour fuit; l'heure fatale approche;
Quelle nuit! Ces apprêts pour moi sont un reproche :
D'un espoir cependant j'ose encor me flatter.
Allons, rien ne m'arrête, et je dois tout tenter.
Mon père offroit la paix; moi, dans ce moment même,
Je vais trouver Éric; il me doit tout; il m'aime;
J'emploîrai l'amitié, la fierté, la douceur :
Tout m'est égal enfin, si je fléchis son cœur.
Vous, qui voyez le mien, Dieu! mettez dans ma bouche
La force qui convainc, la vérité qui touche;
Vous-même de ma voix conduisez les effets;
A Zaruskar enfin épargnez des forfaits.
Mais si dans ses refus il étoit inflexible.....
Éric, je porte un cœur repentant et sensible;
Crains-moi, crains mes remords; crains que malgré mes feux...
Non, tu m'écouteras, tu vas nous rendre heureux;
Et le ciel, satisfait des tourmens que j'endure,
Réunira bientôt l'amour et la nature.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIC, ZARUSKAR.

ÉRIC.

NON, ne me parle plus en faveur d'un traité
Qui, même pour toi seul, dut être rejeté :
Offert pour m'enlever le prix de ma victoire,
Au milieu de son cours il ternissoit ta gloire;
Et je suis affligé de voir mon digne appui
D'une honteuse paix me parler aujourd'hui.

ZARUSKAR.

L'intérêt de l'État, notre loi, notre maître,
Devroit à l'accepter vous décider peut-être.
Mais ce motif puissant n'a pu vous arrêter :
Je ne viens point ici pour vous le répéter;
Votre seul intérêt, seigneur, et ma tendresse
Me dictent les discours que mon cœur vous adresse.
De veiller sur vos jours Zaruskar est jaloux,
Et pour les conserver il tombe à vos genoux.

ÉRIC.

Mes jours! que dis-tu donc? quel danger les menace!...

ZARUSKAR.

D'un peuple au désespoir ignorez-vous l'audace?

Ne peut-il par la flamme, au sein même des eaux,
Et jusque sous vos yeux, détruire vos vaisseaux?
Dans ses champs de moissons répandre l'incendie,
Et se rendre par-là maître de notre vie?
Enfin, ils défendront leur pays et leur bien :
On doit redouter tout de qui ne craint plus rien.

ÉRIC.

C'est dans leur sang qu'il faut que la flamme s'éteigne.
Mais tu combats pour moi : tu veux que je les craigne!

ZARUSKAR.

Des plus fameux guerriers le triomphe et la mort
Se joignent quelquefois : ne laissons rien au sort.
Non ; l'esprit foible y croit ; l'homme imprudent le brave ;
Le sage seul le craint, mais en fait son esclave.

ÉRIC.

Je prétends l'asservir, mais je ne le crains pas.

ZARUSKAR.

(Comme une chose qui lui échappe.) (Se reprenant, à part.)
Peut-être en ce moment.... Que vais-je dire, hélas!

(Éric marque de l'impatience.)

Vous ne m'écoutez point : tant de terreur vous blesse ;
Pour la première fois vous voyez ma foiblesse.
Jusqu'ici j'ai toujours méprisé le danger ;
Mais mon cœur cède au temps qui le force à changer.
Jugez donc du péril, si Zaruskar en tremble.
Ne me refusez pas....

ÉRIC.

Nous périrons ensemble.

A ce trouble honteux peux-tu t'abandonner?
Je rougis des conseils que tu m'oses donner.

ZARUSKAR, avec fierté.

Vous! il falloit ce mot, seigneur, pour me convaincre
Qu'on ne voit qu'à regret le bras qui nous fit vaincre.
Regardez le guerrier qui vous implore en vain;
Et voyez s'il est fait pour souffrir un dédain.

ÉRIC.

Zaruskar! quel orgueil!... Mon cœur, qui s'en étonne,
Sera plus grand que toi.

ZARUSKAR.

Comment?

ÉRIC.

Je te pardonne.
Sens le prix d'un effort qu'à peine je soutiens :
Ce triomphe du moins paie et vaut tous les tiens.
Je veux chérir toujours un guerrier magnanime;
Et, de peur de céder au courroux qui m'anime,
Je sors.... Tu vois qu'on peut être maître de soi.
Adieu, Zaruskar; songe à Vozénie, à toi.

ZARUSKAR.

Vozénie! arrêtez; à mon ame indignée
Vous offrez vainement un brillant hyménée;
Puis-je, par ma présence, approuver le trépas
Qu'à tant d'infortunés.....

ÉRIC.

Je ne m'explique pas.

Mais va trouver ma fille; et ce cœur si sensible
T'apprendra que le mien n'étoit pas inflexible.

SCÈNE II.

ZARUSKAR, *seul.*

Quoi ! ce dernier espoir me seroit-il ôté?
Éric, pour mon repos, garde ta cruauté :
Seule, elle me retient au bord du précipice;
L'honneur, si tu fléchis, veut que je te trahisse.
O vengeance céleste, en est-ce assez pour toi!
La grâce des Anglais est un malheur pour moi.
Prêt à désavouer une voix qui m'est chère,
Je crains jusques au bien que j'aurois voulu faire....
Grand dieu! prends donc pitié des pleurs d'un malheureux
Qui s'agite, qui meurt dans des tourmens affreux!
Sans doute il dut souffrir pour fléchir ta justice;
Mais, vois, lis dans mon cœur, et frémis du supplice.
Il est horrible : eh bien! je n'en murmure pas.
Soutiens mes sens troublés, conduis au moins mes pas;
Enfin écrase-moi, si tu ne peux m'absoudre.

(Il se jette au pied de l'autel et l'embrasse fortement, en disant :)

Au pied de tes autels je réclame ta foudre!
Me voilà; frappe : ô ciel! je crois voir.....

(Il se relève.)

SCÈNE III.

ZARUSKAR, VOZÉNIE.

VOZÉNIE.

Cher amant,
J'ai triomphé pour toi : dans cet heureux moment,
Du succès de tes vœux rends grâce à Vozénie.
Oui, tes concitoyens vont te devoir la vie.
Leur sort dépend de toi ; goûte à le prononcer
Le plaisir que mon cœur sent à te l'annoncer.

ZARUSKAR, dans le plus grand trouble pendant toute la scène

Éric.....

VOZÉNIE.

Sur leur destin se fie à ta grande ame.

ZARUSKAR.

Eh bien ! que dans leur sang......

VOZÉNIE.

Dieu !

ZARUSKAR.

Vous croyez, madame,
Que l'hymen avec vous va m'unir aujourd'hui.
Non, jamais....

VOZÉNIE.

Zaruskar !

ZARUSKAR.

C'est sur Éric, sur lui,

Que ce bras doit venger mon honneur et mon père.

VOZÉNIE.

Ton père.....

ZARUSKAR.

Je t'ai dit que, né dans l'Angleterre.....

VOZÉNIE.

As-tu donc oublié que j'ai promis.....

ZARUSKAR, hors de lui.

Sais-tu

Que cet Alfred, ce roi que l'on croit abattu,
Pourroit, malgré les coups de son destin horrible,
Se relever encor plus fier et plus terrible.

VOZÉNIE.

Quoi! ses soldats vaincus......

ZARUSKAR, revenant un peu à lui.

Ah, grand dieu! qu'ai-je dit
Le trouble a, tu le vois, égaré mon esprit.

VOZÉNIE.

Dans quel délire affreux....

ZARUSKAR, avec une tranquillité apparente.

Pardonne.... Vozénie:
Peut-être, en te voyant, ma douleur s'est trahie;
Peut-être mon secret est-il connu de toi.

VOZÉNIE.

Quel secret? Zaruskar en a donc un pour moi?
Hélas!

ZARUSKAR.

Tu ne sais rien?

VOZÉNIE.

Non.

ZARUSKAR.

Le temps presse; écoute :
Je t'aime, je t'adore; au moins, crois qu'il m'en coûte,
Dans cet affreux moment, pour déchirer ton cœur;
Mais pleure sur mon crime, et non sur mon malheur.

VOZÉNIE.

Où vas-tu, Zaruskar?

ZARUSKAR.

Je sors.

VOZÉNIE.

Pourquoi, barbare!...

ZARUSKAR.

Pour ne point abuser de l'hymen qu'on prépare,
Pour respecter les noms les plus chers aux mortels,
Pour ne point profaner et souiller les autels.
Va, ne me retiens plus.

VOZÉNIE.

Moi, je pourrois....

ZARUSKAR.

Ah! laisse :
Respecte ma douleur, respecte ma foiblesse;
Tu deviens ma complice en arrêtant mes pas.

VOZÉNIE.

Ta complice? et comment?....

ZARUSKAR.

Ne m'interroge pas.

VOZÉNIE.

Ah, cruel !....

ZARUSKAR.

Vois plutôt la nature indignée
Frémir d'un parricide au sein de l'hyménée.

VOZÉNIE.

Tu me fuis.

ZARUSKAR.

Il le faut.

VOZÉNIE.

Que dois-je craindre ?

ZARUSKAR.

Rien.
Songe à ton père, et moi je défendrai le mien.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

VOZÉNIE, seule.

Que dit-il ? Zaruskar !.... entends ma voix, arrête.....
Qu'as-tu donc à m'apprendre, et qu'est-ce qui s'apprête ?
Je ne sais : si pourtant mon esprit agité
A pu de tes discours percer l'obscurité,
Quelque malheur nouveau nous suit et nous menace.
Hélas ! pour l'éviter que faut-il que je fasse ?
Et tu m'as pu laisser dans cet état affreux !
Est-ce mon père, ou toi, qu'un destin rigoureux
Doit bientôt.... Juste ciel ! écoute ma prière :
Conserve mon amant, mais veille sur mon père.

SCÈNE V.

VOZÉNIE, ÉRIC, ZARUSKAR, DANOIS.

ÉRIC, ramenant Zaruskar par la main.

Non, reviens, Zaruskar; oublie auprès de moi
Un vain ressentiment qui n'est pas fait pour toi;
Songe que ces instans, les plus beaux de ta vie,
T'assurent à-la-fois mon sceptre et Vozénie.

(A Vozénie.)

Oui, ma fille, il partoit; et si, près de ces lieux,
Le hasard ne l'eût point offert devant mes yeux,
Il fuyoit loin de nous dans son aveugle ivresse,
Emportant avec lui ton cœur et ta tendresse.

(A Zaruskar.)

Ne crains point toutefois un reproche accablant:
J'aime dans un guerrier ce sang vif et bouillant
Qui s'indigne et s'enflamme à l'ombre d'une offense,
Et, loin de t'en punir, je borne ma vengeance
A remplir ma promesse, à chérir aujourd'hui
Le guerrier qui sera mon gendre et mon appui.
Regarde ces Danois,

(En lui montrant les soldats danois qui arrivent.)

de qui les cicatrices
D'un triomphe nouveau t'offrent de sûrs auspices.

(Aux soldats.)

Soldats, écoutez-moi : celui qui devant vous

De la fille d'Éric sera bientôt l'époux,
N'est point un de ces rois, dans la grandeur suprême,
Nourris avec mollesse auprès d'un diadême ;
C'est un jeune inconnu, c'est un simple soldat :
Aimez-le pour avoir honoré votre état.
Sa valeur fit son nom, sa gloire est son ouvrage ;
Il n'a reçu du ciel que son bras, son courage.
C'est le glaive à la main qu'il s'est fait des aïeux ;
Ses titres de grandeur sont tous devant vos yeux ;
Le voilà..... Des Anglais je lui dois la défaite :
Ma conquête avec lui sera bientôt complète.
Quand un soldat combat ainsi mon ennemi,
Il devient mon égal, et j'en fais mon ami.

VOZÉNIE, à part et regardant Zaruskar.

Que va-t-il dire, ô ciel !

ZARUSKAR, à part.

Faut-il encor me taire ?

ÉRIC, aux prêtres.

Prêtez-nous, il est temps, votre saint ministère ;
Pontifes des autels, sur la foi des sermens,
Par les nœuds les plus doux unissez ces amans.

LE GRAND PRÊTRE.

Oui, le ciel, qui préside à notre destinée,
Veut, par ma foible voix, bénir cet hyménée.
Grands dieux ! pour Zaruskar écoutez tous nos vœux :
Qu'au milieu des combats vainqueur toujours heureux,
Non content sous nos lois de ranger l'Angleterre,
Il porte notre empire aux bornes de la terre ;

Que toute nation, redoutant son courroux,
Ou tremble à son nom seul, ou tombe sous ses coups!

VOZÉNIE.

Pontife, pardonnez si mon ame plus tendre
Par des vœux différens ose se faire entendre:

(En montrant Zaruskar.)

Dieu juste et bienfaisant, vous qui l'avez formé,
Ah! mettez dans son cœur le desir d'être aimé;
Qu'à verser des bienfaits ses mains soient toujours prêtes,
Qu'on vante ses vertus, bien plus que ses conquêtes;
Qu'il fasse le bonheur, la paix de ses États;
Qu'il soit toujours l'ami des plus grands potentats!
Son épouse déjà, jalouse de sa gloire,
A su lui préparer une douce victoire.
Il va la remporter. Oui, mon père, ordonnez
Que tous les prisonniers ici soient amenés:
Zaruskar d'un seul mot peut les rendre à la vie;
Et ce bienfait sera, pour mon ame ravie,
Le présent le plus cher et le plus souhaité
Que l'amour ait jamais fait à l'humanité.
Voilà mon espérance; et c'est sous ce présage
Que je jure....

(Elle s'avance pour mettre la main sur l'autel.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SULEK.

SULEK, à Éric.

Craignez le plus affreux carnage,
Seigneur; à la faveur des ombres de la nuit,
Jusque dans notre camp Alfred s'est introduit.

ÉRIC.

Alfred!

SULEK.

Lui-même.

ÉRIC.

Alfred!

SULEK.

Quand je l'ai vu paroître,
De nos retranchemens il étoit déjà maître;
Le soldat effrayé précipite ses pas,
Et par-tout en fuyant rencontre le trépas.

ÉRIC, aux Danois.

Venez, amis.

SULEK.

Seigneur, qu'osez-vous entreprendre?

ÉRIC.

De vaincre l'ennemi qui croyoit me surprendre.
Marchons, braves Danois.

SULEK.

Cherchez-vous donc la mort?

ÉRIC.

Non, je cherche l'honneur.

(A Zaruskar.)

Viens partager mon sort.

SCÈNE VII.

VOZÉNIE, ZARUSKAR.

VOZÉNIE, voyant que Zaruskar ne suit point son père.

Tu restes.... Ah, barbare!

ZARUSKAR.

Hélas!

VOZÉNIE.

J'ai dû t'entendre :
Voilà donc le secret que tu n'osois m'apprendre.
Tu le savois, cruel!

ZARUSKAR.

Il falloit le céler.

VOZÉNIE.

Mais Éric va périr.

ZARUSKAR.

Eh! pouvois-je parler?

VOZÉNIE.

Il auroit pu du moins songer à sa défense.

ZARUSKAR.

Le plus saint des sermens me forçoit au silence.

VOZÉNIE.

A qui donc l'as-tu fait, ce serment détesté?

ZARUSKAR.

Mon père l'a reçu; mon devoir l'a dicté.

VOZÉNIE.

Ton père! dans quels lieux auroit-il pu t'instruire?

ZARUSKAR.

Ici même, et l'Anglais qu'Éric y fit conduire....

VOZÉNIE.

Que j'ai vu.....

ZARUSKAR.

C'est Alfred; Zaruskar est son fils.

VOZÉNIE.

Ah, malheureux!... écoute : entends, entends ces cris;
Vois nos Danois, frappés d'une terreur subite,
Chercher, mais vainement, leur salut dans la fuite.
Vois par tous ses soldats mon père abandonné.....
Mais quoi! ciel!.... D'ennemis il est environné.....
Va, vole à son secours.....

ZARUSKAR.

Ah! croyez, Vozénie.....

VOZÉNIE.

Je crois tout; mais va, pars, et sauve-lui la vie.

SCÈNE VIII.

VOZÉNIE, seule.

(De temps en temps des Danois traversent le théâtre en fuyant avec effroi.)

Prenez la mienne, ô dieux! terminez mes douleurs,
Ou détournez de moi le plus grand des malheurs.
Hélas! devant mes yeux la foule répandue
Me dérobe son sort et le cache à ma vue.
Ah! sans doute il n'est plus! Je veux.... Répondez-moi,
Lâches, où fuyez-vous? que devient votre roi?
On ne me répond point..... A peine je respire.....
Mais parmi ces soldats je crois voir Télaïre.
C'est elle..... Est-il vivant?

SCÈNE IX.

VOZÉNIE, TÉLAÏRE.

TÉLAÏRE, dans le plus grand trouble.

Qui?

VOZÉNIE.

Mon père.

TÉLAÏRE.

Souffrez.....
D'un spectacle effrayant tous mes sens pénétrés.....

VOZÉNIE.

Son trouble, sa terreur, augmentent mes alarmes;
Apaise donc enfin, ou fais couler mes larmes.

TÉLAÏRE.

Éric......

VOZÉNIE.

Eh bien! Éric.....

TÉLAÏRE.

Madame, je l'ai vu
Rappeler au combat le Danois éperdu.
Ses efforts étoient vains, son exemple inutile;
Chacun fuyoit la mort et cherchoit un asile;
Mais, du brave Sulek toujours accompagné,
Éric à la trouver semble déterminé:
Il s'élance; à l'aspect de sa valeur suprême,
L'ennemi quelque temps s'est arrêté lui-même.
Le nombre enfin l'emporte, il tombe; au même instant,
Quand je fuyois l'horreur de ce tableau sanglant,
Au milieu du tumulte, un cri.....

VOZÉNIE.

Je crois l'entendre;
Ah! tu l'as pu trahir, et n'as pu le défendre,
Zaruskar!.... Avec lui je dois me réunir.
Je t'aimai trop, ingrat, et je vais m'en punir.

(Elle tire son poignard et veut se frapper.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, SULEK.

SULEK.

(Il se jette, ainsi que Télaïre, sur le poignard de Vozénie.)

Madame.....

VOZÉNIE.

Non.

SULEK.

Craignez....

VOZÉNIE.

J'en aurai le courage.

SULEK.

Vivez pour Zaruskar.

VOZÉNIE.

Je le hais.

SULEK.

Quel outrage!

Quand c'est lui.....

VOZÉNIE.

Qu'a-t-il fait?

SULEK.

Son généreux secours
D'Éric près de périr a conservé les jours.
Votre père est vaincu, mais il vit.

VOZÉNIE.

Puis-je croire?....
Zaruskar! il auroit..... Raconte-moi sa gloire;
Dis-moi donc....

SULEK.

De mourans et de morts entouré,
Éric n'attendoit plus qu'un trépas assuré,
Quand Zaruskar paroît, les yeux remplis de larmes,
Et parmi les Anglais jetant soudain ses armes :
« Je vous ai trahi tous; tournez vos coups sur moi;
» Ne craignez point les miens : le fils de votre roi
» Se repent trop d'avoir offensé la patrie;
» Mais à mon bienfaiteur je dois sauver la vie. »
De son corps cependant il cherche à le couvrir;
Il demande la mort, il ne peut l'obtenir.
Tandis que le soldat, surpris de ce courage,
Ne sait plus s'il doit suivre ou contenir sa rage,
Au milieu des vainqueurs Alfred paroît soudain.

VOZÉNIE.

O ciel!

SULEK.

A votre père il présente la main :
Ne craignez rien, dit-il, le destin vous accable;
Mais un roi malheureux en est plus respectable.
Les Anglais aussitôt se rangent autour d'eux;
Et tous les trois enfin vont paroître en ces lieux.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

VOZÉNIE, TÉLAÏRE, ALFRED, ZARUSKAR, ÉRIC, SOLDATS ANGLAIS, dont une partie forme le demi-cercle au fond du théâtre, et dont l'autre sort après les premiers vers pour exécuter les ordres d'Alfred.

ALFRED.

Amis, de vos soldats arrêtez la furie:
J'ai vaincu les Danois, qu'on leur laisse la vie.
Je gémis sur le sang qu'il m'a fallu verser;
Méritons la victoire, et sachons en user.
(A un officier.)
Toi, malgré les horreurs de cette nuit funeste,
Des ennemis blessés va recueillir le reste;
Autant qu'à mes sujets donne-leur des secours;
Je t'honore du soin de veiller sur leurs jours.
(A Éric.)
Éric, dans ce moment apprends à me connoître;
De te charger de fers j'aurois le droit peut-être;
Triomphant, c'est ainsi que tu m'aurois traité:
Au sein de tes États retourne en liberté.

ÉRIC.

Qu'entends-je?

ALFRED.

Je te rends tes trésors et tes armes.....
Oui, je sens qu'en effet la victoire a des charmes.

VOZÉNIE, à Zaruskar.

Ah! Zaruskar.....

ALFRED.

Va, pars ; mais en partant, choisi
D'être ennemi d'Alfred, ou d'être son ami.

ÉRIC.

Je n'hésiterai point : je choisis pour modèle
La vertu qui se montre et si noble et si belle.
Ce spectacle m'enchante, il est nouveau pour moi ;
Mais lui seul me paroît être digne d'un roi.
J'accepte avec transport ton auguste alliance.
Quelle est ta volonté? je m'y soumets d'avance.

ALFRED.

La même que tantôt j'osai te proposer.
Ta fierté crut alors devoir me refuser ;
Mais je ne prétends pas que ce refus te nuise.
Le bonheur t'aveugloit ; que le malheur t'instruise !
Du destin des combats l'inconstante faveur
Ne donne aux conquérans qu'une fausse grandeur :
Sur un plus ferme appui que la tienne se fonde ;
Éric, établis-la sur le bonheur du monde ;
Fais chérir ton pouvoir ; et, par-tout respecté,
Il maintiendra la paix et la félicité.

ÉRIC.

Oui, mes yeux, trop long-temps avides de carnage,
S'ouvrent aux discours vrais d'un monarque et d'un sage ;
Sans ma défaite, hélas! j'allois les dédaigner ;
Mais vaincu par Alfred, on apprend à régner.
J'ai changé : qu'à tes pieds l'univers me contemple ;

(Il se jette aux pieds d'Alfred, qui le relève.)

Je n'en rougirai point, je donne un grand exemple.

VOZÉNIE.

Cet exemple vous rend immortel aujourd'hui;
Il est digne de vous, il est digne de lui.
Lorsque l'un le reçoit et que l'autre le donne,
A qui des deux faut-il décerner la couronne?

ALFRED.

Relever sans orgueil un rival abattu,
Le rendre à ses sujets; dans la seule vertu
Lui montrer le bonheur, lui faire aimer la gloire:
C'est un triomphe rare; et voilà ma victoire.
Pour garant de la paix, Éric, un doux lien
Peut réunir encore et ton sang et le mien.

ÉRIC.

J'avois choisi ton fils; mon cœur sembloit d'avance,
En approuvant ses feux, pressentir sa naissance.
Dans un brave guerrier je trouve un fils de roi;
Il me devient plus cher, quand je le tiens de toi.

VOZÉNIE, à Alfred.

Seigneur, daignerez-vous.....

ALFRED.

Embrassez-moi, ma fille;
Apportez vos vertus au sein de ma famille.

ZARUSKAR.

Ah, mon père!

VOZÉNIE.

Ah, grand dieu!

ALFRED.

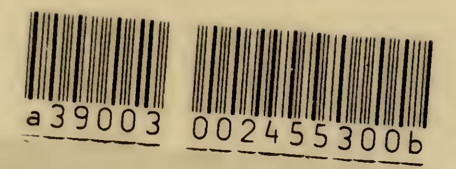
De votre jeune cœur
Tantôt, dans vos discours, j'ai connu la douceur;
Je pleurois Zaruskar, le ciel me le renvoie.
En acceptant sa main, vous doublerez ma joie.
(A Zaruskar.)
Et toi, dont trop long-temps j'ai déploré le sort,
Rappelle-toi toujours ta faute et ton remord.
Souvent de ses erreurs la jeunesse est victime;
Un simple égarement te conduisoit au crime.
Celui que le destin condamne à gouverner,
Sur lui-même, mon fils, doit apprendre à régner.



TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume, et précédées chacune de leur Analyse.

FIN DE LA TABLE.


a39003 002455300b

